PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
DEC 1 1959
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF

Plaisir de France

NOVEMBRE 1959

LUMIÈRE SUR UN CHEF-D'ŒUVRE D'ALTDORFER

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

NOTRE COUVERTURE :

La Bataille d'Alexandre, par Altdorfer (détail). *Génie tourmenté, peintre visionnaire, Altdorfer a composé, en pleine Renaissance, une série de tableaux où l'étrangeté le dispute aux formes en délire. Un esprit nouveau se manifeste dans cette « Bataille d'Alexandre » : désir d'embrasser tout le cosmos dans l'immensité d'un ciel lourd de prémonition. En même temps, le paysage* pour lui-même *fait son apparition dans la peinture. Brueghel ou Blessius entendront la leçon. (Pinacothèque de Munich.* Phot. Kempter.)

Sommaire

NOVEMBRE 1959 — N° 253

D'un mois à l'autre — Pages

« MOI, JE... », par Olivier Quéant.. 1

Un grand exemple :

PAR LA FOI DE SES HABITANTS, DUNKERQUE RESSUSCITÉ, par Roger Baschet.. 4

Lumière sur un chef-d'œuvre

LA BATAILLE D'ALEXANDRE, d'Altdorfer, par Pierre du Colombier.. 12

Un problème actuel

LE DRAME DE LA TRAGÉDIE, par Paul Lorenz 16

Histoire et tourisme

SUR LES SENTIERS DES CAMISARDS, par René Briat.. 21

Un domaine sauvé de l'abandon

JONVILLE, par La Mazère 29

Art et curiosité

- LA PHARMACOPÉE D'HIER, par Marcel Martiny.. 33
- HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES APOTHICAIRERIES FRANÇAISES 36

Décoration

- L'AMÉRIQUE DANS SES MEUBLES 44
- UNE MAISON BIEN FRANÇAISE 50

Les enchères

GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem 56

Nos chroniques : la sélection du mois

THÉATRE, par Gilles Quéant 58

CINÉMA, par Marcel Lasseaux 60

EXPOSITIONS, par René Barotte.. 62

LIVRES, par Yves Gandon 64

PLAISIR DE LA MAISON, par Anne Fourny

- En marge du Salon de l'Enfance : les salles de jeux. 65
- Les accessoires du parfait cocktail. .. 70
- Nouveaux décors d'assiettes 72

Disques de jazz et de variétés.

NOTRE NUMÉRO DE DÉCEMBRE : NOËL

Sous le titre « les Clefs de la Nuit », il évoquera toute la symbolique de l'ombre et de la lumière, depuis la création du monde et la Nativité jusqu'à l'astronomie. Il montrera le parti qu'ont tiré du « clair-obscur » les artistes de tous les âges et le rôle de la lumière dans la vie moderne. Il plongera enfin dans cette nuit qu'est parfois l'oubli ; dans cette nuit de la connaissance humaine qu'éclaire peu à peu le savant. Les articles seront signés de Daniel-Rops, de l'Académie française ; Pierre Mac Orlan, de l'Académie Goncourt ; Jacques de Lacretelle, de l'Académie française ; Alain Bosquet ; André George ; J. Vernet ; André Pieyre de Mandiargues ; Marcel Brion et de nos collaborateurs habituels.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

sont les privilégiés
qui peuvent rêver chez eux
devant une collection ancienne
de pièces uniques ;
ils constituent
l'élite des connaisseurs.
Privilégiés aussi
ceux qui possèderont
cette année une montre

UNIVERSAL GENÈVE

merveille de technique
et d'élégance.

LE JET LE PLUS RAPIDE NEW-YORK NON-STOP 7 heures 50

TWA LE NOUVEAU LONG COURRIER L'INTERCONTINENTAL BOEING 707

Le 4 Décembre, TWA met en service le nouveau long courrier Boeing 707 l'Intercontinental - Le plus rapide et le plus grand jet du monde - Paris - New-York non-stop en 7 heures 50.

DÉCOLLAGE DE PARIS A 17 H. ATTERRISSAGE A NEW-YORK A 18 H. 50 (heure locale)

Cocktails avec vos amis aux Champs-Elysées - Dîner à Manhattan ! Quelques heures de repos luxueux dans les airs et ***vous voilà arrivés,*** *non-stop. Votre vol de retour New-York - Paris ne dure que 6 heures 40 minutes !*

ET SI VOUS ALLEZ AU-DELA DE NEW-YORK, EMPRUNTEZ LA PUISSANTE FLOTTE DE JET TWA A DESTINATION DES PRINCIPALES VILLES D'AMÉRIQUE

SERVICES " LUXE " OU " ECONOMIE "

Réservez vos places auprès de votre agent de voyage ou à TWA
101, Champs-Elysées - 5, Rue Scribe - PARIS - Tél. BALzac 10-83 (jour et nuit)

PLUS DE PASSAGERS, PLUS DE KILOMÈTRES QUE SUR N'IMPORTE QUELLE AUTRE COMPAGNIE AÉRIENNE MONDIALE

TWA LES PLUS RAPIDES JETLINERS NON-STOP **USA**

Bureau du Président d'une grande Société. Les cloisons sont revêtues de Flexwood orme ciré. Meubles en acajou du Honduras avec piètements métalliques. Dans la partie opposée du bureau se trouve une grande table de Conseil. Enfin, un bar est aménagé dans un placard.

LELEU

DÉCORATEUR

NEW-YORK
55, EAST 57th STREET - NY 21

PARIS
65, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT

haute musicalité

WAGNER

La console radio-électrophone "Wagner" Ribet-Desjardins se distingue par une musicalité très remarquable et une ébénisterie extrêmement soignée.
Récepteur radio à Modulation de Fréquence et Modulation d'Amplitude, 7 lampes, 5 gammes d'ondes - Stéréophonie adaptable - Clavier sélecteur de registres - Prises magnétophone - Platine tourne-disque Perpetuum Ebner - 4 haut-parleurs.
Ebénisterie acajou verni glacé ou acajou satiné mat.

Vous pourrez apprécier la haute musicalité du Wagner, et de tous les meubles combinés et récepteurs radio Ribet-Desjardins chez les Dépositaires-Spécialistes organisant, du 15 au 30 Novembre 1959, le Festival Mozart.

RIBET DESJARDINS

13 - 17, RUE PÉRIER, MONTROUGE (SEINE) - ALE. 24-40

Baccarat
GALERIE D'EXPOSITION
ET MUSÉE
30 bis, rue de Paradis - Paris X
PRO. 64-30
NEW YORK
55 East, 57 th Street - NY 22
MONTRÉAL
8355, boulevard Saint-Laurent
BOLOGNE
C. Pedrelli & Figlio - Via Masi 19
HAMBOURG 13
A. Warnecke - Johnsallee 30
LONDRES WC 1
M. Chevallier - Napier House
24-27 High Holborn
UE PIÈCE EST GRAVÉE A LA MARQUE
BACCARAT FRANCE
PHOTO ARSAC
L'ÉDITION PUBLICITAIRE

Création Le Scribe, Lausanne

Comprendre... *Est-il encore possible de comprendre le monde moderne dont l'effroyable complexité nous étreint ? Un artiste peut tout au plus l'évoquer... Même sa débordante imagination reste en deçà de la réalité... Comment dominer la matière sans le secours de chercheurs éminents, du prodigieux appareillage de leurs laboratoires...*

A l'avant-garde de la recherche scientifique

Esso travaille pour vous

Esso

"Président"
nouvelle création
RAVINET D'ENFERT

« AUX ILES D'AMÉRIQUE »

CHINTZ ET TOILE ÉDITÉS PAR **SUZANNE FONTAN S.A.**

PAPIER PEINT ÉDITÉ PAR **NOBILIS**

CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE CLASSE
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e^ - DAN. 94-95

Tellement mieux et si facile à réaliser !
avec un PIQUE-FLEURS **Camélia**
protégé et vendu dans le monde entier
FLEURISTES - ARTICLES DE CADEAUX - DÉCORATEURS
Documentation : 49, rue Paul-Morel - VESOUL (Haute-Saône)

MEXIQUE

Terre du Serpent à plumes, des Conquistadores et de Maria Candelaria, où les ruines silencieuses des civilisations disparues contrastent avec l'étourdissant tourbillon de la vie populaire, le Mexique "mystérieux et surréaliste", naguère encore si lointain, est maintenant tout proche : — Pour aller de Paris à New York et de New York à Mexico, il suffit aujourd'hui de quelques heures — quelques heures si vite passées à bord d'un avion Air France où vous retrouverez ce que vous aimez : ambiance élégante, confort étudié, repas savoureux, service parfait...

Un choix complet de croisières touristiques vous est maintenant offert par les Agences de Voyages. En groupe ou individuellement, vous pourrez découvrir sans souci ni fatigue les mille visages du Mexique. Consultez votre Agent de Voyages ou écrivez au Service Touristique Air France, à Paris, 119 Champs-Elysées, (téléphone : Balzac 70-50).

AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

Nouvelle étape de LA RÉSIDENCE DE VAUCRESSON

dans un des plus beaux parcs de la Région Parisienne

« LE SAUT DU LOUP »

est mis en chantier

Votre appartement et 15 hectares de parc

GRAND STANDING

Loggias - Chambres de service - Garages

4 PIÈCES 116 m²

5 PIÈCES 137 m²

CRÉDIT 40 % EN 10 ANS

A 15 minutes de la PLACE DE L'ÉTOILE par l'AUTOROUTE DE L'OUEST, les bords de la Seine, le BOIS et l'AVENUE FOCH

UN TRAJET ENTIEREMENT DANS LA VERDURE

Renseignements sur place, les Samedis et Dimanches
Entrée : Place de l'Église à VAUCRESSON

Renseignements et documentation

MANERA & CIE

9, AV. MILLERET-DE-BROU, PARIS-16e

BAGATELLE 95.00 + MÉTRO : RANELAGH

ET PUBLICITÉ

TOUTE UNE GAMME D'APPARTEMENTS ET D'INVESTISSEMENTS RENTABLES

I. APPARTEMENTS EN CONSTRUCTION

grand luxe

- 52, AV. FOCH (livraison fin 59). Immeuble exceptionnel — Reste 4, 6, 10 pièces princ. — Jardin.
- 8, AV. FOCH (livraison fin 59). Petits appart. 3 et 4 pièces — Dernier confort. Plein midi.
- 28, Bd. MAILLOT à NEUILLY (livraison fin 59). Vue sur Bois de Boulogne. Plein midi — Appartements 3 et 5 pièces. R[ts] sur place.
- 38, AV. GEORGE-V (livraison fin 59). Luxueux pied-à-terre 2 à 4 pièces — Près Champs-Élysées. Renseignements sur place.
- 69-71, AV. RAYMOND-POINCARE (livraison été 61). Face à Saint-Honoré d'Eylau — Soleil, balcons, terrasses. Studios 2, 3, 4, 5 pièces — Façade pierre de taille — Moquette — Grand confort.

luxe

- 52, Bd FLANDRIN (livraison fin 59). Quartier Dauphine — Grand confort — Appartements 2 à 7 pièces (appartements modèles terminés avec très belle salle de bains, moquette et cuisine installées). Renseignements sur place.
- 49, RUE PERGOLÈSE (livraison été 59). 2 et 3 pièces — Grand confort — Terrasses.
- 36, RUE BASSANO (livraison automne 59). Quartier Marceau, 5 et 7 pièces — Grand confort.
- 30, RUE DE LA TOURELLE contre le Bois (livraison fin 59). Quart. Molitor — Parc des Princes, 2, 5 pièces.

très bon standing

- Au Pont Mirabeau. AV. DE VERSAILLES. Angle R. RÉMUSAT (livraison début 61). Studios, 2, 3, 4, 5 pièces. Plein soleil — Vue dégagée — Grand confort — Prix et qualité exceptionnels, à partir de 100.000 Frs le m² — Moquette posée, cuisines installées avec meubles « Bendix » — Renseignements sur place.
- 122, AV. DE NEUILLY à NEUILLY (livraison fin 59). Studios, 2, 3 pièces — Grand calme — Jardin — Soleil.
- 6-14, RUE DE VILLIERS à LEVALLOIS — Quartier NEUILLY-CHAMPERRET (livraison fin 59). 2, 3, 4, 5 pièces — Grand confort — 110.000 Frs le m² — Calme — Soleil — Renseignements sur place.
- 156, RUE DE LA CROIX-NIVERT (livraison fin 59) (15[e]) — 2, 3, 4 pièces — Tout confort — Plein soleil — Prix intéressant — Renseignements sur place.
- 29, RUE CLAUDE-TERRASSE (livraison été 59) (Quartier Auteuil) — 2 et 4 pièces — Grand confort.
- RUE THIERS à SAINT-GERMAIN. Angle R. SALOMON-REINACH contre le parc du château et à 5 minutes de la gare (livraison fin 60) — 3, 4, 8 pièces — Confort, Calme, Plein soleil — Souscription directe — Prix très intéressant : 90.000 Frs le m² — Renseignements sur place.

économiques

- 36, RUE PICPUS (12[e]) (livraison mars 1959). Prime à 600 Frs — 3 p. pour 5 M 3 — Crédit 40 % — 3 à 6 p. — Renseignements sur pl.
- MASSY — Ligne de Sceaux (Station Massy-Verrières) (livraison fin 59). 3 et 4 pièces — Cuisine installée avec meubles « Bendix », moquette posée ou parquet chêne — Qualité premier ordre dans parc de 5 ha. — PRIX EXCEPTIONNELS : 67.000 Frs le m², 940.000 Frs comptant, le solde par mensualités sur dix ans — Prime à 600 Frs — CRÉDIT — Renseignements sur place.

investissements

- POSSIBILITÉ DE RENTABILITÉ DE 10 % EN BÉNÉFICIANT DES DERNIÈRES LOIS PAR L'ACHAT D'APPARTEMENTS NEUFS.

II. BUREAUX EN CONSTRUCTION

gd standing

- NEUILLY, 122, AV. DE NEUILLY (livraison juillet 60). Grand standing. Reste disponible : 1[er] étage 194 m² — 8 bureaux.
- 27, RUE JOUBERT. Immeuble neuf à usage de bureaux avec parking automatique dans l'immeuble. Quelques locaux libres de suite, comprenant : entrée — 2 ou 3 pièces : 62 m². Tout le confort, sanitaires installés, moquette posée — Possibilité de prêt pour 50 % à taux très intéressant.

APPARTEMENTS ANCIENS ET MODERNES LIBRES A LA VENTE

PROPRIÉTÉS — HOTELS PARTICULIERS — FERMES — DOMAINES — IMMEUBLES

TERRAINS — LOCAUX COMMERCIAUX — BUREAUX — MAGASINS — USINES

ARCACHON - PARC PEREIRE

TRES BEAUX TERRAINS A VENDRE DANS UN CADRE MAGNIFIQUE DIRECTEMENT SUR LE BASSIN
(A PARTIR DE 2 500 FRANCS LE METRE CARRÉ)

YACHTING — GOLF — ÉQUITATION — TIR AUX PIGEONS — TENNIS — PÊCHE

ETUDES GRATUITES
RENSEIGNEMENTS :

D. FÉAU

132, Bd HAUSSMANN, PARIS-8[e] - LAB. 69-34 (16 LIGNES)

Souriante...

...ensoleillée...

d'été ...

... en été

d'automne ... en automne

la GRÈCE

vous attend!

Office National de Tourisme - 6, Avenue Vénizélou - Athènes - 31, Avenue de l'Opéra - Paris

EXPOSITION

YVES BRAYER

LITHOGRAPHIE

André Romanet a demandé à Yves Brayer une lithographie originale à tirage limité, inspirée du tableau ci-dessus.

ARLÉSIENNES AUX BAUX

65 × 54 cm) 1959

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

LES PEINTRES DE LA GALERIE

BABOULENE, BRAYER, CAILLARD, CHAPELAIN-MIDY, COQUET, COUTELAS, DAUFIN, JEAN EVE, HAZAN, MICHEL HENRY, HUMBLOT, INGUIMBERTY, LARRIEU, LE PHO, LIMOUSE, OLLIVARY, PRADIER, RISOS, SABOURAUD, TRUPHEMUS, TULLAT, YANKEL.

18, AVENUE MATIGNON

ELYSÉES 98-11

EXPERTISE ET ACHAT

ANDRÉ ROMANET, EXPERT PRÈS LES DOUANES FRANÇAISES, SE TIENT A VOTRE DISPOSITION POUR EXPERTISER, ACHETER OU VENDRE POUR VOTRE COMPTE TOUS TABLEAUX DES MAITRES MODERNES

A TOUS LES ÉCHOS

LE COURRIER DES LECTEURS

Interdit aux moins de 16 ans.

Se référant à certains éditoriaux dans lesquels nous dénoncions la tendance actuelle à l'exhibitionnisme au cinéma, le docteur G.M... de Nice nous écrit. Il signale l'hypocrisie qui consiste à interdire certains films aux moins de seize ans, lorsque dans les séances du programme qui ne comporte pas cette interdiction apparaît la présentation du « film interdit » de la semaine suivante.

A propos de notre article « Louis-Philippe méconnu ».

Dans l'article de Mme Marguerite Castillon du Perron publié dans notre numéro de septembre, il est question (page 29) du chancelier comte de Folmont. La famille de Testas de Folmont, originaire du Quercy, existant encore de nos jours, tient à faire connaître, afin de dissiper toute équivoque ou confusion, qu'elle n'a jamais eu de lien de parenté, ni d'ailleurs d'aucune autre sorte, avec le conventionnel Rouzet (ou Rozet), mort sans postérité, qui avait bénéficié du roi Charles IV d'Espagne du titre de *Comte de Folmon* et qui est inhumé dans la Chapelle royale de Dreux.

L'ère de l'insoluble.

La lecture de notre éditorial de septembre a suscité de la part de M. P. M..., de Paris, les réflexions suivantes :

« L'homme de science, dites-vous, avance sur son chemin.

« Oui ; mais n'est-ce pas parce qu'il avance, seul, sur ce chemin, sans se préoccuper des autres chemins — où, plus difficilement, avancent le religieux, le politique, l'économiste, etc. — que les choses ne vont pas, que les problèmes sont insolubles ? Les uns et les autres ne devraient-ils pas se tendre la main, tenter une synthèse des efforts humains ? Mais comment faire cette synthèse ? »

Notre correspondant ajoute que, face à la croisade lancée par les dirigeants soviétiques, l'Occident devrait lui aussi présenter un idéal. Il voit un espoir dans une communion des croyances chrétiennes : si le Concile prévu pour 1962 n'y parvenait pas, il souhaite qu'un autre concile, plus vaste, réunisse tous ceux qui cherchent un idéal digne de la mission de l'Occident. « C'est à aider à retrouver cet idéal-là — celui qui unira tous ceux qui, sous des formes et des expressions diverses, croient en l'existence, en la présence, derrière toutes choses et tous êtres du monde sensible, d'une réalité spirituelle dont le Christ est le régent ou l'animateur — c'est à y aider que je souhaite que de temps à autre vos éditoriaux travaillent. »

« La Yougoslavie, carré magique. »

A propos de cet article paru dans notre numéro d'août, un lecteur de Clermont-Ferrand, M. L. D., nous écrit :

« Vingt-huit ans. Ami de *Plaisir de France* depuis sept ans. Je suis confus de rectifier votre collaborateur Marcel Schneider qui confond Esclarmonde de Foix, comtesse Jourdan III de l'Isle-Jourdain (1155-1240) avec la jeune Esclarmonde de Pereilha, fille de Corba de Pereilha et petite-fille de Marquesa de Lantar, rôtie vivante avec les deux cent quatre autres « purs chrétiens » de Montségur, le 16 mars 1244, dont sa mère et sa grand-mère susdites.

» Par ailleurs, pas plus que les hiéroglyphes ne restent des énigmes, les symboles des tombes bogomiles ont mérité leurs Champollions : *Soloviev* (Völker und Kulturen Südost-Europas. Conférences tenues aux semaines internationales de la Société du Sud-Est de l'Europe en 1954, 1955 et 1957). *Herman Grüber* (Les pierres funéraires bogomiles en Bosnie et en Herzégovine. Institut des relations avec l'étranger. Stuttgart - Octobre-décembre 1957). »

Nous avons communiqué cette lettre à Marcel Schneider qui a répondu en ces termes :

« C'est à dessein que j'ai nommé Esclarmonde de Foix dans mon article : la tradition poétique confond les deux Esclarmondes, la première portant un nom qui parle à l'imagination. Comme je n'écrivais pas une étude sur le catharisme ni sur Montségur, j'ai pris cette licence qu'autorise l'exemple de tant d'écrivains. Mais il est historiquement exact que celle qui a été brûlée vive en 1244 est Esclarmonde de Pereilha. M. D... pouvait faire remarquer que je commettais une autre inexactitude en disant : « Montségur brûlant ». Le haut lieu des Cathares n'a pas été incendié, mais pris par trahison. C'est par figure de style que l'on dit « Montségur brûlant » (André Breton écrit même dans *Arcane 17* : « Montségur qui brûle toujours ») à cause des parfaits et des parfaites qui subirent le bûcher dans un lieu appelé encore aujourd'hui « le champ des crémats ».

» L'autre remarque de M. D... est bien plus importante. Quand en 1956 j'ai visité la Bosnie, l'archéologue yougoslave qui m'a montré les tombes bogomiles n'a pu me donner d'explications certaines au sujet de leur décoration. Il m'a parlé des travaux de Soloviev, mais ne me paraissait nullement convaincu par ses conclusions. Comme je suis profane en ces matières, je me suis borné dans mon voyage à vol d'oiseau en Yougoslavie à répéter ce que m'a dit ce savant. »

DANS L'ÉDITION

■ Alain Danielou publie un *Traité de musicologie comparée* (Hermann, édit.) qui est le fruit de trente années de travail et de voyages à travers le monde ; ce qui le conduit à critiquer notre système musical actuel et à proposer des solutions simples et originales à des problèmes qui semblaient sans issue. Ce livre, histoire complète de la science musicale, est aussi une tentative pour trouver un langage plus riche.

■ *Paris, ville enchantée* est un livre qui pourrait être plein de redites si Jacques Verroust ne l'avait illustré de très belles photographies prises sous des angles inédits et si Thomas La Brévine n'avait imaginé un texte sous forme de promenades, aux Iles, au Marais, au Pays latin, au cœur de la ville et dans ses grandes perspectives (Arthaud, édit).

■ En écrivant une *Histoire de l'art dentaire* (édit. l'Expansion), L.-J. Cecconi répond aux innombrables questions que nous nous posons concernant les moyens dont disposaient pour se soigner nos ancêtres les plus lointains. De nombreux documents concernant la prothèse à travers les âges ainsi que le matériel du dentiste illustrent ce livre instructif.

■ *La médecine vaincra demain* (édit. Casterman) offre au lecteur sous ce titre prometteur une étude approfondie d'un spécialiste, Rudolf Freidrich, sur les grands problèmes actuels de la médecine. Compte tenu d'acquisitions récentes telles que l'hibernation artificielle, la cure de sommeil, la neurothérapie, les thérapeutiques cellulaires, voire même les méthodes inspirées du Yoga, il fait le point d'une science qui est celle de la vie même.

■ Les éditions Larrieu-Bonnel, de Toulouse, poursuivent la publication de leurs *Guides touristiques :* pour chaque département un petit volume signalant les curiosités de la région, résumant l'histoire de chaque ville, énumérant hôtels et terrains de camping et donnant suivant le cas des renseignements sur la pêche, la chasse, la gastronomie, l'industrie. A l'appui de cette documentation, de nombreuses photographies.

■ Alors que l'art actuel se renouvelle en empruntant des moyens d'expression aux peuples primitifs — qu'on a le tort de considérer parfois comme attardés — il est intéressant d'analyser les sources de cette inspiration. C'est ce qu'a fait Léonhard Adam dans *Art primitif* (Arthaud, édit.) en un tour d'horizon qui embrasse toutes les parties du monde.

■ *Le Roman des bêtes de chasse* de Paul Vialar (Flammarion, édit.) est une série de portraits d'animaux réalisés grâce aux observations personnelles d'un écrivain qui les connaît parfaitement ; œuvre d'un Buffon moderne infiniment sensible et qui décrit comme des cas humains leurs petits drames.

■ Larousse, poursuivant l'édition de ses grandes encyclopédies, publie un important ouvrage intitulé *le Chien*. Sous la direction du docteur Méry, de l'Académie vétérinaire de France, de nombreux spécialistes étudient les origines et l'évolution des races, la physiologie du chien et son alimentation, les différentes utilisations, les soins, l'élevage, la jurisprudence et tout ce qui touche à un animal qui partage de plus en plus étroitement notre vie.

■ Illustré par Julie-Jacques Nozal, *Tran-Vu*, conte indochinois inédit de Roger Vercel, est actuellement en cours d'édition à tirage très limité (5 exemplaires sur Japon, 70 sur Vergé d'Arches). L'originalité de cet ouvrage est d'être entièrement réalisé à la manière des incunables.

Le château d'Acquigny.

Un reportage photographique sur ce château est paru dans notre numéro de juillet. Une erreur de transmission d'épreuves à l'imprimerie en a altéré le texte, et nous tenons à nous en excuser tant auprès des propriétaires que de nos lecteurs. Voici l'essentiel des informations complémentaires et des modifications qui s'imposent.

Anne de Montmorency-Laval, dame d'honneur de Catherine de Médicis, fit construire le château probablement par l'architecte Jacques Androuet du Cerceau. En 1656, Acquigny fut acheté par Claude Le Roux, Baron d'Esneval, et n'est plus jamais sorti de sa descendance. C'est en juin 1957 que le Festival de l'Eure a eu lieu devant la façade principale.

Dans le troisième salon, on peut voir deux bustes en marbre exécutés par le sculpteur Jacques Sarrazin vers 1642 et des porcelaines de Chine.

Dans l'ancienne cuisine Renaissance, aménagée en salon, la cheminée, dont la plaque est datée de 1653, est entourée à droite du mécanisme du tourne-broche, à gauche du four à pain.

Enfin, la visite intérieure du château n'est pas autorisée. Il est seulement possible, aux groupes d'amateurs qui en ont fait la demande écrite trois semaines à l'avance, de visiter le parc et de faire le tour extérieur du château.

la fraicheur
DES EAUX DE TOILETTE DE
CARON

« MOI, JE... »

Juillet, août, septembre... Trois mois durant, presque quatre, ouvrir sa fenêtre chaque matin sur une avenue, sur un jardin ou sur un pré, en étant sûr que le ciel sera bleu, que la journée baignée de clarté, de tiédeur, sera pour les yeux et pour le cœur un enchantement, voilà quel fut notre merveilleux été. L'avons-nous assez apprécié, nous qui avons cette propension à nous plaindre sans cesse, à porter au débit du destin le mal — les deuils et les souffrances qu'il nous cause — en omettant de le créditer du bien? Je dis le destin pour ceux qui ne croient pas en Dieu, mais les croyants eux-mêmes ne se rendent-ils pas parfois coupables envers Lui de cette ingratitude?

Notre bel été passé, nous voici retrempés dans notre crasse humaine : replongés dans notre égocentrisme croissant. Naguère, dans une salle à manger, dans un salon, il y avait une conversation. La maîtresse de maison — c'était là son rôle essentiel — s'effaçait elle-même pour discrètement la provoquer, habilement la diriger. Observez maintenant ces douze convives qui se mettent à table pour dîner. A peine assis, ils font jaillir, deux à deux, six bavardages : chacun s'efforce de couvrir les cinq autres. Et pour y parvenir, de hurler. Deux mots sans cesse reviennent : « Moi, je... » On n'écoute plus, on parle. On ne prête pas attention à la phrase du voisin : on prépare la sienne. Celui-ci entreprend de vous raconter ses vacances. A peine a-t-il commencé que vous l'interrompez : « Nous, nous étions à... et nous avons... » Avec cet écrivain, vous essayez de commenter un livre. Il coupe : « Moi, j'ai terminé mon nouveau roman qui va paraître chez... » Celui-là est peintre. Vous abordez un sujet politique. Il s'en désintéresse : « Moi, j'ai peint aux Baléares, et j'exposerai cet hiver à la Galerie X... » Les six conversations sont des monologues de sourds. Il faut que chaque propos serve notre publicité personnelle, notre arrivisme délirant. Il faut autour de notre nom, de notre travail, faire du bruit : nous en vivons.

Dans ce restaurant, à l'escale du déjeuner, vous espérez pouvoir, entre deux séances de bureau, goûter un peu de calme, lire votre journal : vous avez compté sans le fond sonore. Déjà, les pétarades de la rue. Ici, en plus, sur le comptoir, une radio qui, tout au long de votre repas, braille : les pronostics des courses, une publicité pour une lessive, une chanson inepte. Notre bel été fut l'été des « transistors » : sur la plage, chaque estivant était suivi de son essaim de guêpes sonores ; dans les villes d'eaux, entre l'hôtel et la source, le curiste traînait sa boîte à musique avec son verre et les effluves de Mozart s'entrechoquaient avec les effusions de M. Gilbert Bécaud. Dans cette maison de campagne, j'avais fui le vacarme des autos et des scooters (ces effroyables perceurs de tympans) : mais ma chambre est sur — ou plutôt sous — la ligne d'Orly à New-York. Chaque soir, du crépuscule jusqu'à minuit, « Constellations » et « Boeings » vrombissent au-dessus de mon lit. Certains font vibrer mes vitres. A trente kilomètres de Paris, le bruit m'a rattrapé.

*
* *

Le succès d'une carrière ne tient plus à la valeur de l'œuvre, mais au bruit qu'autour d'elle on fait.

Nous sommes tous des « m'as-tu-vu ». Je viens de me mettre dans la phrase ; comme cela, un petit malin ne pourra pas me dire : « Et vous? » Mais oui, je suis enchanté, comme tout le monde, quand je lis dans un journal une analyse d'un de mes livres, et si l'on me proposait — il n'y a aucune chance — une interview dans *Paris-Match* ou dans *Marie-Claire*, mon éditeur ne serait pas seul à être satisfait. De plus célèbres écrivains l'ont bien accepté, voire sollicité. Saviez-vous que la moitié de leur vie seulement se passe à écrire, l'autre moitié à gérer leur œuvre, comme un capital en bourse ou une ferme en Normandie? Gérer : c'est-à-dire faire du bruit autour de cette œuvre, l'exploiter commercialement ; car ne se vend que ce dont « on parle ».

Et vous retrouvez cette tendance dans les titres de ces rubriques littéraires ou dramatiques qui, au lieu ici de commenter un livre, là de rendre compte d'une pièce en laissant au lecteur la liberté d'apprécier, lui donnent cette consigne : « Le livre dont on parle », « la pièce qu'il faut avoir vue ».

Mais oui ! Nous sommes plusieurs milliers de publicistes ou d'écrivains, de peintres ou de comédiens, de couturiers ou de chanteurs, qui en ouvrant chaque matin notre journal nous demandons : « Est-ce qu'on parle de moi aujourd'hui? Qu'est-ce qu'on dit de moi? » Avoir notre photographie publiée dans une feuille, surtout si elle tire à un million d'exemplaires, nous cause une indicible joie. C'est ainsi. L'orgueil nous dévore, le bruit nous réussit. Je n'ai guère connu depuis une dizaine d'années qu'une exception à cette impudeur. Le directeur d'une grande firme d'automobiles se refuse à donner son portrait aux journaux. Il répond que seules ses voitures doivent intéresser le public et non pas sa physionomie. Cet homme est devenu de nos jours un anormal. Son comportement devrait appeler l'estime : au lieu de l'admirer, on ne le comprend pas.

J'hésite à employer ici le mot publicité. Car la publicité, qui fait connaître le charme d'un parfum, révèle les avantages d'une voiture, donne envie de faire un voyage, est une chose parfaitement saine en soi et très souvent utile. Non. C'est plutôt ici de « tapage » qu'il s'agit.

Il est encore, çà et là, quelques livres qui font, de bouche à oreille, leur chemin dans le public par leurs propres qualités : ils sont bien rares aujourd'hui. Les autres ont été magistralement lancés. On a su créer autour d'eux un « bruit », en faire un mythe. Et l'on assiste à ce phénomène curieux : les plus grands critiques littéraires, qui sont en retard de plusieurs mois pour rendre compte d'un ouvrage et le louer hautement comme, à leurs yeux, il le mérite, se voient, ou se sentent obligés, pour obéir eux-mêmes à ce mythe, de donner une priorité absolue à tel roman, dans la semaine même de sa sortie des presses, au détriment de cet autre livre, très supérieur et qui, lui, ne tirera pas même à dix mille exemplaires, à moins qu'il ne reçoive un prix littéraire. Car, là encore, conformément à la supériorité du « bruit » sur la « valeur », le client réclame, les yeux fermés, à son libraire, le roman qui vient d'avoir le prix X, dont il ignore parfois le titre et l'auteur.

Je me demande souvent ce que, du haut de leurs millions, certaines jeunes romancières, certaines petites actrices de cinéma, certains metteurs en scène peuvent bien penser d'eux-mêmes et du public. Car, observons-le bien, dans cette orchestration minutieuse qui préside au lancement d'un livre ou d'un film, tant pis si les notes sont discordantes pourvu qu'elles soient bruyantes. Tout, plutôt que le silence. Le silence, à notre époque, est honni. C'est le néant, c'est la faillite. Que le bruit soit harmonieux ou cacophonique, que les coups de sifflet couvrent ou non les applaudissements, qu'importe ! Un éreintement est un espoir. Une polémique, un succès. Un scandale, un triomphe. C'est ce qu'on pourrait appeler la publicité *a contrario*. Déjà la mention « Interdit aux moins de 16 ans » faisait affluer la foule. Mais l'interdiction d'une projection privée, suivie le lendemain de l'autorisation de la projection publique, voilà une garantie de recettes. On connaît les réponses des cinéastes à ces ukases officiels : « La France, réputée pour sa liberté d'expression artistique, va perdre aux yeux du monde son prestige ! » — « Oui, pourrait-on répliquer, mais, si la France continue à se spécialiser dans certain genre de films, elle va consolider une autre réputation qu'on tend déjà à lui faire dans le monde et qui n'est pas particulièrement artistique. On la jugera dorénavant sur cette étiquette. »

Alors arrive l'argument massue : « L'exportation de ces films, qui connaissent à l'étranger un grand succès, fait rentrer chaque année des milliards de devises. Notre balance économique, si difficile à équilibrer, va-t-elle se priver d'une telle recette? »

Évidemment. C'est comme si l'on disait à une jeune fille qui veut être architecte ou couturière : « Vous savez qu'il existe un métier qui vous rapporterait cent fois plus ? » Il est des façons plus ou moins honorables pour un État de boucler son budget, comme pour un individu de gagner sa vie.

* * *

Dans beaucoup de leurs articles, des écrivains chrétiens nous parlent de leur mort. Qu'ils y pensent et s'y préparent, c'est leur devoir, plus que leur droit. Mais attacher publiquement tant d'importance à sa propre disparition, n'est-ce pas encore un coup faire preuve d'un grand orgueil? Que sommes-nous donc, au regard d'un monde dont la science élargit constamment les limites, au regard des millénaires qui nous ont précédés et qui nous succéderont? Un grain de sable, une tête d'épingle. Cette angoisse ou cette espérance, ces confessions intimes, ces méditations sur son entrée dans l'au-delà, ce sont propos que chacun de ces écrivains devrait tenir seul à seul avec Dieu et non pas devant nous.

Si tant de gens à notre époque ont l'air malheureux, si toute une jeune littérature et certain théâtre philosophique expriment tant de dégoût ou tant d'ennui, n'est-ce pas précisément parce que l'on pense trop à sa petite personne, alors que le bonheur, en amour comme dans toute la vie, ne peut venir que du dépassement de soi?

Olivier Quéant.

L'étang aux nénuphars, qui prend son visage de Novembre, garde, çà et là, le souvenir d'un resplendissant été (phot. Robert Blanc).

Dunkerque ressuscité

... Port jalousé d'entour, aux gloires survivant
A tant de siècles de guerres, d'exactions
Et sans fin reprenant son souffle et son prestige...

EMMANUEL LOOTEN.

« Dunkerque », pour des millions de Français, c'est le souvenir d'une humiliation ; c'est le drame d'une défaite, d'une panique, d'un chaos, d'une mer dont l'eau s'alliait au feu ; c'est une plage sanglante devant des ruines. C'est enfin l'évocation d'un long martyre que, dans la France libérée, un amiral allemand obstiné, Frisius, prolongea jusqu'à l'armistice et au delà.

Il y a quelques jours, dans l'animation d'un quai zébré par l'ombre des grues géantes, un touriste, descendant de voiture, guide à la main, demandait à voir les restes historiques de Dunkerque et la plage de rembarquement des Anglais. Il ignorait qu'en quinze ans toutes traces de misère et d'agonie avaient été effacées ; que, par un miracle de la volonté, la ville et le port étaient sortis de la mort plus jeunes et plus forts ; que sur la plage de Malo, dans le sable où tombèrent tant d'hommes, s'ébattent des milliers d'enfants. Mais un pilote du port, qui avait entendu la conversation, murmura :

« En 1945, lorsque je regagnai Dunkerque, ma femme qui y venait pour la première fois me posa la même question : où est la ville? Je dus lui répondre que nous nous trouvions en son centre.

— Ainsi, s'écria-t-elle, c'est dans ce désert que nous allons vivre? C'est dans cet amoncellement de ferraille que tu prétends conduire des navires?

« Mais dans la vase et les décombres, des hommes déjà travaillaient ; des hommes de boue. « Regarde-les bien, dis-je ; ils sont en train de nous sauver. »

Car on vous a peut-être dit que la ville, n'ayant plus qu'un souffle de vie, dut sa résurrection aux bienfaisants traitements du « crédit à long terme », du « remembrement », de l' « urbanisme », de la « centralisation industrielle », ces antibiotiques pour cités mourantes ; que, de grise elle est ainsi devenue toute rose de briques neuves et parcourue par le sang vivifiant du commerce international ; que, par la vertu de ces procédés, son port, entièrement refait, a doublé son activité et conquis aux côtés de Rouen la place de troisième port de France. Mais vous a-t-on raconté qu'avant de tomber aux mains des spécialistes, Dunkerque avait déjà recouvré la vie, par le seul courage de ses habitants? Une très belle histoire que nous allons demander aux Dunkerquois eux-mêmes de vous conter.

Tout d'abord, le drame.

Un paysage lunaire, inhumain.

L'évocation des heures tragiques, nous l'obtiendrons d'un homme dont la haute silhouette est connue de toute la population : l'avocat-historien Léon Moreel qui ne quitta jamais sa maison, se retirant des pièces l'une après l'autre, au fur et à mesure qu'elles devenaient inhabitables et se réfugiant dans la cave lorsque le toit tombait. C'est un amoureux de sa ville dont il a, en des livres poignants, conté l'agonie et la résurrection.

« Vous connaissez, dit-il, les grandes étapes de son martyre : les 17 et 18 mai 1940 sa destruction méthodique par 2.000 bombes incendiaires ; du 26 au 30 mai le rembarquement de 400.000 Britanniques et de 80.000 Français dans l'enfer de la mitraille ; l'occupation allemande qui en fit une base contre l'Angleterre, provoquant ainsi les raids incessants de la Royal Air Force ; puis les quatre années de misère, marquées par l'éventration des digues qui protégeaient la campagne contre la mer et par l'évacuation d'une partie de la population vers la Côte-d'Or. La libération même de la France ne mit pas fin au drame : Dunkerque, aux mains de l'amiral Frisius, resta occupé et eut à subir, outre les bombardements quotidiens des Alliés, l'anéantissement systématique du port par l'assiégé désormais sans espoir.

« Cette effroyable souffrance, quelque sept cents personnes l'ont endurée de plein gré, qui avaient échappé aux évacuations, terrées dans les ruines où la vie ne se manifestait que par de petites fumées sortant des caves.

« Il n'y avait plus de ville, mais un emplacement. Sur 3.479 maisons, dix seulement étaient encore debout, au centre d'une campagne inondée, imprégnée de sel, inculti-vable. Un paysage lunaire, inhumain, portant dans ses entrailles la menace de 125.000 mines amorcées, mais qui, encore dominé par le beffroi et les restes de l'église Saint-Éloi, restait pour nous « Dunkerque ». C'est pourquoi le soir même de la reddition allemande, ceux qui avaient été exilés ne songèrent plus qu'à revenir. Le 9 juin 1945, les premiers trains en ramenèrent 800 dont le voyage semblait illustrer un roman d'aventures : ils roulaient de nuit et réparaient, de jour, les voies et les ponts devant la locomotive. Le 9 juillet, ils étaient 7.000 et le 27 juillet 37.000 ! La plupart venaient de la riche Bourgogne ou du Midi auxquels ils préféraient la misère sans abri, sans eau, sans lumière, sans ravitaillement sur un sol ravagé qu'ils appelaient encore « leur ville ». Comme les héros de quelque ruée vers l'or, ils installèrent des campements avec l'aide des fusiliers marins qui avaient réuni pour les redistribuer les matelas, les cuisinières, les casseroles retrouvés dans les ruines ; avec le concours aussi de quelques pêcheurs courageux qui, pour nourrir la population, lançaient leurs filets parmi les champs de mines. »

Mais ce retour massif compliquait singulièrement tous les problèmes.

Dunkerque serait-il condamné à n'être plus qu'un port de pêche ?

Y avait-il une renaissance possible pour une ville qui, tirant essentiellement ses ressources de la mer, se trouvait privée de port et peut-être définitivement ?

M. Maillard, premier adjoint au maire et qui fut un résistant acharné, nous raconte la visite que Raoul Dautry, alors ministre, fit sur les lieux en 1945 : « Il vit, encombrés

En quinze ans, les Dunkerquois ont effacé un tragique chaos ; la reconstruction de 12 km. 800 de quais, de trois grandes écluses, de 122.000 mètres carrés de hangars a rendu au port son activité. Au fond, la ville dont les seuls vestiges anciens sont le beffroi et Saint-Éloi.

Le maire de Dunkerque, M. Asseman, préside aujourd'hui aux destinées d'une cité moderne qui, par la volonté de sa population, est en plein développement. Debout, s'entretenant avec lui, M. Maillard, adjoint, qui fut un des ouvriers de la première heure. Tous deux, résistants acharnés, n'ont dans les pires moments jamais abandonné le sol de leur ville.

Me Léon Moreel, historien de Dunkerque — qui assista à son martyre — n'oublie pas, dans la paix retrouvée, les soldats qui moururent avec le général Janssen devant le Fort des Dunes pour protéger le rembarquement. Ci-dessous, M. Le Gorgeu, ingénieur en chef et directeur du port, partagea dès 1945 la rude vie des volontaires et présida à la reconstruction.

de 170 épaves, les bassins ensablés et les écluses détruites ; il parcourut les 12 kilomètres de quais dynamités et les terre-pleins hérissés de pieux Rommel et de blockhaus. Devant l'immensité du désastre, il ne pouvait que prononcer une condamnation : jamais on ne rendrait la vie à ce cadavre déchiqueté ; jamais on ne lui donnerait à nouveau les moyens de lutter contre Anvers tout proche et moins malchanceux. La France, d'ailleurs, mutilée de partout, ne disposait ni du milliard de francs ni des 45.000 tonnes d'acier et des 120.000 tonnes de ciment qu'eût exigés la remise en état.

« Montrant alors les cinq sacs de ciment dont disposaient les Dunkerquois, le ministre demanda, sans espérer de réponse :

— Que pouvez-vous faire avec cela?

— Le port, répondit M. Maillard.

— Et votre ville?

— Nous verrons ensuite. »

Il fallait forcer la main des pouvoirs publics, sinon tout était perdu.

Reconstruire le port avant la ville.

En février 1945, l'éditorialiste du journal *le Nouveau Nord* écrivait : « C'est le port qu'il faut reconstruire en premier. » La population tout entière le comprit ; elle allait donc se résigner à vivre pour un long temps dans des caves, dans des bastions et plus tard dans des baraquements ; car la reconstruction de la ville elle-même ne commencerait à l'exception de quelques bâtiments publics qu'en 1953 (retard considérable, en partie dû, il faut le dire, à la répartition des crédits).

Tous se mirent à l'œuvre.

Le premier objectif était le déminage. Bien que les Allemands eussent livré leurs plans, ceux-ci restaient fort incomplets ; d'innombrables pièges étaient tendus derrière chaque porte, sous chaque marche d'escalier, sous chaque rail. Des volontaires prospectèrent donc le sol en équipes, mètre par mètre ; ils se faisaient suivre d'ambulances où ils avaient déposé portefeuilles et lettres d'adieu à leurs familles. Combien moururent ainsi pour l'amour de ce qui avait été leur ville ?

Plus tard les dragueurs britanniques de Douvres les aidèrent, avec du matériel approprié, à enlever les mines magnétiques. Et lorsque tout danger fut à peu près écarté, d'autres volontaires purent s'attaquer au titanesque travail de déblaiement des écluses.

L'attente du premier bateau.

C'est à M. Le Gorgeu, ingénieur en chef du port, qui fut dès 1945 avec M. Dubuisson, alors Président de la Chambre de Commerce, un des grands artisans de la réussite, d'évoquer cet autre chapitre :

« Il faut comprendre que Dunkerque était un port entièrement artificiel ; on ne pouvait y pénétrer que par des écluses qui maintenaient l'eau dans les bassins à un niveau suffisant. Clefs du port, celles-ci devaient donc être remises en état avant tout autre élément. Or la plus grande, l'écluse Watier, était obstruée par 100.000 mètres cubes de vase et 17 épaves. Les dockers, pour retrouver leur gagne-pain, furent les premiers à prendre la pelle et le chalumeau ; et pendant l'hiver très rude de 1946 où la température atteignit —10°, ces hommes, qui n'étaient pas habitués à un tel travail, n'abandonnèrent jamais le chantier, mettant eux aussi leur vie en jeu. Les opérations étaient dirigées par un garçon de vingt ans, qui avait préparé le concours des Travaux publics de l'État, seul technicien disponible.

M. Vermont, ingénieur des Ponts et Chaussées, actuellement chargé par la Chambre de Commerce des installations du port dont elle est propriétaire, fut de ceux qui, malgré les ponts d'or qu'on lui faisait alors à Marseille où l'on avait besoin de spécialistes, préféra comme tant d'autres partager les souffrances et les espoirs d'une ville qui ne renaîtrait peut-être jamais. Chargé de la remise en état des canaux, il vint vivre l'aventure commune.

« Bientôt, raconte-t-il, le travail prit plus d'ampleur. Mais on manquait de matériel ; des cheminots parcouraient sans relâche les décombres pour y récupérer des rails, de la tôle et tout ce qui pouvait servir à réparer les voies et les locomotives ; des mécaniciens, dans l'enchevêtrement des 180 grues effondrées, cherchaient des pièces utilisables ; et dans tous les corps de métiers on agissait

A droite : les dockers ont été les premiers à travailler à la restauration du port. Aujourd'hui, ils ont retrouvé leur vrai métier. Leur ténacité s'exprime bien dans ce visage anonyme, dans ce geste précis.

Phot. G. Desreumaux.

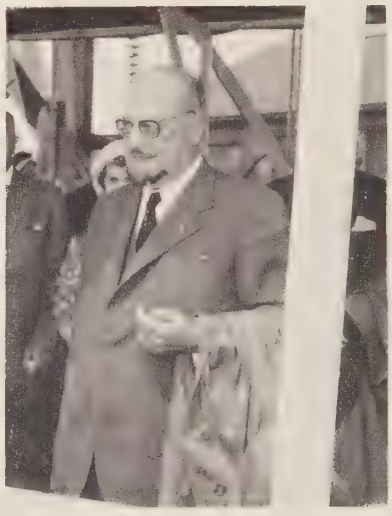
LE PORT EN 1945 ET EN 1959

Lorsque les troupes allemandes quittèrent Dunkerque, deux jours après l'armistice, le 10 mai 1945, elles avaient systématiquement détruit toutes les installations du port. L'écluse Watier n'était plus que ruine! (ci-dessus) ; quelques années plus tard, elle pouvait, grâce au courage de tous, accueillir à nouveau de grands navires. La voici (ci-dessous), photographiée récemment, en pleine activité. Derrière un cargo, un des ferry-boats qui assurent plusieurs fois par jour le service entre Dunkerque et Douvres. — **A droite** : aujourd'hui encore, ce cimentier contribue à effacer les dernières plaies du port.

LA VILLE A LA LIBÉRATION ET AUJOURD'HUI

Après l'armistice, Dunkerque offrait l'aspect d'un désert au milieu duquel ne se dressaient guère que les silhouettes de Saint-Eloi et du beffroi en partie épargnés (ci-contre). Aujourd'hui toutes les ruines ont disparu et voici (ci-dessus), prise du même endroit, la ville nouvelle, en briques. Au premier plan, la rue Sainte-Barbe et les immeubles implantés dans des jardins (Morel et Roussel, architectes). — En bas, Mgr Lestienne, directeur du Collège des Dunes, a réalisé le tour de force de reconstruire son établissement avant que la ville fût mise en chantier. (Saimsaulieu et Vanhille, archit.)

La vie du port est en partie assurée par trois grandes industries. De gauche à droite : la raffinerie B. P. est en mesure de traiter 2.400.000 tonnes de pétrole. — Les huileries Lesieur utilisent par an 130.000 tonnes d'oléagineux, déchargées au moyen d'aspirateurs géants. — Les Ateliers et Chantiers de France ont repris leur activité dès la Libération en dépit des destructions dont ils avaient été victimes : voici M. Lucien Lefol qui est le président de ces chantiers, et un ouvrier décapant la tôle au jet de sable. Sur la page de droite : La Chambre de Commerce, propriétaire des installations et de l'outillage du port, a voulu que le nouveau Dunkerque soit équipé de façon parfaite, pour faire face à toutes les exigences de l'avenir.



de même en préparant la rentrée du premier bateau. C'est avec la volonté d'arriver à leurs fins qu'ouvriers et chefs de chantiers, logés en dortoirs dans des baraques, acceptaient d'être isolés du monde et de leurs familles. »

Août 1946 : la cause est gagnée.

Le 9 août 1946, la fermeture de trois écluses permit la remise en eau des bassins ; des navires de faible tonnage, n'excédant pas cinq mètres de tirant d'eau, allaient désormais pouvoir accéder à un morceau de quai difficilement aménagé. Et le 21 août, la foule assista, le cœur battant, à l'arrivée du *Compiègne*. Il allait cependant falloir travailler plus d'un an encore avant de livrer à la circulation la grande écluse Watier ; ce n'est que le 14 octobre 1947 que le tour de force fut accompli. Les gros cargos purent à nouveau compter Dunkerque parmi leurs escales. Le port était sauvé. Une grande bataille venait d'être gagnée.

C'est maintenant au chef des pilotes, M. Raoul, d'exposer la situation ainsi créée :

« Un point, certes, était acquis : Dunkerque se révélait viable ; mais pour l'imposer comme grand port, malgré la concurrence du Havre, de Marseille, de Rotterdam, d'Anvers, il fallait le doter de centres usiniers assez puissants pour lui permettre d'assurer lui-même le volume de son trafic. Or nous avions un sérieux handicap : notre ville avait été — et resterait, en la supposant reconstruite selon les besoins de sa population — trop petite pour le port. Il importerait donc de réaliser le Grand Dunkerque.

« Deux affaires importantes allaient déjà, avec la réouverture de la grande écluse, pouvoir reprendre vie : une fabrique d'huile, au nom bien connu, dont le ravitaillement se faisait par mer, et qui s'étendait sur 11 hectares ; et les constructions navales qui accomplissaient le miracle de remettre en chantier les coques de deux pétroliers, la *Saône* et la *Seine*, dont les Allemands n'avaient pu obtenir l'achèvement pendant toute la guerre et qui, dynamitées, s'étaient affaissées dans leurs cales.

« Une raffinerie de pétrole était, en outre, prête à s'installer dans les dunes ; on facilita son établissement qui servait si bien nos projets puisque, avec elle, naîtrait un port pétrolier qui accroîtrait considérablement la masse du trafic. »

Cette politique d'expansion allait se poursuivre dans les années à venir, lorsqu'il serait question de construire dans le nord de la France un grand complexe sidérurgique prévu par les accords internationaux ; tous les efforts convergèrent afin d'obtenir que la région de Dunkerque fût choisie. Il existait à proximité du port des terrains disponibles ; une extension des bassins pouvait permettre de débarquer à pied d'œuvre les aciers venant d'Afrique et d'Amérique du Sud ; enfin, les grands centres industriels, clients des futures aciéries, étaient tout proches. C'était assez d'avantages pour que la cause fût gagnée. L'ensemble en est aujourd'hui aux fondations.

1953 : la reconstruction de la ville commence enfin.

La reconstruction de la ville proprement dite ne fut pas un tour de force. Elle commença tardivement, entravée par des dissensions concernant les plans d'aménagement de l'architecte Levau. Le maire, M. Robelet, qui servait de médiateur entre l'urbaniste et les habitants, mourut en 1953, au moment où s'ouvraient les chantiers, laissant à son successeur, M. Asseman, une tâche encore écrasante. Il n'y a rien à dire sur le style de Dunkerque actuel pour la seule raison qu'il n'y a pas de style, mais un honorable assemblage d'édifices cubiques tels qu'on en trouve maintenant à Lisieux aussi bien qu'à Maubeuge. Rien, dans cette ville de briques rouges, n'évoque plus la cité des corsaires si ce n'est la statue de Jean Bart, miraculeusement épargnée. Et la population des Flandres françaises, si traditionaliste, si profondément attachée à ses coutumes, s'habitue difficilement aux maisons sans pignons et aux immeubles géants. Ainsi l'a cependant voulu l'architecte en chef, M. Niermans, soucieux de faire de la ville sombre de jadis une ville gaie, en réservant aux rues et espaces verts la moitié de la surface totale au lieu du tiers qu'ils occupaient autrefois. Mais le problème maintes fois débattu est de savoir si les Français conçoivent sous tous les cieux un bien-être identique imposé par des gens clairvoyants. Les architectes dunkerquois, MM. Morel et Roussel, se sont efforcés dans la mesure où ils le pouvaient d'humaniser certains quartiers.

Si cette reconstruction fut faite au rythme lent de toutes les autres villes martyres, quelques hommes ne s'en signalèrent pas moins par leur fougue et leur esprit d'initiative. L'un d'eux, Mgr Lestienne, directeur du Collège des Dunes, entreprit, sans attendre l'aide gouvernementale,

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE DANIEL MAZO.

de relever son établissement ; outre les millions qui lui seraient remboursés au titre de dommages de guerre, il parvint à trouver 60 millions fournis par les catholiques de la ville, par sa propre famille, propriétaire de filatures, et par lui-même.

De ses grands malheurs, il ne reste plus à Dunkerque qu'une infirmité : le manque d'arbres. Les bombardements les ont déchiquetés ; l'inondation par la mer les a tués. Ceux qu'on a replantés sont jeunes. Leur ombre légère n'évoque aucun souvenir. Eux aussi ont besoin de se recréer un passé.

Perspectives d'avenir.

Acquérir un passé, pour une ville neuve, implique de foncer le plus rapidement possible vers l'avenir. Or les Dunkerquois ont, par la force des poignets, obtenu des résultats que proclament les chiffres : 8.723 bateaux venus à quai en 1958 contre 6.192 en 1938 ; 8.133.695 tonnes de marchandises manipulées en 1958 contre 4.300.000 en 1938. Les huileries ont triplé certaines productions ; les chantiers de France ont lancé 21 pétroliers dont quelques-uns déplaçant près de 80.000 tonnes comptent parmi les plus grands du monde ; les raffineries sont prêtes à traiter par an 2.400.000 tonnes de pétrole. Et l'on assure que le futur complexe sidérurgique accroîtra à lui seul le trafic d'un tiers ou même de moitié.

Félicitons donc les milliers d'hommes qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis les animateurs de la Chambre de Commerce — dont M. de Clebsattel est l'actif président — jusqu'aux dockers, depuis les ingénieurs jusqu'aux ouvriers, ont voulu la victoire. Un exemple unique dans l'histoire du redressement français et auquel le général de Gaulle vient lui-même, au cours de son voyage dans les départements du Nord, de rendre hommage.

ROGER BASCHET.

Lumière sur un chef-d'œuvre d'Altdorfer

LA BATAILLE D'ALEXANDRE

Ci-dessus : *dans un coin de ciel tragique se couche, mince croissant, la lune. La lumière froide qui en émane se trouve balancée par les rayons d'un soleil aveuglant (page de droite). Des nuages roulent dans cette immensité. Altdorfer aimait les éclairages nocturnes ; le caractère cosmique de l'association des deux astres ne pouvait que tenter au surplus un artiste de la Renaissance. (Détails du tableau qui est présenté dans son intégralité à la page 14.)*

En l'an 1528 le peintre Albrecht Altdorfer, qui venait d'être nommé à une charge équivalente à celle de bourgmestre dans la ville impériale de Ratisbonne, demandait à en être dispensé temporairement afin de terminer la commande qu'il avait reçue du duc Guillaume IV de Bavière. Celui-ci avait entrepris d'orner sa maison de plaisance à Munich d'une série d' « histoires » antiques et chrétiennes. Pour sa part Altdorfer avait mission de représenter la « bataille d'Alexandre ». Son tableau n'est point le seul qui ait subsisté de la commande ducale, mais, bien que Guillaume IV se fût adressé à quelques-uns des meilleurs peintres d'alors, dont Burgkmair et Barthel Beham, il est le seul qui se soit maintenu comme un chef-d'œuvre dans la mémoire des hommes et que l'on continue d'admirer à l'Ancienne Pinacothèque de Munich.

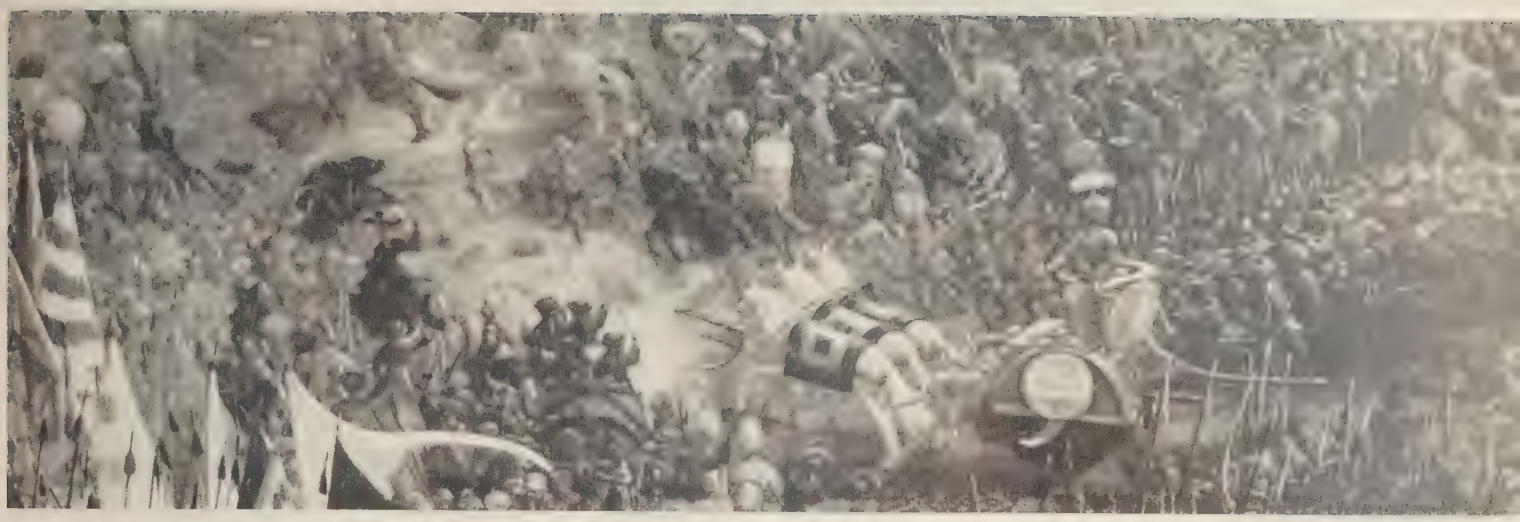
Sa popularité a donc été constante. Il est étrange, pourtant, que le sujet en ait été plus d'une fois méconnu. « Bataille d'Alexandre? » Même un grand érudit comme Max J. Friedlænder a parlé de la bataille d'Arbelles. Or il s'agit à l'évidence de la bataille antérieure d'Issus, celle où la mère, la femme et les filles de Darius furent prises par le conquérant macédonien. Ce n'était vraiment pas la peine que, dans un cartel rectangulaire suspendu on ne sait où et qui se détache en trompe l'œil sur le ciel, Altdorfer ait rappelé cet événement, et que sur les drapeaux des deux adversaires il ait soigneusement inscrit les effectifs et les pertes des Grecs et des Perses tels que les a livrés l'historien Quinte-Curce. Celui-ci a été religieusement suivi au point qu'Altdorfer n'a même pas omis l'épisode d'Oxathres, frère de Darius, dont le dévouement sauva la vie du roi des rois. Une telle fidélité à l'égard du récit antique nous paraît aujourd'hui quelque peu superstitieuse. Soyons assurés que les hommes de la Renaissance en jugeaient autrement.

Altdorfer, qui tenait, dans sa patrie, une place dont nous avons souligné l'importance, était alors un homme d'une cinquantaine d'années, graveur et architecte en même temps que peintre. La Bataille d'Alexandre, qu'il a datée de 1529, est à peu près son chant du cygne, bien qu'il ne soit mort qu'en 1537; mais nous avons peu de tableaux de ses dernières années et l'on admet que, vers la fin de sa vie, il se consacra surtout à des travaux d'architecture sur lesquels nous ne savons d'ailleurs rien.

Né probablement vers 1480, il est de sept et huit ans le cadet des deux grands : Albert Dürer de Nuremberg et Lucas Cranach l'Ancien. Mais sept ou huit ans, à cette époque d'évolution rapide, suffisent à faire une différence essentielle. On n'observe pas chez lui, comme chez ses aînés, le conflit presque tragique entre le Moyen Age finissant et la Renaissance qui a abouti, pour l'un, à la majesté classique des *Apôtres*, pour l'autre aux raffinements graphiques, savoureux et irritants des déesses nues aux yeux chinois et aux grands chapeaux. La carrière d'Altdorfer est toute unie, d'un développement harmonieux. Il semble qu'un séjour en Autriche, où se donnaient volontiers rendez-vous les artistes de Franconie et même de Souabe, ait eu sur son évolution une influence décisive. C'est là que se forma une école, dont les érudits modernes ont assez bien défini les contours et que l'on nomme école du Danube. Incontestablement, il en est le chef, suivi de son disciple, Wolf Huber.

Son apport a été une conception toute nouvelle des relations entre la nature et l'homme. Ceux qui ont admiré naguère, au Petit Palais, les trésors du musée de Munich, ont-ils prêté une attention suffisante à un tout petit morceau daté de 1510, presque une miniature, où, dans une épaisse forêt, quasi insignifiant, un saint Georges monté sur un cheval blanc immobile transperce avec beaucoup de tranquillité le dragon? On connaît même d'Altdorfer un paysage pur. Quant à ses dessins, ils sont pleins d'impressions directes, dans lesquelles cependant, par une sorte de convention, les brindilles pendent des branches des arbres. D'autre part, il fait preuve d'une curiosité avide à l'égard des éclairages. Ses deux *Nativités*, celle de Berlin, celle de Munich, sont de vrais nocturnes. Il témoigne encore d'un goût assez inattendu pour les ruines et, dans un autre tableau de Munich, une *Naissance de la Vierge*, des anges s'enlacent en farandole volante autour des piliers d'une nef gothique.

En somme et pour autant que son œuvre nous soit connue, rien ne prédisposait beaucoup Altdorfer, bourgeois de Ratisbonne qui n'avait rien d'un lansquenet, comme son confrère suisse Graf, à la peinture de bataille. On dirait qu'il existe deux façons de concevoir celle-ci. La plus fréquente consiste à conduire le spectateur sur la marge des combats et à en prélever un épisode. C'est celle des grands Italiens, aussi bien Uccello



et Piero della Francesca que Léonard de Vinci ou Michel-Ange, qui montrait quelques soldats surpris au bain. L'autre consiste à tenter une sorte de vision panoramique des masses. Altdorfer, qui l'a adoptée, pouvait en trouver l'exemple chez ses compatriotes. Il existait en effet chez les graveurs une tradition qui consistait à montrer le siège d'une ville, d'une forteresse par des bataillons serrés. L'empereur Maximilien était mort mais les grandes entreprises qu'il avait conçues pour sa gloire n'étaient pas loin et Altdorfer y avait participé. Dans son cortège de triomphe, dont le peintre Joerg Kœlderer avait tracé le projet en miniature, des soldats portaient de vastes écrans où des troupes hérissées de piques s'avançaient devant un arrière-fond de montagnes.

Plaçons-nous maintenant, en clignant les yeux, devant l'œuvre elle-même qui n'est pas difficile à embrasser d'un regard, car ses dimensions, 1 m 20 de large sur 1 m 58 de haut, sont après tout restreintes : nous la découvrons formée de trois registres horizontaux, dont les limites sont suffisamment dentelées ou diffuses pour que l'unité de composition ne soit point compromise : le ciel, la terre et les hommes.

La passion d'Altdorfer pour les éclairages nocturnes s'exerce à nouveau, mais cette fois en un sens tragique, accommodée au sujet. Dans un ciel d'un bleu sombre où roulent les nuages, se creuse à droite un cratère orangé où bout en quelque sorte un soleil d'or aveuglant et rayonnant. A gauche se lève une lune froide. Le caractère, pour ainsi dire cosmique (si l'on ose employer ce mot passablement gâché) de l'association des deux astres ne saurait échapper, et certains peintres allemands antérieurs, comme le bizarre Mæleskircher, en avaient fait usage dans leurs Crucifixions. La conception grandiose d'un système de monde tel que l'envisageait la nouvelle astronomie ne pouvait être ignorée d'un homme de la Renaissance, surtout aussi instruit qu'Altdorfer, et l'un de ses derniers commentateurs, Otto Benesch, s'est plu à citer, à propos de ces incandescences, des passages éclatants et obscurs de Paracelse. Au-dessous du ciel proprement dit et avant de passer à la terre, dans une zone de reflets où l'on ne sait pas distinguer ce qui est encore ciel, région indécise d'eaux et de rochers, se double l'or du soleil. De ligne d'horizon, il n'y a point. Le registre de la terre : une côte dentelée porte une ville dont les clochers se détachent à contre-jour et devant laquelle les tentes d'un camp — le camp des Perses — font de minuscules taches blanches. Mais les rayons du soleil déclinant caressent encore un château dressé sur un rocher pointu et le dessinent avec netteté en valeurs très délicates et séparées.

En dessous de ce second registre reposant, le tumulte des hommes. Ils forment une masse qui semble d'abord assez confuse et qui, dans l'ensemble, s'oriente du sud-est au nord-ouest (pour employer des termes de cartographie qui ne sont point déplacés ici) vers un défilé où s'écrasent les Perses en retraite. Un peu plus d'attention révèle dans cette masse une sorte de sillon : le char de Darius attelé de chevaux blancs entraîne le roi au galop, tandis que, la lance en arrêt, dans son armure dorée de chevalier, Alexandre le poursuit, devançant ses fidèles, dont les plumets forment une traînée blanche. Il est piquant d'observer que cette anecdote où se confrontent les deux adversaires est aussi celle qui a été traitée dans un des plus fameux tableaux de l'antiquité qui nous est connu par une mosaïque du musée de Naples, qu'Altdorfer ne pouvait avoir vue puisqu'elle a été découverte bien après lui. Mais le peintre antique avait extrait cette scène de la mêlée au lieu de l'y plonger.

La bataille d'Altdorfer est d'ailleurs loin d'engendrer l'horreur : elle est beaucoup moins tragique que le ciel qui la surplombe. Ceci, pour plusieurs raisons. D'abord elle est égayée par un très grand nombre de drapeaux déployés, peints en tons frais où dominent les jaunes et des rouges clairs. Ensuite, elle éveille de plus en plus, à mesure que nous la détaillons, une curiosité que nous aurions tort de regarder comme frivole et qu'exploitaient les maîtres anciens. Les masses, en effet, ne se composent qu'à distance et nous donnent alors la sensation hugolienne des « rouges lanciers fourmillant dans les piques ». De près, chaque personnage est dessiné pour lui-même ; les contours sont parfaitement définis, indiquent bien le mouvement. C'est du dessin de miniaturiste, dont la sûreté n'est pas excessive. L'œil s'attache à tel petit cavalier dont le cheval blanc bondit, à telle tunique d'un rouge de cinabre. Exécution presque timide des personnages, qui se rattache aux traditions de l'enluminure. Conception grandiose du monde qui est celle des esprits ouverts aux idées neuves que charrient alors la Renaissance et la Réforme. Peut-être est-ce de ce contraste que naît le charme — ce mot « charme » étant compris dans le sens incantatoire où l'entend Valéry — de cette œuvre qui n'a d'analogue ni dans l'art de son auteur, ni dans l'art universel. Un historien d'Altdorfer a écrit que l'on y trouve à la fois le macrocosme et le microcosme. On assure encore que Napoléon, dont la compétence en matière de batailles ne saurait être récusée, nourrissait à l'égard de ce tableau une prédilection et, dans le temps où le sort des armes l'avait amené en France, l'Empereur aurait prescrit qu'on l'accrochât à Saint-Cloud afin de l'avoir sous les yeux.

PIERRE DU COLOMBIER.

A gauche : *vu dans son ensemble, le tableau se divise en trois registres superposés, mais dont les limites sont suffisamment diffuses pour que l'unité de composition soit respectée : le ciel, la terre et les hommes.* Ci-dessus : *vue de près, la masse confuse, hérissée de piques, des combattants, révèle son individualité : Darius s'enfuit sur son char, au galop de trois chevaux blancs. Ses troupes, cavaliers ou fantassins enturbannés, se pressent autour de lui*

PHOTOGRAPHIES PINACOTHÈQUE DE MUNICH.

le drame de la TRAGÉDIE

La Racinienne : Sarah Bernhardt (1844-1923).

Nous avons choisi à dessein ce portrait de Sarah Bernhardt dans le rôle de la Tosca, parce que la tragédienne y apparaît encore plus que sous les voiles de Phèdre. L'intensité du regard, la main crispée à l'approche du couteau, la préméditation meurtrière qui se concentre sous ce front caché élèvent le personnage bien au-dessus du mélodrame de Sardou : on pense à Médée. Si Phèdre fut le grand rôle de sa carrière tragique, Sarah Bernhardt renouvela entièrement le personnage d'Hermione, se risqua dans Assuérus et lutta avec Bartet dans Andromaque. Pour couronner sa passion racinienne, peu de temps avant de mourir, elle joua Athalie, de telle manière que le spectateur prenait parti pour la reine criminelle et sacrilège, contre Jéhovah. Le mot est de François Mauriac.

Tissée d'horreurs, de crimes, de monstruosités de toute sorte, la tragédie antique, comme la Bible, n'est pas devenue paradoxalement un répertoire exemplaire : l'une et l'autre contiennent la leçon des Dieux. Laissons la Bible, qui nourrit encore une part notable de l'humanité. Pourquoi la tragédie s'est-elle éloignée de nous ? Parce qu'elle réclame la foi et l'héroïsme, étant, religieuse dans son principe et dans sa fin, une école d'exhaussement. La faveur que lui ont marquée tant de chefs d'Etat, de Louis XIV à Frédéric le Grand, de Napoléon à Mussolini, comme l'attention que lui rendent nos ministres, n'a pas d'autres motifs. Elle seule est à la mesure des maux humains, de la condition humaine. Ne souhaitons pas de nouveaux malheurs pour tressaillir encore à sa voix ; tâchons plutôt de la rejoindre par les chemins qui montent : l'enthousiasme, le dépassement de soi, la soumission à une nécessité supérieure. Nos raisons de croire à son retour tiennent aux besoins de l'âme aussi bien qu'à l'éternelle loi du retour. Elle est aussi la Justice.

Culpabilité des metteurs en scène.

Après les causes morales, si l'on recherche les causes matérielles de son recul progressif, il faut reconnaître que nous avons tout fait ou, plus exactement, tout laissé faire pour que la tragédie disparaisse. Les premiers coupables furent les metteurs en scène, épaulés par les décorateurs, sous le prétexte de réveiller l'intérêt du public en rajeunissant un théâtre miraculeusement préservé du temps. Ils voulaient ignorer, ils ignoraient peut-être, ils ignorent toujours que la tragédie, par sa nature surhumaine, exclut l'artifice.

Quand Napoléon avait devant lui une personne offensée et véhémente, son premier soin était de la faire asseoir pour la réduire. « La posture assise, observait ce grand acteur, change aussitôt la tragédie en comédie. » A l'origine, le socle massif du cothurne transformait l'homme en colonne. Voilà donc un principe bien établi : sauf à de rares moments, la tragédie se joue debout. Mais Gaston Baty voulait innover : il fut le promoteur de la tragédie rampante.

Avant que le rideau se levât sur sa *Bérénice*, une préface très juste faisait espérer que nous verrions enfin, mis en scène par ses soins, le drame politique qui provoque cette illustre élégie. Nous n'avions pas assez pris garde à une petite phrase du même texte, grosse de menaces, en vérité : « Quelques-uns, écrivait Gaston Baty, nous reprocheront peut-être les moyens visuels auxquels nous avons dû recourir... » Hélas ! ces moyens visuels transformaient la tragédie la plus intime, la plus économe, en un mauvais film à grand spectacle où le cabinet « solitaire » de Titus se convertissait en tente, s'ouvrait sur le Forum, s'encombrait de gradins, s'érigeait en autel et, confondante invention, se peuplait de vestales. Car les recluses de Vesta quittaient leur feu sacré pour venir brûler l'encens dans le

La Cornélienne : Segond-Weber (1867-1945).

Il suffit de regarder ce masque pour admettre les prédestinations : M^lle Weber dans les Jacobites, *âgée de dix-huit ans, ne pouvait être que tragédienne. Si les desservantes de Racine sont en nombre, pour des raisons qui tombent sous le sens, Corneille a peu de prêtresses. Segond-Weber, qui idolâtrait Hugo et qui donna à Racine l'Agrippine la plus complète, était essentiellement cornélienne, par la hauteur d'âme, le poids de la pensée, l'énergie belliqueuse, la passion politique, le sens du sacrifice. De plain-pied avec toute grandeur, elle remporta ses plus purs triomphes dans Emilie, Pauline, Cornélie, Laodice, Rodogune et Cléopâtre, reine de Syrie.*

palais impérial, sous les mamelles de la Louve. Cette liturgie, intercalée dans l'œuvre la moins religieuse de Racine, dispenserait de discuter du reste, mais le reste touchait à l'indécence : faute de sièges, l'empereur et la reine s'allongeaient sur les gradins, se caressaient par terre, unissaient leurs bouches sous nos yeux. Ah ! scrupule des bienséances chez Jean Racine... Quant au poème, un orchestre invisible entrecoupait les monologues, et certains vers, suspendus sur des descentes d'escalier, étaient ponctués par des sonneries de clairon.

Je m'étends à mon tour sur cette erreur monumentale parce qu'elle a dépassé tout ce qui nous fut offert sous le couvert de la nouveauté. Le vertugadin, le tablier crétois ou la cornette janséniste de Phèdre, les gants rouges de Clytemnestre, les gants blancs d'Iphigénie, même l'interprétation d'Agrippine par M. Henry Vermeil parurent des conventions acceptables en regard de cette parodie.

Extinction du lyrisme.

Il est vrai que les costumes et le décor comptent peu dans une œuvre classique. Phèdre — pour ne parler que de l'héroïne la plus massacrée — peut se consumer sous le lin, le chanvre ou les brocarts, et nul de nous ne se plaindrait s'il pouvait voir M^lle Lecouvreur défaillir au bras d'Œnone, telle que Voltaire l'a vue, « les cheveux poudrés, couverte de diamants, avec une longue traîne ». On se résigne encore à l'entendre faire ses adieux au soleil en cherchant le projecteur que la salle a la charité de lui envoyer à temps. On admet la cave dans laquelle elle végète, sans aucune ouverture sur les deux éléments, les deux arguments du drame : la lumière et la mer. Ces détails scéniques ne sont qu'une gêne pour l'œil et une entrave pour les comédiens. Le méfait grave, la faute impardonnable réside dans la façon de dire le poème. Voilà, indubitablement, la tragédie française qui contient le lyrisme le plus haut, une part d'incantation sans égale, et tout le soin de ses interprètes est de saccager cette harmonie, en escamotant les rimes, en évitant les liaisons les plus nécessaires, au risque de produire des vers faux ou hérissés d'hiatus. On est sans pitié pour les oreilles justes, et je ne dis rien des cœurs sensibles.

S'il est exact que Racine ait appris à la Champmeslé à moduler le vers, il n'est pas moins vrai que nous ne pouvons plus supporter la mélopée prosodique. Mais ne peut-on respecter le rythme sans ronfler, être à la fois mélodieux et naturel ? Certes, et je retrouve dans ma mémoire, en dépit des années, l'écho d'une voix inaltérable...

C'était une personne sans âge déterminé, immobile et pourtant chatoyante, sous un chapeau touffu. Sa main délicate, chargée d'un seul saphir, sortait d'une manche de chinchilla pour porter jusqu'au bord de ses yeux bleus un bouquet

Le tragédien lyrique :
Edouard de Max (1869-1924).

L'effet fâcheux que pouvait produire le byzantinisme d'Edouard de Max était vite conjuré par une voix de bronze et la fatalité que sa seule présence introduisait sur la scène. Il fut, après Mounet-Sully, le tragédien le plus lyrique, usant, au paroxysme de la douleur, d'un registre admirable pour orchestrer de véritables lamentations, au bout desquelles, subitement, il parlait d'une voix détimbrée. Rien n'était plus propre à marquer la démesure du destin et les limites de l'homme. Son personnage de prédilection, fouillé durant trente ans, fut Néron, dans « Britannicus ». Mais il était aussi Prométhée, Œdipe, Oreste, Polyeucte. Narcisse fut son dernier rôle.

« Bien choisir ses rôles, tout est là, affirmait Maurice de Féraudy. Quand un acteur a prouvé qu'il a du talent, il lui reste à prouver qu'il sait s'en servir. » Ces vingt acteurs contemporains ont su choisir leurs rôles dans le répertoire tragique.

VERA KORÈNE

RENÉE FAURE

LOUISE CONTE

GERMAINE MONTERO

MARIE BELL

ANNIE DUCAUX

MARGUERITE JAMOIS

de violettes. Et, chaque fois que son visage s'enfouissait dans les fleurs, les yeux bleus s'éteignaient de plaisir, comme ceux des chats. Les admirateurs qui entouraient la dame assise l'appelaient dévotement : « Madame chérie ». D'une voix mordante, aux dentales impitoyables, Sarah Bernhardt parlait d'Edmond Rostand et le groupe de jeunes gens que nous formions dans un coin de la salle l'écoutait avec stupeur, avec chagrin. Où était la magicienne ? Un homme courageux interrompit le rabâchage de la conférencière pour lui demander quelques vers de *Phèdre*. Et le miracle, car il n'est pas d'autre mot, se produisit là, dans une morne salle de lecture. De ce fouillis de gaze, de faux cheveux blonds, de violettes et de chinchilla, de cette vieille femme amputée, sous le cercle poussiéreux d'une lampe, surgit en quelques vers la possédée d'amour, le tison solaire. L'accent mordant était devenu suave, ardent, fiévreux, haletant, frénétique. La mélodie continue n'enlevait rien à la netteté, à la vérité, au cri. Nous entendions, pour la première fois, le *chant* de Racine.

Volontaire ou involontaire, la répression du lyrisme a tué la tragédie. Ne nous dissimulons pas l'écueil : il est dans la diction du vers. Des tragédiennes véritables, inspirées, possédées, comme Marguerite Jamois ou Maria Casarès, ne satisfont pas toujours l'oreille. Là aussi échouent de grandes comédiennes venues tardivement à ce langage : la Bérénice de Valentine Tessier, l'Agrippine de Gabrielle Dorziat, la Phèdre de Lucienne Bogaert n'ont rien ajouté à leur réputation. Plus prudente, Yvonne de Bray est morte, comme Réjane, avec cette ambition réprimée. Même réserve chez les plus grands comédiens : à travers l'Alceste de Lucien Guitry, on entrevoyait Burrhus, Nicomède, Mithridate...

Pour d'autres motifs, dans cet ordre de mutation, la tragédie n'a pas été favorable à Madeleine Renaud (Iphigénie), à Edwige Feuillère (Phèdre), à Michèle Alfa (Hermione), à Sylvia Montfort (Emilie). Nous avons même vu des comédiens très capables d'incarner les héros tragiques dans les adaptations ou transpositions modernes, Alain Cuny, Jean Davy, Jean Deschamp, ne pas retrouver la même intensité et la même vraisemblance en attaquant l'alexandrin.

Les pierres de touche.

Depuis une trentaine d'années, après les concours du Conservatoire, après chaque reprise de Corneille ou de Racine, s'élève régulièrement la même lamentation : « Nous n'avons plus de tragédiens ! » Cela s'entend de la race élue, des monstres sacrés. Mais ceux-ci, quand on les dénombre, n'ont jamais abondé dans l'histoire du théâtre de France : on n'en compte pas plus de douze depuis le XVIII^e^ siècle. Si la Champmeslé a laissé un tel souvenir, c'est qu'elle était seule de son espèce. Lecouvreur ne trouva de partenaire digne d'elle que lorsque Baron sortit de sa retraite. Clairon jouait seule. Talma écrasait ceux qui l'entouraient. Rachel brûlait dans le vide. Par on ne sait quel prodige, le XIX^e^ siècle déclinant vit surgir et se grouper cinq ou six interprètes de génie. L'éclat de cette constellation a éteint pour longtemps toutes les distributions tragiques. Rêvons à ce que devait être le duo juvénile de Sarah Bernhardt et de Mounet-Sully ; imaginons cette conjonction encore plus rare : le quatuor d'*Andromaque* avec les frères Mounet, Julia Bartet et Segond-Weber ; mais résignons-nous au cours ordinaire des choses. Isolés, les bons éléments ne manquent pas. Il ne faudrait

qu'une volonté pour les rassembler, les accorder entre eux, les soustraire aux aberrations des décorateurs et des metteurs en scène...

En toute justice, peut-on parler de carence quand Annie Ducaux est, dans la perfection, Andromaque, Bérénice et Monime, quand Renée Faure incarne Aricie et Junie, quand Jean Yonnel entre en transe dans Joad, quand Jean Chevrier, rendant l'airain sensible, joue Titus et Sévère ? Nous avons eu des réussites peu communes : l'Hermione de Vera Korène, l'Œnone d'Henriette Barreau, la Pauline de Louise Conte, l'Hippolyte de Jacques Dacqmine, le Rodrigue de Gérard Philipe, l'Horace de Tony Taffin, le Mithridate de Jean Marchat, l'Antiochus de Serge Reggiani, l'Auguste de Jean Vilar, le Néron de Daniel Ivernel. Il nous reste enfin, capable de tenir à elle seule le temple debout, Marie Bell. (Quand on discute de la façon de dire les vers, Marie Bell n'a qu'à ouvrir la bouche pour démontrer que la qualité du timbre, l'ampleur du souffle et le respect du nombre sont compatibles avec la vérité.)

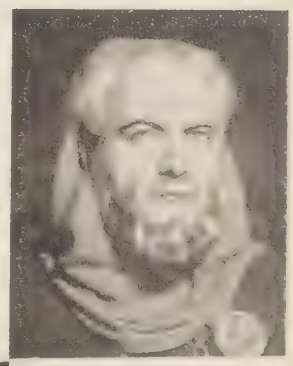
TONY TAFFIN

Il devrait être admis qu'aucun acteur français n'aurait le droit de s'intituler tragédien tant qu'il n'aurait pas joué dans le théâtre antique d'Orange et supporté la confrontation avec ces pierres où retentit si profondément la douleur humaine. En cette ruine sonore, nous avons une mesure d'appréciation infaillible. Ceux qui peuvent tenir devant le Mur formidable, dans l'ampleur de la nuit, quelquefois contre le mistral, sont des tragédiens.

C'est signifier que la tragédie rejette les natures débiles, l'insuffisance de moyens dramatiques, l'absence de personnalité, le manque de style. Il est des déficiences, de corps et d'âme, des laideurs, des trivialités qui ne feront jamais son affaire. Si importante est la plastique, sous la toge et sous le péplum, qu'elle supplée à bien des choses : la longue carrière d'Albert Lambert fils l'a prouvé avec éclat. Plus près de nous, dans Néron, dans Xipharès, luttant contre une voix ingrate, Jean Marais s'est imposé surtout par son physique. Une taille moins brève aurait peut-être changé toute la carrière de Pierre Fresnay qui fut, sans égal, tous les jeunes princes de Racine et qui ne put aborder les héros suprêmes. Pour les femmes, certaines faiblesses de nature peuvent contribuer à leur perfection. La maigreur de Rachel et de Sarah, le défaut de poitrine d'Adrienne Lecouvreur furent certainement des facteurs déterminants dans la nouveauté de leur art. A l'opposé, on a vu des déesses tomber dans l'enflure et la plus belle voix qui ait jamais retenti sur un théâtre, celle de Madeleine Roch, fit d'elle une chanteuse plutôt qu'une tragédienne.

GERARD PHILIPE

Personne, mieux que Pierre Fresnay, n'a défini les moyens dramatiques des demi-dieux auprès desquels il eut le bonheur de débuter. Il nous donne la meilleure leçon de tragédie quand il explique que ces géants avaient le même respect de la vérité que les comédiens d'aujourd'hui, mais qu'ils la rejoignaient par d'autres chemins et *ne la concevaient pas comme une sœur du naturel*. Méditons cette phrase : elle marque une distinction capitale, la distance qui sépare Thalie de Melpomène.



JEAN MARCHAT

Une école de conscience.

Pour illustrer par l'exemple la probité d'un tempérament tragique, je rappellerai l'aveu de M^lle^ Clairon : « Ce n'est qu'après *quinze ans d'étude* sur les moyens de contenir ma voix, mes gestes, ma physionomie, que je me suis permis

JACQUES DACQMINE

RENE ARRIEU

JEAN CHEVRIER

JEAN MARAIS

SERGE REGGIANI

DANIEL IVERNEL

JEAN YONNEL

NOS TRAGÉDIENS

d'apprendre le rôle de Monime... » Et nous retournerons en esprit dans la loge de M^me^ Segond-Weber à l'époque où elle abandonnait les amoureuses l'une après l'autre pour ne plus jouer que les mères.

Elle venait d'être Hermione pour la dernière fois. Elle allait retirer à jamais le diadème de rubis et la robe étoilée qu'elle avait donnés à la fille d'Hélène. On pouvait craindre la tristesse, l'amertume de l'actrice après cet adieu. Nous étions plusieurs à l'entourer. Elle se taisait et promenait sur nous son regard sombre. Personne n'osait parler. Elle dit enfin : « Je ne saurai jamais où Hermione prend le poignard dont elle se frappe... »

M^me^ Segond-Weber, à ce moment pénible de sa carrière, était encore occupée à étudier le personnage qu'elle abandonnait, à lui demander des comptes. Passant en revue les différents suicides dans le théâtre de Racine, elle trouvait le poison de Médée dans la bouche de Phèdre, le couteau du sacrifice dans le sein d'Eriphyle; elle rappelait qu'Atalide était résolue à se tuer bien avant la fin de la pièce, ce qui lui permettait de se procurer une arme. Mais Hermione quitte la scène au dernier acte, dans un mouvement effréné. Une jeune princesse ne porte pas de stylet dans sa ceinture. Il n'y a pas de panoplies sur les murs du palais et nul garde ne se serait laissé désarmer. Hermione a donc trouvé ce poignard sur son chemin, près du cadavre de Pyrrhus peut-être, peut-être teint encore du sang qu'elle avait fait couler...

— Mais Racine, gémissait M^me^ Segond-Weber, Racine ne l'indique pas ! Si je pouvais l'atteindre, je lui dirais : « Chère tête, vous que l'on ne prend jamais en défaut, vous qui ne négligez aucun détail et qui ne laissez rien dans l'ombre, vous qui préparez de loin vos dénouements, écrivez-moi quatre vers qui me tranquillisent, expliquez-moi la provenance de ce poignard ! »

Nos auteurs, nos acteurs trouveront sans doute ce scrupule excessif et tant de conscience les fera sourire ; mais la rigueur classique engendre des êtres rigoureux, et l'écrivain en herbe qui écoutait l'intelligente tragédienne reçut ce soir-là, par cette objection infime, un des plus grands enseignements de sa vie. Il comprit par là qu'il n'y a point de détails dans l'exécution d'une œuvre, qu'il ne faut rien avancer sans preuves, que l'on doit compte de tout au lecteur comme au spectateur, enfin que le rêve, pour emporter l'adhésion, doit être plus exigeant que la vie.

PAUL LORENZ

NOS TRAGÉDIENNES

MARIA CASARÈS

THÉRÈSE MARNEY

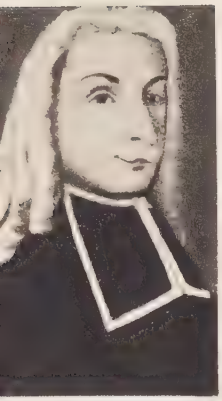
FRANCINE BERGÉ
(1^er^ PRIX DE TRAGÉDIE 1959)

PHOTOGRAPHIES P. NADAR, L. BANDY, BERNAND, LIPNITZKI.

SUR LES SENTIERS DES CAMISARDS

Les Cévennes contre Versailles. A la fin du règne de Louis XIV une bande de paysans calvinistes, à qui la révocation de l'Edit de Nantes avait interdit l'exercice de leur religion, tinrent tête pendant deux ans aux armées du plus puissant des monarques. Le pays, sauvage et déchiqueté, s'y prêtait admirablement. Ces « résistants », on les appela Camisards, parce qu'ils se mettaient en manches de chemise afin d'être plus agiles et prompts au combat. Une chemise souvent teintée de pourpre...

Dans la lutte contre les Camisards, les Dragons du Roi se servaient de cartes « d'État-Major ». Le nord est situé à droite, dans la direction du « mont Lauzert » (Lozère).



L'abbé du Chayla fut à l'origine du drame.
Il avait cru pouvoir déployer
à l'encontre des rudes paysans cévenols
l'ardeur missionnaire qui l'avait déjà incité,
avec l'abbé de Choisy,
à l'évangélisation du royaume de Siam.
C'est au Pont-de-Montvert (ci-dessous)
qu'il fut massacré.
Depuis longtemps, le village
a retrouvé sa tranquillité.
On y pêche la truite dans le haut Tarn
et les nombreux torrents descendus de la montagne.

1

UN ROI, UNE LOI, UNE FOI

2

Porte d'entrée des Cévennes, plus importante jadis qu'Alès, Anduze (1) fut un des « boulevards » du Calvinisme, la Genève de la Gardonnenque. Ville ancienne, elle a conservé sa tour de l'horloge du XIII^e^ siècle. Son temple est un des plus grands de France. Une façade rappelle, dans une ruelle, la boulangerie Duplan où Jean Cavalier était mitron en 1698. Le mas Soubeyran (2), simple écart de la commune de Mialet, est devenu le « musée du Désert ». On est frappé des détours et de l'étroitesse des ruelles, si propices aux embuscades. Là est né Pierre Laporte, dit Roland, l'irréductible héros de la résistance camisarde.

Tout commença au Pont-de-Montvert. De là jaillit l'étincelle qui provoqua la flambée de haine et de mort. Un rude village cévenol, perdu dans la haute vallée du Tarn. Un pont de guingois, qui supporte de pittoresques et bancales constructions, vieilles de plusieurs siècles. Là-dessous mugissent des eaux tumultueuses, singulièrement transparentes. Cent vingt maisons grises, étagées au nord sur les contreforts dénudés du mont Lozère. Au midi, la chevelure de hêtres et de pins de la montagne du Bougès.

Le soir du lundi 24 juillet 1702, comme les autres soirs, la paix s'est installée dans les rues endormies. Tout à coup, c'est le tumulte : sur le pont s'avancent soixante paysans, armés de tromblons, de vieux mousquets, de haches et de faux. De leur bouche s'échappent les paroles françaises du Psaume 51 : « Miséricorde et grâce, ô roi des Cieux ! »

Les volets claquent. Les armes sont brandies et des coups de feu tirés.

— Les Huguenots !

Deux capucins fuient, éperdus. La troupe va droit à une grande bâtisse coiffée d'ardoises où logent les religieux qui, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, ont mission de ranimer le dogmatisme parfois chancelant des nouveaux convertis. Le dialogue s'engage :

— Qu'est ceci ? Que demandez-vous, Messieurs ?

— Les prisonniers, de la part de Dieu.

Ce soir-là, en effet, les missionnaires tenaient entravés dans un réduit de leur maison quelques « religionnaires » particulièrement coriaces, quatre hommes et trois filles travesties en garçons, des fugitifs surpris en train de franchir clandestinement le Rhône, alors qu'ils essayaient de gagner cette citadelle d'erreurs : Genève. C'est donc pour délivrer leurs frères que ces rudes montagnards ont abandonné leurs pâturages suspendus, leurs fougères et leurs genêts. La Cévenne, plus que toute autre, est terre française. Elle ne touche à aucune terre étrangère. Dans ces vallées lointaines, l'indépendance d'esprit rejoint l'austérité des mœurs, l'aspiration à la pureté morale naît d'une fréquentation quotidienne de la Bible. A ces hommes simples, fiers et rudes, à ces chefs dont les prénoms semblent tirés tout vifs de l'Ancien Testament — Abraham Mazel, « Esprit » Séguier, Gédéon Laporte — on refuse de rendre les prisonniers. Fous de colère, ils massacrent alors les geôliers et mettent le feu à la baraque : « Jamais on n'a vu flamme plus prompte. »

Plutôt que de griller vif, l'abbé du Chayla, qui se trouve ce soir-là dans la maison funeste, déchire ses draps en lanières et essaye de fuir par la fenêtre. Etrange figure que celle de ce prêtre, indifféremment qualifié de « fléau des méchants » ou de « suppôt de Satan » par l'un ou l'autre camp. Artisan fanatique de la « contre-réforme » cévenole, son prosélytisme, mal dirigé, le porte à des excès. C'est à lui surtout qu'on en veut, lui, le grand inquisiteur, le « sultan de la montagne ». Le voilà acculé à la fuite... En sautant, il se casse la jambe, se traîne sous un buisson. Mazel le débûche, en chemise et grelottant, qui implore :

— Vous savez que le Tout-Puissant défend le meurtre !

— Alors que nos péchés retombent sur toi.

Le lendemain, on retrouvera son corps percé de cinquante-deux blessures, dont vingt mortelles.

Le capitaine de bourgoisie et les miliciens sont restés prudemment enfermés dans leurs maisons. Quand ils mettent le nez dehors, les « attroupés » sont déjà loin.

Capturé quelques semaines plus tard, le « prophète »

Portrait fantaisiste
— et idéalisé — du chef camisard Jean Cavalier,
entre ses deux principaux adversaires,
le maréchal de Montrevel (à droite)
et le maréchal de Villars (à gauche).
Page de droite : pour mater les Camisards,
il fallut amener de l'artillerie sur les montagnes.
On obligea les communautés
à construire des routes de crête
qui forment maintenant
d'admirables belvédères touristiques,
Route Cardinale de Son Eminence de Bernis
ou Corniche des Cévennes,
jalonnées de hautes bornes
qui empêchent le voyageur
de se perdre dans la neige.

Esprit Séguier affronte seul la Chambre Ardente de Florac :
— On t'appelait l'Esprit.
— Sans doute, car l'esprit est en moi.
— Ton domicile ?
— Au désert, et bientôt au ciel.
— Demande pardon au roi !
— Le roi, c'est l'Eternel.
Quand on lui apprend qu'il sera brûlé :
— Mon âme est un jardin d'ombrages et de fontaines.
Tels sont les Camisards. Visiblement inspirés, cruels avec ingénuité, ils s'imaginent partir en croisade contre l'empire du Diable.

***

Sans la révocation de l'Edit de Nantes, ni l'affaire du Pont-de-Montvert, ni la guerre des Camisards n'auraient pourtant eu lieu. On sait que la présence en France, dans l'ordre religieux, d'un certain nombre de « dissidents » choquait le rêve absolutiste de Louis XIV. Le monarque fut-il, de surcroît, trompé par les rapports de ses intendants ? Depuis quelque temps, on faisait tout, en effet, pour réduire l'anomalie : destruction de temples, interdiction de certaines professions aux Calvinistes, dragonnades enfin, le pire des fléaux, car aux soldats logés chez les Protestants on donnait toute licence, hormis celle de tuer. Le résultat ? La « conversion » entière du Béarn : soixante mille abjurations dans la généralité de Bordeaux ; deux cent mille en Languedoc. La surenchère des chiffres favorables submergeait Versailles. En bref, puisque tous les Français manifestaient avec autant d'entrain leur unité de sentiment et de foi, puisque la « Religion prétendue réformée » — la R.P.R., disait-on, car on avait déjà le goût des sigles — n'existait plus, il ne restait plus qu'à constater son décès par un acte officiel. Et, le 17 octobre 1685, le roi avait signé la révocation. La marquise de Sévigné s'était écriée : « Jamais roi n'a fait ni ne fera rien de si mémorable. » Il n'y eut guère, à part Fénelon, que Racine pour oser timidement, dans *Esther*, une protestation. Mais l'unité religieuse retrouvée garantissait l'unité politique : « Un seul roi, une seule foi. » Sur les places publiques le Roi Soleil caracolait, coulé en bronze, foulant, aux sabots de son cheval, l'hydre de l'hérésie. Pour l'amusement et l'édification des filles des Calvinistes, enfermées de gré ou de force dans les couvents pour y être rééduquées, on inventa une nouvelle forme du jeu de l'oye. Les sujets y étaient disposés dans les cases de façon telle que « les nouveaux convertis apprendront trois choses : les choses qui conduisent à la vérité ; les articles de la véritable religion ; les voies d'erreur... Celui qui arrivera au nombre 35, où est Louis le Grand, ne payera rien... »

Ce qui restait des temples fut alors jeté bas, le culte interdit, même domestique, les pasteurs contraints de fuir à l'étranger, des mesures prises, en revanche, pour parer à l'exode qui menaçait de vider plusieurs provinces. Mais, dans la partie du royaume la plus difficilement accessible, la résistance s'était déjà organisée. L'affaire du Pont-de-Montvert fut, en quelque sorte, la « prise de la Bastille » de la révolte.

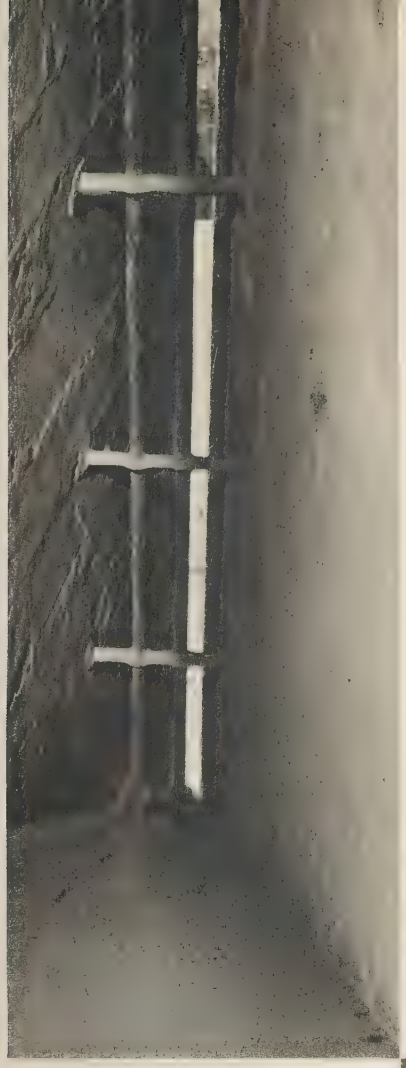
THÉATRE SACRÉ DES CÉVENNES

Frontière naturelle des actuels départements de la Lozère et du Gard, les Cévennes se composent d'arêtes schisteuses, déchiquetées, séparées par des vallées parallèles, sinueuses et profondes, où coulent des torrents, les Gardons, presque à sec en été, mais qui se gonflent dangereusement à la première pluie. Le Gardon de Saint-Jean forme la Vallée Borgne, qui aboutit à une falaise abrupte ; celui d'Alès, la Vallée Longue. Entre les deux, le Gardon de Mialet a façonné le Valfrancesque, ou Vallée française, qui doit son nom à une victoire des Francs sur les Sarrasins. Au sommet des plissements courent des routes de crêtes, qui ménagent sur les vallées des vues impressionnantes. Au nord et à l'ouest, barrant l'horizon, deux géants granitiques, le mont Lozère, l'Aigoual. La parure végétale se modifie du septentrion au midi. La Haute-Cévenne est le domaine des châtaigniers et des pins, des bruyères et des hêtres. La végétation méditerranéenne — yeuses, arbousiers, plantes aromatiques — vient battre le pied de la Basse-Cévenne, où poussent, au prix d'un labeur incessant, la vigne et l'olivier. Le pays est sauvage, jeune et très ancien à la fois, d'une beauté singulière. De plus, il est parfaitement truqué, creusé de quelque huit cents « baumes » ou cavernes qui vont du simple corridor à la salle des « Cent mille soldats » de la grotte de Trabuc, où se pressent en rangs serrés de fines stalagmites. Souvent, les habitations s'adossent au roc. Silencieuse, une pierre tourne au fond de l'âtre, découvrant une « cache » profonde, qui possède, dissimulée sous les broussailles, une sortie vers la campagne. Un pays organisé pour une guerre d'embuscade, plutôt que de batailles rangées. Un jour, un marchand qui s'était aventuré imprudemment dans ce « désert » traita sa monture rétive de « camisarde ». Les balles se mirent à siffler autour de lui. Les montagnes avaient des oreilles.

Le mas Soubeyran est le cœur et l'âme de ce pays, un des hauts lieux du protestantisme français. Rien qu'un hameau. Quelques maisons grises, enchevêtrées, tassées les unes contre les autres, maisons qui racontent la vie patriarcale de ceux qui les habitaient, humbles demeures qui s'agrandissaient, se dédoublaient, selon les besoins, enjambant les unes sur les autres, séparées par des ruelles où deux hommes auraient de la peine à se croiser. C'est là que naquit, en 1680, Pierre Laporte, dit Roland, le plus pur héros de la résistance camisarde. Dans une pièce au plafond noirci, au pavé inégal, on vous montrera, dissimulée sous la planche inférieure d'un placard, sa cachette, un trou où un homme pouvait se dissimuler, cassé en deux. Sur la planche rabattue, on posait l'innocente jarre à huile... Ailleurs, c'est sa Bible, dans la traduction de Théodore de Bèze, une Bible vénérable que le pasteur de Mialet porte solennellement sur la chaire du Désert, le jour de l'Assemblée annuelle.

Ces assemblées ont une origine séditieuse. Les temples démolis, les dragons logés chez l'habitant, il faut bien accepter, de gré ou de force, la messe. Mais le véritable office est celui qu'on célèbre, la nuit, sous les châtaigniers. Le Désert, c'est la grotte inconnue, le ravin, la maison en ruine, le petit bois touffu, la combe inaccessible. Et l'esprit se met à parler par la bouche de ses prophètes.

Ils se promènent, ces prophètes, pieds nus, sur des fagots allumés, en priant Dieu que ce prodige convertisse les ennemis de l'Eternel. Des femmes s'assemblent pour jeter en cérémonie leurs chapelets dans les flammes. Une fille de ferme, qui ne parlait que le patois, se met à vaticiner en un français très pur. Gorgées de psaumes, certaines de ces prophétesses accompagneront les Camisards dans leurs campagnes, non pas ribaudes, mais soldates de Jéhovah.



Les « généraux » eux-mêmes sont autant des prédicateurs que des chefs de bande, tous très jeunes : Pierre Laporte, dit Roland, 22 ans, Jean Cavalier, 21. Le premier était berger, peigneur de laine et châtreur de cochons. Il avait appris à lire dans la Bible. Au physique, des traits avenants, un visage mâle, un poil noir. C'est l'homme de la Haute-Cévenne, dont il connaît la moindre « draille » ou sentier de transhumance, les nombreuses caches. Imbattable quand il est appuyé à ses rochers, il se fera bousculer quand il voudra descendre dans la plaine.

Jean Cavalier a plus de génie tactique. Né dans la plaine, au mas Roux, près de Ribaute, il sait mieux se défendre, voire attaquer en rase campagne. Son père l'avait placé comme mitron à Anduze. Il se parera volontiers du titre de « généralissime des Protestants ». Petit, fort et trapu, Cavalier n'a rien de séduisant, si ce n'est la douceur du regard, des cheveux blonds — rareté dans le Midi — la bouche persuasive. Ses exploits ajouteront à son ascendant sur les foules — et sur les femmes.

A cette poignée de séditieux, à ces chefs d'humble origine, à peine sortis de l'adolescence, qu'oppose-t-on ? Un vieil intendant, Basville, sévère et discipliné comme son père, le premier président Lamoignon, mais qui connaît parfaitement son Languedoc ; des régiments entiers, Hainaut, Tournon, Royal-Comtois, Blaisois, Irlandais, Firmacon, 20 000 hommes au total, sans compter les « miquelets », les miliciens, les Camisards noirs, les Cadets de la Croix ; de l'artillerie de montagne et un maréchal. Au début, ce sera Broglie, tôt remplacé par Montrevel.

Le maréchal de Montrevel se flatte de ressembler à Louis XIV, dont il a la prestance. Suivi d'un rutilant état-major, il s'installe à Alès, tout près de la région contaminée, et se choisit une « maîtresse en titre » pour laquelle il madrigalise : « Les seuls fanatiques que je crains sont vos beaux yeux. » Envers les Camisards, il se montrera féroce : destruction jusqu'aux fondations des maisons dont les habitants

A gauche : l'impressionnante Tour de Constance, élevée par Saint Louis, fait partie des fortifications d'Aigues-Mortes. Elle servait de phare aussi bien que de prison. Les murs de la salle supérieure sont percés d'étroites et longues meurtrières (ci-dessus) qui ne laissent pénétrer avec le vent du large qu'un jour diffus. C'est par une de ces meurtrières que prit la fuite une bande décidée et agile de Camisards.

A droite : paysage typique des Basses-Cévennes : le pont des Camisards à Mialet. Au flanc des derniers contreforts de la montagne s'étagent les « faïsses », terrasses caractéristiques, construites en pierres sèches, qui retiennent un peu de terre où poussent mûriers, oliviers et plants de vigne.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE PIERRE JAHAN

se sont « débauchés » ; déportation des paysans qui ont prêté une aide quelconque aux « malintentionnés ». Partout les dragons pillent et friponnent. Ils mettent les femmes en chemise après leur avoir pris les coiffes sur la tête et les bagues au doigt. On les voit regagner leur garnison portant enfilées à la pointe de leurs baïonnettes les oreilles de leurs victimes. Comment s'étonner, dès lors, des atrocités commises par leurs adversaires ? C'est un capitaine de l'armée royale dont on bourre de poudre le nez et les oreilles et auquel on met le feu, mine vivante. C'est la grosse métairie papiste, c'est la maison du faux frère qu'on met à sac, l'église qu'on flambe. Les surnoms des Camisards sont, à cet égard, significatifs : à côté de « La Bonté », « La Rose », « La Ramée », on trouve de sinistres « Sans Quartier », « Fléau des Prêtres », « Porte-Effroi ». « Ils agirent en bête féroce, dit Voltaire, mais on leur avait enlevé leurs femelles et leurs petits : ils déchirèrent les chasseurs qui couraient après eux. » Cette guerre inexplicable abonde d'ailleurs en actes de folle bravoure, en épisodes réjouissants, comme le détournement de toute la charge de morue destinée à l'évêque de Mende pour son carême, ou l'entrée des Camisards, déguisés en « miliciens de bourgeoisie » et défilant en bon ordre, au son des fifres et des tambours, dans la ville fortifiée de Sauve. La mèche est éventée par la femme du gouverneur qui, ayant prié à dîner les chefs, s'étonne tout à coup de la rusticité de leurs manières !

Les Camisards demeurent insaisissables. Alors Montrevel se résout à frapper un grand coup : le « rasement » des Cévennes est décidé, c'est-à-dire la démolition et la déportation de 31 paroisses, avec 466 villages ou hameaux et 13 300 personnes, qu'on enfermera dans des casernes ou dans des manufactures. Mais les rebelles sont aux portes de Nîmes dont ils menacent les faubourgs. Et les troupes de Sa Majesté — un bataillon de marine soutenu par deux compagnies de dragons — essuient une cuisante défaite au moulin de Portal — un endroit absolument plat.

Les dénonciations pleuvent alors à Versailles contre l'hurluberlu d'Alès, « cervelle d'oiseau dans un crâne de bœuf », à qui on reproche de faire l'amour au lieu de faire la guerre. Montrevel est promptement muté en Guyenne, et, s'excusant presque, Louis XIV prie Villars de s'occuper des « affaires » du Languedoc. Le futur vainqueur de Denain est un homme sans préjugés et sans fanatisme qui comprend vite que ce qu'on ne pouvait jusqu'ici obtenir par la violence on l'enlèverait peut-être par la douceur. Le mot d'ordre est donc de négocier avec les Camisards pour mieux les désarmer. De tous les chefs, Cavalier paraît le plus vulnérable. Il vient de se laisser surprendre en Vaunage, et les grottes où il entreposait ses munitions et ses vivres sont tombées aux mains de l'ennemi. Aux offres d'accommodement, le « généralissime » ne dit pas non. Il a pris d'ailleurs le goût du luxe et se fait accompagner maintenant dans ses déplacements par douze gardes, habillés de rouge, et quatre laquais. Villars promet l'amnistie, un brevet de colonel, la constitution possible d'un « régiment de camisards » intégré aux troupes royales, la permission en tout cas de sortir du royaume. L'armistice est conclu le 12 mai 1704. Une lettre de repentir et de soumission est dépêchée à Versailles. Villars invite Cavalier à venir le voir à Nîmes, lui présente la maréchale, qui lui dit assez finement : « J'ai souhaité vous voir ici, mais pas ailleurs. » En attendant la décision du roi, ses troupes se regroupent à Calvisson, petite ville de la Vaunage, qui, pendant plusieurs jours, est le théâtre d'une étonnante kermesse mystique et prédicante. On y boit, on y chante, on y prophétise tout le jour, et même la nuit. Cavalier s'avise tout à coup de mettre Roland au courant de ses pourparlers. L'entrevue est orageuse ; on manque en venir aux mains.

— Comment as-tu pu, clame l'ancien tondeur de brebis, nous trahir pour un vague pardon du roi et une honteuse permission d'exil ?

L'effervescence croît à Calvisson, où les défections se multiplient. Il faut en finir. Roland restant sourd à toutes les sollicitations, on emploie la trahison. On fait suivre un soir sa compagne — sa femme, peut-être — les Huguenots se voyant refuser tout état civil — une personne de condition, qui va le rejoindre au château de Castelnau-Valence. Prévenus, les dragons investissent l'habitation. Roland tente de s'échapper, mais il est tué au pied d'un chêne. Son corps sera brûlé et ses cendres jetées au vent, en même temps que seront roués vifs ses compagnons de lutte. Quant à Cavalier, il attend toujours le bon plaisir du roi. Mais il n'est plus question de régiment camisard, encore moins de rétablissement de la R. P. R. Finalement, on le dirige avec ses hommes sur l'Alsace. Il veut du moins plaider sa cause à Versailles... et ne recueille de Louis XIV qu'un haussement d'épaules dédaigneux. Comprenant qu'il a été berné, l'ancien mitron d'Anduze, le héros des Cévennes passe en Suisse, puis en Angleterre. Nommé général de brigade par le gouvernement de la reine Anne, il finira ses jours, cinquante ans plus tard, gouverneur de l'île de Jersey.

Avec la mort de Roland, après la défection de Cavalier, prend fin la guerre des Camisards. Sans doute, il y aura des soubresauts, qui seront noyés dans le sang par le duc de Berwick, fils naturel de Jacques II d'Angleterre et d'Arabella Churchill, et successeur de Villars en Languedoc. Ce dernier avait quitté la province couvert d'honneur et d'argent. Les Etats lui avaient voté un présent de 12 000 livres, et un de 8 000 pour la maréchale. Et le roi, le recevant à Versailles et lui décernant les titres de duc et de chevalier, s'était écrié que « les affaires du royaume iraient mieux s'il y avait plusieurs Villars ». La guerre des Camisards était terminée... Des milliers de religionnaires ramaient sur les galères, pourrissaient dans les prisons d'Etat.

LA COMPLAINTE DE LA TOUR DE CONSTANCE

Aigues-Mortes : le quadrilatère parfait de murailles est à l'ancre, définitivement rattaché à la désolation des marais et des salines. Ville deux fois morte, ses habitants n'ont eu heureusement ni la force ni le courage de la débarrasser de son rude corset. Les temps modernes n'y sont guère représentés que par la statue de saint Louis. Intacte est demeurée sa création, et la tour de Constance, à moitié donjon, à moitié phare, n'a pas fini de dresser sa haute solitude à l'angle des remparts. On raconte que, par les nuits voilées, des sanglots s'en échappent...

Des prisons de France, chacune a sa légende. A Loches, la salle souterraine du Martelet résonne des fureurs de Ludovic le More, qui renia sa parole. Le prisonnier de Gisors sculptait sa prière sur la muraille au fur et à mesure que tournait le jour avare des meurtrières. L'ombre mélancolique du duc d'Enghien hante le fossé de Vincennes. Il n'est pas jusqu'au château d'If qui n'ait remanié ses dispositions pour se rendre conforme aux aventures apocryphes d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria. A la tour de Constance vint mourir l'épopée camisarde.

Les Réformés ont peuplé, un siècle durant, les galères du roi. On estime leur nombre à 4 000 ou 5 000. Les derniers forçats pour la foi ne furent libérés qu'en 1775. En même temps, aux quatre coins du royaume, les prisons s'étaient remplies. Dans la salle supérieure de la tour de Constance se profilent de hautes et étroites meurtrières, garnies de puissants barreaux. Au centre, une margelle entoure une ouverture ronde, sorte de puits d'aération percé dans la voûte de la salle inférieure. En 1705, on y avait enfermé 34 Camisards, dont le « prophète » Abraham Mazel, un des instigateurs du meurtre de l'abbé du Chayla. Ils trouvèrent le moyen de desceller une pierre d'une des meurtrières, de scier un barreau. La nuit venue, les Fils de l'Eternel se laissèrent glisser dans les fossés, Mazel le premier, au moyen d'une corde faite de hardes liées bout à bout. Quand le dix-septième eut touché le sol libre, le cri d'une sentinelle retentit :

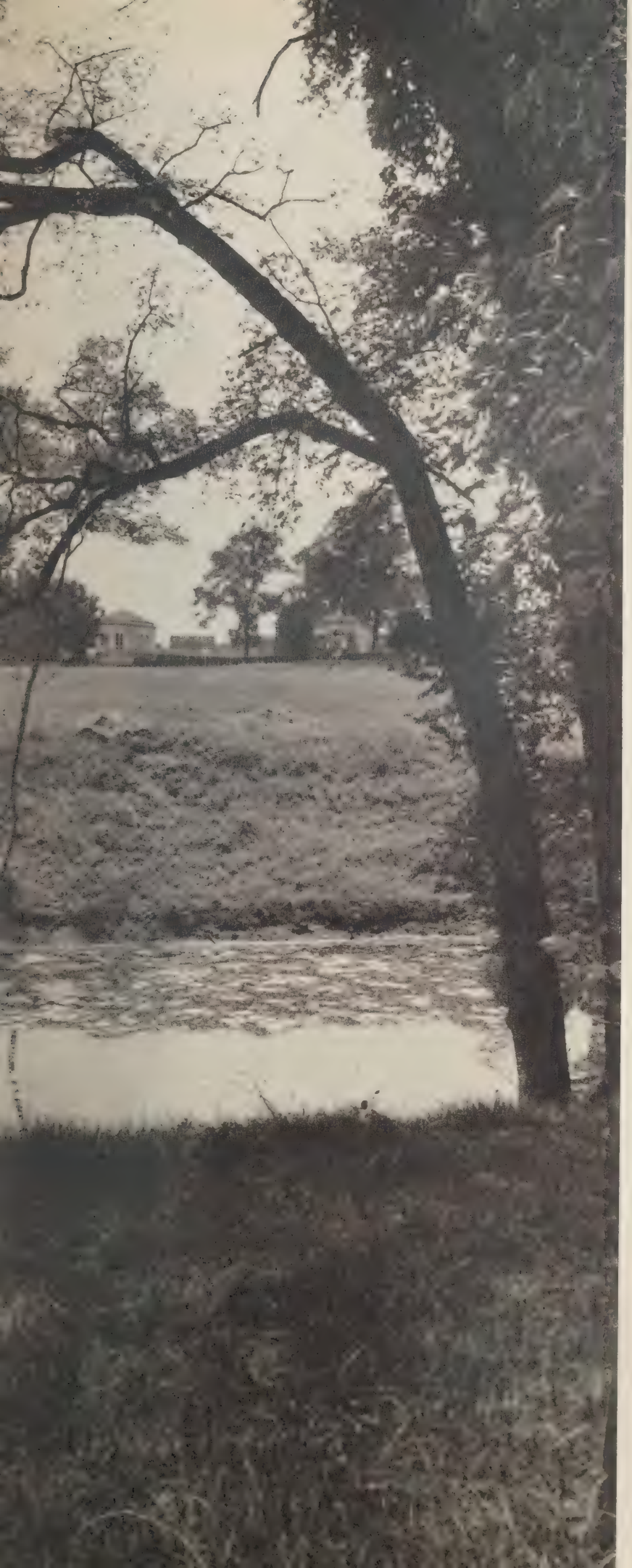
— Les prisonniers se sauvent !

Ils se sauvaient en effet, se cachaient tout le jour dans les roseaux avant de s'égailler, chacun vers son « quartier ».

Depuis cette évasion spectaculaire, il n'y eut plus que des femmes à la tour. Dénuées d'habits, n'ayant pour coucher que des paillasses pourries, pour se nourrir que l' « allouance » ou pain de roi, elles n'avaient que l'espoir — et leur religion — pour les soutenir. Beaucoup moururent d'inanition ou de folie. Un enfoncement éclairé par une fenêtre doublement grillagée, où siffle le vent du large, servait d'abri aux mères, car il y eut des femmes qui, dans ce tombeau, allaitaient leurs enfants. En 1730 y fut enfermée, âgée de 15 ans, Marie Durand. Son crime ? Elle était la sœur d'un de ces « Pasteurs du Désert » qui, au péril de leur vie, reconstituèrent patiemment leur Eglise meurtrie jusqu'à ce que l'Edit de Tolérance, signé par Louis XVI en 1787, eût rétabli la liberté des cultes. Marie Durand se fit l'infirmière, la confidente, l'amie des créatures souffrantes qui l'entouraient. Sa dignité, son courage tranquille finirent par lasser ses geôliers. En 1757, malgré les ordres contraires de la Cour, le gouverneur du Languedoc accorda à toutes la liberté. La plus âgée avait 84 ans, la moins ancienne était là depuis 23 ans. Quant à Marie, elle avait passé 38 ans dans la tour. Après leur départ, on trouva gravé sur la margelle du puits d'aération — il y est toujours — ce message : R. BRIAT.

Iconographie : Henriette Ozanne.

REGISTER



UN DOMAINE SAUVÉ DE L'ABANDON

« C'est véritablement utile puisque c'est joli...
(Le Petit Prince. Saint-Exupéry

A 42 kilomètres de Paris, en bordure de Ponthierry, un grand domaine a retrouvé l'ordonnance que les architectes des XVIII[e] et XIX[e] siècles avaient imposée à ses bois, à ses prairies vallonnées, à ses jardins : c'est Jonville, dont le parc disparaissait en 1946 sous les friches ou les éboulements, comme une estampe ancienne effacée par le temps, et dont le château, incendié pendant la guerre, ne dressait plus qu'un squelette ; une de ces résidences nobles qui avaient eu leurs heures de grandeur en marge de l'histoire, mais que la proximité de la capitale condamnait, comme tant d'autres, au lotissement.

Qui prit l'initiative de ce sauvetage ? Une société dont on pouvait cependant craindre qu'elle n'édifiât un jour sur ces terrains quelque usine géante de produits chimiques ! Ceux qui avaient découvert Jonville et souffraient peut-être d'une certaine nostalgie de l'époque seigneuriale rêvaient de lui restituer son visage primitif. Et cela n'eût rien présenté d'exceptionnel si la reconstitution ne s'était doublée d'une nouvelle affectation, toute moderne. Pour réaliser une telle restauration, il fallait en effet assigner aux terres un rôle utile : on allait donc en faire un parc d'essai où serait scientifiquement étudiée la vie des végétaux. Jonville, malgré ses titres, était contraint pour retrouver son train de vie de prendre un métier.

Histoires d'amour.

En ces lieux existait depuis le XI[e] siècle un petit prieuré appartenant aux moines de Cluny et qu'acheta, cinq cents ans plus tard, pour la somme de 1 600 écus, Michel de Castelnau. Celui-ci, bientôt anobli par François II, fut le premier à porter le titre de baron de Jonville et son fils fit construire un pavillon de chasse où se retrouvèrent bientôt, en des rendez-vous secrets, Henri IV et Gabrielle d'Estrées. Le lieu se prêtait, avec la complicité d'un vassal fidèle et discret, à des rencontres amoureuses, puisque la jeune femme possédait très près de là le château de Tilly et le roi celui de Boissise.

En 1756, François Chaillon de Jonville,

Le parc de Jonville. Au fond, les deux pavillons qui furent les ailes d'un château brûlé au cours de la guerre.

1

ambassadeur à Gênes puis à Bruxelles. Il bâtit le château et traça le parc d'après des plans établis dans les ateliers de Le Nôtre. Après être passée de main en main la propriété échut à une danseuse des Folies-Bergère. Valentine Petit, plus tard célèbre par la chanson qui fut longtemps au répertoire de Maurice Chevalier « Valentine » C'était le cadeau d'un admirateur du moment, neveu du Krempruz. Alors commença une période de fastes et de galanteries. L'hôtesse fit aménager un théâtre, et bien des personnages illustres furent ses amis intimes. La première guerre mondiale mit un terme à ces festivités. Le domaine fut vendu en 1914, mais à partir de 1926 fut laissé en complet abandon. Vingt années passèrent. L'oubli accomplit impitoya-

2

3

4

blement son œuvre destructrice, avec l'actif concours de l'armée allemande d'occupation. Et le mal semblait irréparable lorsque parurent ceux qui allaient tout sauver.

Concilier l'utile et l'agréable.

Ces bienfaiteurs de Jonville s'employèrent avec passion à démontrer que l'amour du passé n'était pas inconciliable avec l'esprit scientifique et qu'il était possible de restituer à l'ensemble sa grandeur, son équilibre, son charme, tout en forgeant un outil de travail. En ces lieux où vivait encore le souvenir de deux jolies femmes, on chercherait à percer d'autres secrets : ceux que la nature ne livrait qu'à regret. Les communs relevés et agrandis abritèrent les laboratoires ; la serre devint un centre d'expérimentation où la croissance des plantes fut étudiée sous l'influence des produits nouveaux. Le petit théâtre offrit le spectacle du *phytotron*, qui permet d'obtenir artificiellement le climat de chaque partie du monde en recréant très exactement l'ensoleillement, la température, le degré d'hygrométrie. Les parterres et les potagers retrouvèrent leurs arabesques et leurs alignements, ponctués seulement de pancartes précisant la nature des traitements imposés à chaque rangée de plantes à fleurs ou de légumes. Le parc fut amoureusement retracé d'après les plans anciens, mais les tapis verts, les prés, les champs perdirent leur caractère de gratuité : on y observa des

Sur la page de gauche,
1. D'un bâtiment des communs restauré et devenu laboratoire de biologie, on aperçoit les châssis d'essai.
2. Le potager expérimental : au centre, le « puits d'amour » sur la margelle duquel Henri IV et Gabrielle d'Estrées sont venus s'asseoir lors de leurs rendez-vous secrets.
3. Les serres d'études et de recherches.
4. Le nouveau jardin avec à gauche le petit pavillon de réception et à droite l'ancien théâtre construit par la danseuse Valentine Petit et maintenant transformé en laboratoire de phytopharmacie.

réactions chimiques sur les céréales ou sur les herbages ; et il en fut de même pour les arbres sous lesquels on prétend que Talleyrand — propriétaire de Tilly deux siècles après Gabrielle d'Estrées — conduisit Napoléon I[er].

Quant aux deux ailes du château épargnées par l'incendie, elles furent habilement transformées : l'une comprend aujourd'hui une salle de travail garnie de bibliothèques et un living-room où sont reçus les invités de Jonville. L'autre est destinée aux ingénieurs agricoles stagiaires ; elle se compose des pièces communes et de plusieurs chambres décorées avec goût et comportant des meubles rustiques anciens découverts chez les antiquaires de la région.

Les hommes qui se sont voués à cette réalisation ont parfaitement atteint leur but en prouvant qu'il n'y avait pas de rupture entre le passé et l'avenir et qu'un des attraits de notre pays était dans cette communion. Ce n'est pas sans fierté qu'ils décrivent l'émotion d'un étudiant d'Afrique noire qui, en fin de stage, déclara avoir enfin compris le sens de notre civilisation.

La Mazère.

A gauche, de haut en bas : les anciens communs entièrement reconstruits et abritant le laboratoire de chimie des sols; à leur droite, le petit bâtiment occupé par le chef jardinier.

Le living-room du pavillon de réception dont les murs sont alternativement rouge et jaune. Au fond, un argentier de Provence, d'époque Louis XV.

La restauration de Jonville est exclusivement l'œuvre d'artisans régionaux : cette bibliothèque en chêne ciré est due à un menuisier de province qui alla lui-même abattre les arbres dans la forêt. La cheminée fut réalisée par l'unique maçon qui, pendant douze années, travailla à la remise en état des bâtiments.

Avec des fenêtres grandes ouvertes sur le parc et les pavillons, voici un aspect du laboratoire de recherches.

Ci-dessus : en bordure du parc, un essai de céréales.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE P. JAHAN

la pharmacopée d'hier

QU'EN RESTE-T-IL DE NOS JOURS ?

C'est dans les couvents, en France comme dans d'autres pays d'Europe, qu'a pris naissance et que s'est progressivement organisé l'art de faire les remèdes, ou pharmacopée. Cassiodore, au Ve siècle, retiré au monastère de Viviers, conseille aux moines de lire Hippocrate, Galien et surtout Dioscoride. Il recommandait spécialement la lecture, en grec, du traité de cet auteur sur les plantes médicinales. Dès la fin du Xe siècle, dans chaque monastère, les drogues étaient conservées dans « l'armarium pimentarium » (l'armoire aux épices). Un clerc apothicaire gérait cette réserve, dont un clerc médicastre possédait la clef. Au début du XIe siècle, Odon de Meung, clerc du monastère de Fleury, écrivit un De viribus herbarum où figurent la sauge, la rue, la menthe, l'aigremoine, la cataire et le pavot, entre autres.
Mais les réguliers seuls ne s'occupaient pas de pharmacopée. Au dire de Grégoire de Tours, les séculiers, encore plus thaumaturges qu'apothicaires, préparaient aussi des remèdes pour les malades. On administrait, par exemple, de la poussière du tombeau d'un saint, des plantes poussées auprès de sa sépulture, de la cire de cierge, des mélanges résiduels d'eau et de vin ayant servi à la messe. Cet exercice « illégal » de la pharmacie et de la médecine par le clergé va continuer — et ne continue-t-il pas encore épisodiquement jusqu'à nos jours ? — malgré les interdits de divers conciles tenus au cours du XIIe siècle. Au siècle suivant, on trouve dans le manuscrit de Gorram, moine de la métropole de Cambrai, une série de recettes de frictions, d'onguents et d'emplâtres, dont les formules sont extraites de Dioscoride, de Galien et d'Avicenne. Ce dernier nom évoque l'influence majeure des Arabes.

L'apport de l'Islam

Sur les structures chrétiennes de la pharmacopée vint s'écouler, en effet, l'apport de l'Islam. Le courant s'établit par diverses voies : celle de Salerne, celle des Maures au cours de leurs conquêtes, celle de Montpellier par les Juifs chassés d'Espagne, celle des Croisades. Les Arabes, avec Mésue, Rhazès, Avenzoar, Serapion, ont particulièrement étudié la conservation des drogues, perfectionnant en cela un art dont la tradition leur avait été transmise par les Grecs. Najm préconisait de garder douze ans la thériaque de vipère, mais de ne pas utiliser les pilules qui ont plus de deux mois et les décoctions de plus de dix heures.
Les produits étaient conservés dans des vases d'argent ou d'or, les sirops dans des pots de verre ou de porcelaine. Du Moyen-Orient nous est venu l'emploi de l'alambic, qui distille les alcools et les essences, et des appareils de filtrage et de décantage des divers solvants. Ce sont les fils du Prophète qui ont établi un contrôle sévère sur les poids et mesures. C'est aussi à la suite de leur influence que l'on trouvait dans les vieilles officines de chez nous, à côté des drogues végétales qui évoquaient tous les parfums de l'Arabie, ces matières animales comme l'ambre gris, le bézoard, la civette et le musc, et déjà une pharmacie chimique avec l'acide sulfurique, les arsenics, les antimoines, les sels d'argent et d'or, le mercure et les pierres précieuses.
Maurice Bouvet nous révèle que la pharmacopée française leur doit les sirops, les lochs, les juleps, les oxymels ; et l'on sait que jusqu'en Espagne les Arabes ont cultivé dans leurs jardins botaniques le safran et les roses.

Les premiers apothicaires laïcs

Où et quand apparurent en France les premiers apothicaires laïcs et organisés, qui exerceront en dehors des pharmacies d'hospices ? Un peu partout, au XIe et au XIIe siècle, à Angers, Paris, Avignon, Marseille, Perpignan, Rouen, La Rochelle, Dijon. La scission entre la médecine et la pharmacie est promulguée en Arles en 1212. Sous la Renaissance, la corporation des apothicaires organise l'apprentissage dans les officines, avec des stages de deux à sept ans : le fils d'apothicaire est spécialement favorisé pour devenir apprenti, lors de la présentation aux jurés qui doivent l'accepter dans la confrérie. Et dès le XVe siècle l'officine pharmaceutique de ville présente le pittoresque équipement qui aujourd'hui encore nous enchante, avec ses pots de faïence et ses mortiers de bronze. La boutique de l'apothicaire était alors largement ouverte sur la rue. Les maisons n'étant pas numérotées, les enseignes étaient indispensables. Elles étaient diverses et fort curieuses, représentant des animaux réels ou fantastiques, des objets, instruments ou scènes pharmaceutiques. Les plus caractéristiques de ces enseignes étaient, à Paris, la fleur de lys et la croix verte. Celle-ci ne subsiste-t-elle pas encore, à telle enseigne, si l'on peut dire, aux devantures de nos pharmacies modernes ? Les boutiques d'antan, devenues de plus en plus spacieuses, comportaient en annexes une cave, un grenier, une réserve. Leur mobilier se composait de casiers, d'armoires, de tables, de chaises et de chandelles pour éclairer dès matines ou à vespre. Des animaux empaillés, entre autres des crocodiles, étaient suspendus au plafond.

Un matériel varié

Dans des boîtes de bois décoré, que Rabelais dénommait des silènes, l'apothicaire conservait ses plantes. Jusqu'au XVIIe siècle, il les cultivait le plus souvent lui-même dans son jardin, ne se procurant, desséchées, que des plantes exotiques. Il possédait de grands écrins en corne pour les médicaments gastriques, des petits coffrets et des pots d'étain pour conserver les graisses, des piluliers en diverses matières, des récipients de fer et de plomb pour le musc et les huiles médicinales, des pots de grès et, plus tard, de faïence pour les sucs vineux et acéteux, les huiles et les onguents, les opiacés, les baumes, les confections, les électuaires.
Les pharmacies de France s'ornaient de pots de faïence fabriqués parfois à Damas, à Malaga, à Sienne ou à Nuremberg, à Delft ou à Zurich, mais qui, le plus souvent, provenaient de Nevers, de Rouen ou de Moustiers. A ces pots remplis de substances onctueuses, pâteuses, poussiéreuses ou granuleuses s'adjoignaient des bouteilles et des cruches pour les liquides et les sirops. Parmi les instruments, voici les pilons et les mortiers, de fer et de bronze, décorés de motifs et d'inscriptions en creux ou en relief, de marbre ou d'agate, et aussi de plus petits en plomb, en étain, en ivoire, en verre

ou en bois. Comme les distillations jouaient alors un rôle considérable en pharmacie, on y voyait toute une collection de cornues et autres ustensiles empruntés à l'alchimie pour qui, en toute chose, réside un triple principe: soufre, mercure et sel. On ne saurait oublier les maillets, pour séparer les écorces, les pressoirs, pour exprimer le suc des plantes, les limes, les ciseaux, les spatules et cuillers. Le matériel de pesée variait suivant les villes. Son imprécise fantaisie était corrigée par l'empirisme des habitudes, avec l'étalonnage du grain de blé. On ne saurait oublier non plus les clystères, armes soignantes de l'apothicaire, avec ses seringues, ses bouteilles de cuir et ses canules.

Simples et complexes

Que dire de la matière médicale ? Ses sources sont, nous l'avons vu, occidentales ou orientales. Au sage empirisme des faits observés se mêle une tradition doctrinaire, symbolique et prélogique, proclamée par Paracelse. Le remède similaire, indiqué pour chaque malade, hante l'esprit des chercheurs, astrologues, alchimistes ou médecins.
Qu'en reste-t-il de nos jours ? Peut-être beaucoup plus qu'on ne le croit. L'opothérapie tissulaire de produits préparés à sec et à froid, et dont l'avenir semble plus important que celui des brutales hormones, en est une preuve. Qui nous dit cependant que cette organothérapie scientifique n'a pas renoncé trop tôt aux pouvoirs et aux vertus curatives « de l'os qui est dans le cœur du cerf, de la cervelle du lièvre, des venins du serpent, des dents du sanglier, du cœur des grenouilles, des poumons du renard, du foie du bouc, des boyaux des loups, des génitoires du castor, de la vessie du pourceau, de la graisse d'anguille, de la moelle de veau, du sang humain et de toutes sortes de laicts » ? Nos banques modernes de plasmas et de cellules sanguines, osseuses, cornéennes ne sont-elles pas aussi dans cette ligne, où l'attente se mêle au pittoresque ?
Les plantes enfin, ces complexes que l'on appelait des simples, et qui constituaient presque toute la pharmacopée avant le triomphe de la chimie, qu'en reste-t-il de nos jours ? Comme l'ont rappelé les docteurs H. Leclerc et F. Decaux, maîtres de la phytothérapie, au cours des millénaires l'usage empirique des simples évolua peu à peu vers une sélection fondée sur autre chose que sur la magie, le hasard ou la fantaisie.

Si des observateurs aussi rationnels qu'Hippocrate utilisaient couramment les graines de lin comme drastiques, l'ellébore blanc et la racine de thapsia comme vomitifs, l'opium, la belladone et la mandragore comme sédatifs, et bien d'autres plantes bienfaisantes, des exemples cités par R. Paris montrent que l'étrange théorie des signatures resurgit au déclin de la civilisation gréco-latine. Au moyen âge, on prescrivait ainsi contre les céphalées la capsule de pavot, parce qu'elle revêtait la forme d'une tête. La chélidoine, qui renferme un latex jaune, passait pour « appeler » la bile chez les ictériques, tandis que la pulmonaire, dont les feuilles sont parsemées de taches blanches et qui ressemble à la surface du poumon, se montrait souveraine dans les pneumopathies.
Encore avec Paracelse, cette pensée analogique et prélogique gardait toute son ampleur. Il fallut attendre le XIX[e] siècle pour que fussent enfin établies des relations de cause à effet.

Les erreurs du progrès

La découverte des alcaloïdes et des glucosides représente un incontestable progrès, mais on sait maintenant que ce fut une erreur de leur avoir sacrifié les autres principes qui leur sont associés.
C'est ainsi que les semences de semen contra agissent là où la santonine échoue ; l'écorce de bourdaine se montre infiniment supérieure aux oxyméthylantraquinones qu'elle renferme. L'excrétion de l'acide urique est plus abondante avec les bourgeons de peuplier qu'avec les salicylates. La morphine, la codéine, la marcéine sont incapables, même administrées simultanément, de reproduire les effets de l'opium. A lui seul l'acide ascorbique ne parvient pas à guérir le scorbut, comme le fait le jus de citron.
Les méthodes d'investigation moderne de la chimie extractive sont parvenues à isoler de la digitale, des strophantus, de l'ergot de seigle des principes actifs méconnus jusqu'ici. Des études inédites de nouvelles espèces ont permis de mettre en évidence des propriétés thérapeutiques extrêmement précieuses dans les traitements d'affections appartenant à tous les chapitres de la pathologie. Mentionnons les travaux récents sur l'action cardiotonique de la scille, du laurier-rose. Faut-il rappeler la vogue sans précédent acquise ces dernières années par le Rauwolfia Serpentina ? Connue aux Indes depuis la plus haute antiquité, cette plante était utilisée par Gandhi comme sédatif nerveux. Elle s'est révélée non seulement tranquillisante mais hypotensive. Or, certaines pervenches de France renferment des alcaloïdes analogues à ceux du Rauwolfia. La Veratrum album, la Berce, le Rhododendron, que l'on relève dans la vieille pharmacopée du terroir, possèdent aussi des propriétés hypotensives immédiates. Il en est de même de l'extrait des feuilles d'olivier de notre Provence, qui trouve son emploi comme hypotenseur.
Nous pouvons évoquer encore les propriétés sédatives de l'aubépine (Crataegus oxycantha), la valeur expectorante de l'origan et celle du lyciet, contre les toux spasmodiques. De nombreux médicaments végétaux se signalent par leurs puissantes vertus antispasmodiques : tels l'anémone pulsatille, la lavande, le nénuphar et bien d'autres, sans parler de la belladone, de la stramoine et de la valériane. Le plus actuel d'entre eux est le khella, ou herbe aux cure-dents, qui renferme plusieurs principes actifs, dont la khelline. Ses propriétés spasmolytiques et vasodilatatrices en font une médication très active dans le traitement de toutes les manifestations se caractérisant par des spasmes : angine de poitrine, coliques néphrétiques, asthme.

La décantation du passé

Devons-nous rappeler les végétaux de nouveau préconisés en pathologie hépato-biliaire ou comme décholestérolisants, tels la feuille d'artichaut et le romarin, et le retour aux bons effets sur l'aérophagie de l'extrait de radis (raphanus) ?
Parmi les innombrables diurétiques, dont les propriétés ont été étudiées et vérifiées depuis une cinquantaine d'années, on doit citer l'orthosiphon.
La lespedeza capitata, qui renferme une flavone, peut être considérée, d'après des travaux récents, comme un diurétique azoturique efficace pour combattre certaines formes d'hyperazotérisme et certains cas d'anuries. La simple pomme et son épicarpe sont prescrits dans la goutte et les lithiases rénales.
La phytothérapie occupe la première place dans le traitement médical des affections veineuses (varices, hémorroïdes), avec le cyprès berberis, la vigne rouge, le marron d'Inde. De plus en plus nombreux sont les végétaux dans lesquels on découvre des œstrogènes : asclépias, hélionas, houblon, et ceci explique leur valeur dans la régulation des menstrues.
Le lithospermum ruderale, étudié récemment, possède réellement la propriété de s'opposer à l'effet stimulant de l'hypophyse vis-à-vis des gonades, et probablement aussi de la thyroïde.
On sait que le chou doit à ses composants, et en particulier à sa teneur élevée en vitamines et en principes minéraux, ses puissantes propriétés anti-scorbutiques et anti-anémiques. On lui attribue également une action hypoglycémiante.
Notons enfin que les liliacées peuvent être actuellement utilisées pour la préparation d'hormones, tandis qu'il est possible d'obtenir la progestérone par le fenugrec.
Ainsi la décantation du passé, qui enchante l'humaniste, révèle une émouvante permanence. Elle s'inscrit non seulement sur le registre de l'art pittoresque de l'apothicaire, mais aussi sur celui du savoir, utile au pharmacologue. M. MARTINY.

Aux Hospices de Beaune : devant un tableau signé Souville (1751) et représentant le donateur de la collection Morelot dans son officine d'apothicaire, série de pots de pharmacie en faïence de Nevers, début XIX[e] siècle. — Ci-dessus: l'Apothicaire, gravure de N. de Larmessin.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES A

HICAIRERIES FRANÇAISES

1

2

3

1. Pièces italiennes du XVI[e] siècle : a gauche, albarel de Deruta, vers 1520 ; à droite, albarel siennois, vers 1560 - **2.** Production lyonnaise vers 1520 : chevrette et albarel - **3.** Rouen, XVIII[e] siècle : à gauche, chevrette à décor bleu et rouge, vers 1700 ; à droite, pilulier, vers 1750. (Faïences de la collection Cotinat.)

A gauche : Le Musée de l'Hôtel-Dieu de Lyon est riche en très belles pièces d'époques variées. En haut, pilulier polychrome, tourné dans une terre gris roussâtre, recouverte d'un émail blanc, très brillant. Décor « au pélican » (Lyon, XVI[e]). A droite, chevrette avec dessin « aux anges » d'un bleu soutenu et pilulier, tous deux en faïence de Moustiers (XVIII[e]). A gauche, bouteille d'inspiration hispano-mauresque provenant des fabriques lyonnaises (XVI[e]). En bas, au milieu, chevrette polychrome également lyonnaise et de même époque. Entre ces pièces capitales sont disposés de petits objets utilitaires. De gauche à droite : panadière en Moustiers vert (XVIII[e]), autre panadière en faïence de Lyon (XVIII[e]), palette à saignée ou crachoir (Lyon, XVIII[e]) tasse avec protège-moustache en porcelaine.

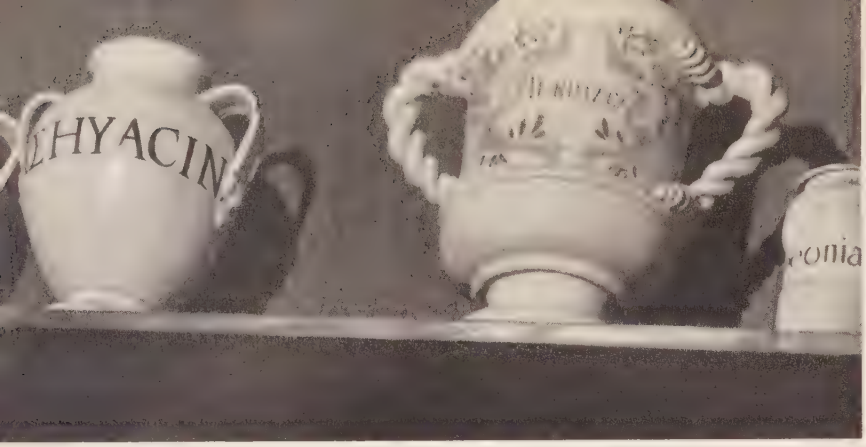
QUEL poète épris de silence et d'ombre célébrera les vieilles « apothicaireries » françaises? Dans le monde clos de l'hôpital ou de l'hospice, ce sont généralement de vastes pièces où la lumière rare, tamisée par les vitraux des fenêtres, fait luire doucement le chêne des boiseries, éclaire la tapisserie des fauteuils Louis XIII à colonnes torses, le coloris fané des portraits des bienfaiteurs ou des « régents », le bronze des mortiers, le cuivre des balances. Tout est à sa place, intact, feutré, ciré, astiqué, fourbi. Un tableau de maître hollandais. Parfois, les ailes d'une cornette battent dans la pénombre. Des rangées de faïences s'alignent sur les étagères, cylindres et « chevrettes », bouteilles, « pots à canon » et piluliers, récipients à anses et à couvercle dont les flancs pansus étiquettent le contenu : sel de nitre, diarrhodon et diadragon, onguents rosat, violat, égyptien ou napolitain, poudre de perles, et ces drogues aux noms mystérieux : thériaque, alkermès, hyacinthe, ellébore, orviétan. Ces officines sont des hauts lieux de l'art. En elles souffle l'esprit et revit tout un passé : celui de l'humanité dolente.

Leur âge d'or.

Les apothicaireries françaises, ou « cabinets de pharmacie », sont célèbres aussi bien par leur décoration intérieure, d'un goût très sûr, que par les trésors céramiques qu'elles renferment. Elles portent presque toutes la marque du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle, mais il en est de plus anciennes. L'une des premières du genre, la plus fameuse et la plus riche, était celle du grand « Hostel-Dieu » de Lyon. Fondé au XII[e] siècle, le vieil hôpital du pont du Rhône s'était singulièrement développé au cours des âges. Au XVI[e] siècle, le nombre des lits s'élevait à cent, pouvant contenir chacun cinq malades. Deux cents ans plus tard, Soufflot lui donnait sa physionomie définitive en même temps qu'il fixait, de ce côté du fleuve, le panorama de la métropole des Gaules. Un musée a réuni, derrière ces murs sévères, tous les trésors d'apothicairerie appartenant à l'institution des hospices civils de la ville. On y a remonté, avec un soin pieux, le remarquable cabinet de pharmacie de la Charité, dont les boiseries de noyer, ciselées de guirlandes, font admirablement ressortir le camaïeu bleu des faïences. A la fin du XVI[e] siècle, s'ouvraient les apothicaireries de Marseille, d'Arles, de Nîmes, de Montpellier, de Narbonne, suivies par celles de Carpentras et de Pont-Saint-Esprit. Aux portes de Lyon, la délicieuse petite ville de Crémieu en Dauphiné conserve encore, intacte, une officine du XVIII[e] siècle dont les cimaises sont couvertes d'une floraison de délicats rinceaux.

La Bourgogne — duché et comté — peut être considérée comme la terre bénie des institutions charitables — et des belles pharmacies. Si l'hôpital de Tonnerre, le plus ancien de tous, se distingue surtout par le majestueux vaisseau de sa salle des malades, longue de cent mètres, il ne faut pas omettre de visiter à Beaune — après le polyptyque de Rogier Van der Weyden, bien sûr ! — la pharmacie, dont l'aménagement ne date que du XVIII[e] siècle, mais qui possède de beaux Nevers. On trouve encore d'intéressants cabinets à Chalon et à Mâcon, à Thoissey, Belleville, Tournus, et, en Franche-Comté, à Besançon (hôpital Saint-Jacques), Dôle, Louhans, Saint-Amour, Salins, Poligny, etc.

Si l'on aborde maintenant l'Ile-de-France, il nous faudrait citer les très anciens hôpitaux de Paris, ceux



1

1 et **2.** - Série de pots-canons en faïence blanche (XVII[e]). Le col est presque droit, les bulbes plus ou moins prononcés. L'émail blanc, granuleux, recouvre une terre rougeâtre qui apparaît à nu dans l'intérieur du vase et parfois au bourrelet supérieur. Aucun décor ; seule l'indication du contenu occupe la partie étranglée. La pièce principale est un albarel aux anses en torsades, accolées, se terminant par des volutes. - **3.** Vase de goût italien, à godrons et mascarons (XVI[e]) (Musée de l'Hôtel-Dieu de Lyon).

de Versailles, Saint-Denis, Chantilly, Gonesse. Sait-on que sur les bords de la Seine, quai de la Tournelle, le musée de l'Assistance Publique, installé, avec la Pharmacie Centrale des Hôpitaux, dans l'ancien hôtel Miramion, a réuni la plus belle collection de pots à pharmacie qui se puisse voir? Quelque huit cents pièces y représentent tous les modèles connus et les principales fabriques de France et de l'étranger.

La pharmacie de l'Hôtel-Dieu-le-Comte de Troyes, une des plus belles et des moins connues de France, abrite une collection unique de boîtes médicinales, certaines façonnées en plein bois, toutes distinctes les unes des autres par la peinture méticuleuse de chacune des plantes qu'elles renfermaient. En Champagne également, il nous faudrait faire halte à Reims et à Château-Thierry, et, en Lorraine, à Metz, à Nancy, à Bruyères. A Strasbourg aussi, dont l'hôpital général a la plus fière allure qui soit, sous son immense coiffe alsacienne à quadruple ressaut. C'est à l'ombre de la flèche émouvante, devant la cathédrale, que se situe enfin l'officine *commerciale* la plus ancienne de France : la pharmacie du Cerf. Le dessin des liernes et tiercerons qui décorent ses plafonds est un des témoins de la plus belle Renaissance strasbourgeoise.

Le Centre de la France paraît moins riche en apothicaireries, encore que plusieurs aient disparu. L'ancienne pharmacie de l'Hôtel-Dieu d'Issoudun, célèbre pour ses arbres de Jessé, a été reconstituée dans un nouvel et plus vaste édifice. Celle de Baugé, en Anjou, qui date de 1650, est due aux libéralités d'une princesse qui s'était faite religieuse, Anne de Melun. Dans le Sud-Ouest, seraient à citer celles de Toulouse, de Montauban et de Bordeaux, et, sur l'Atlantique, celles de La Rochelle et de Vannes.

La première des céramiques : le pot de pharmacie.

Toutes ces pharmacies sont richement dotées de cuivres et d'étains, de mortiers, de pichets, d'assiettes et de timbales. Mais les faïences si variées de formes et de dessins qui constituent l'essentiel de leur décor mériteraient à elles seules qu'on s'y arrêtât, car les pots de pharmacie sont à l'origine même du développement de la céramique en Europe occidentale.

Au moyen âge, les inventaires royaux et princiers ne mentionnent que des matières « nobles » : vaisselles d'or et d'argent, vases d'onyx, de nacre, de cristal, hanaps sertis de pierre précieuse. La terre cuite fait figure de parente pauvre. On la destine à des buts strictement utilitaires. Mais voilà qu'à l'aube de la Renaissance, de grossière elle devient raffinée et que les prémices de son ornementation se dessinent précisément sur les ustensiles destinés, comme les pots de pharmacie, à un usage communautaire. Une technique nouvelle est apparue en Italie, non pas inventée par Lucca della Robbia, comme le voulait Vasari, mais persane d'origine et introduite en Europe par les Musulmans d'Espagne et de Sicile. La terre plastique, après moulage ou tournage, est séchée au four, *puis plongée dans un bain d'émail stannifère*, qui en augmente la dureté en même temps que la résistance aux agents atmosphériques, qualité très précieuse pour des réci-

2

A droite : cabinet de pharmacie de l'Hospice de la Charité à Lyon, reconstitué à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Les colonnes torses des galeries indiquent le style Louis XIII. Sculptées en haut relief, des chutes de feuillages, de fruits et des plantes médicinales jaillissent de mascarons paisibles ou grimaçants. A cette nature fantastique s'entremêlent des lézards, des serpents et des génies. Les boiseries d'angle et le fronton sont ornés de scènes des plus curieuses : arracheur de dents, « potard » qui prépare sa thériaque, etc. La statue de Galien s'inscrit au fronton du panneau central.

pients destinés, par principe, à maintenir intactes les propriétés de certaines plantes ou compositions chimiques. La pièce reçoit son décor peint avant d'être finalement cuite à grand feu, à une température avoisinant 1 000 degrés. Le reflet nacré des céramiques italiennes les a fait surnommer « majoliques ». Les centres de production sont, dès le XV^e siècle, nombreux dans la péninsule. Parmi les plus anciens se distinguent les ateliers de Florence et de Faenza. On y crée des pots d'apothicaire encore très influencés par l'Orient, bleu de cobalt ou vert sur fond translucide. Au XVI^e siècle, apparaissent des figures isolées, puis des scènes à personnages inspirées de tableaux célèbres ou de gravures, qui remplacent peu à peu les feuilles stylisées, les plumes de paon, les spirales et les zigzags de l'ancien répertoire.

Albarel et Chevrette.

Du point de vue de la forme, on distingue deux grandes categories de pots à usage médicinal : l' « albarel » et la « chevrette ». Les albarels sont des cylindres légèrement concaves dans leur partie médiane, afin de faciliter la prehension. Le col, très large, est fermé par un bouchon. Les chevrettes sont des récipients à panse arrondie, qui prennent leur assise sur un vaste pied taille en biseau. Elles peuvent ou non être pourvues d'un bec et d'une ou deux anses. Le goulot demeure important, toujours obturé par un bouchon. Aucune inscription ne revèle, au XVI^e siècle, la destination de l'un ou l'autre de ces ustensiles.
C'est sous sa forme d'albarel et de chevrette que la céramique italienne va conquérir la France. Notre pays connaissait, il est vrai, dès l'époque carolingienne, plusieurs productions locales de poteries vernissées, épaisses, rustiques d'aspect, mais parfaitement conçues et bien adaptées aux besoins domestiques. Les travaux de l'érudit Natalis Rondot, grand « découvreur » de peintres, verriers et artistes rhodaniens (il en a recensé plus de mille !), ceux de Damiron et du docteur Chompret ont mis en lumière le rôle joué par Lyon dans l'histoire de la céramique et la diffusion en France des techniques italiennes. Carrefour de routes et d'influences, « Myrelingues-la-Brumeuse » avait vu, dès le XIV^e siècle, se fixer dans ses murs un grand nombre d'artisans potiers. On les désignait sous les noms de « potiers de terre », « tupyniers », « pocturiers » ou « argiletiers ». Ils avaient fini par instaurer des dynasties, solidement accrochées à leurs privilèges, fières de leur métier qu'ils contribuaient à ennoblir. C'est ainsi qu'on trouve dans les archives les noms révélateurs de Jean I^er, Jean II, Jacques I^er, etc.
On sait quelle prospérité connut Lyon sous la Renaissance. De cette époque datent la réorganisation de ses foires, l'introduction de la banque et du change, la création de l'industrie de la soie, toutes ces activités qui faisaient couler dans la ville « des flots d'or ». A cette opulence bourgeoise correspondait un développement intellectuel et artistique sans précédent. Lyon vit accourir des peintres, des sculpteurs, des artisans d'Espagne, de Flandre, d'Allemagne. La production locale s'en trouva vivifiée. Mais l'appoint le plus considérable vint d'Italie. Dans le seul domaine de la céramique, on signalait, dès 1547, œuvrant entre Saône et Rhône, 51 tupyniers. Les plus célèbres étaient les Génois Francesco Pesaro et Sébastien Griffo. Celui-ci avait obtenu du Consulat — sorte de Sénat de la « République » lyonnaise — l'autorisation de créer « une manufacture d'ouvrages de terre ». Il avait non seulement choisi ses ouvriers parmi ses compatriotes, mais encore pris à son service des jeunes gens nécessiteux secourus par la « Grande Aumosne ». Plus tard arrivèrent les fameux potiers de Faenza, comme Gambin et Tardessire, et, avec eux, les ultimes secrets et les tours de main de la « majolique ». Ces artisans, suivant une formule de concentration industrielle chère au régime corporatif, s'étaient groupés dans le même quartier, tenant de l' « Hôpital du Rhône » jusqu'au Puits-Pelu, actuellement rue Palais-Grillet. Ils y voisinaient avec leurs confrères autochtones, la descendance d'un Blanchard ou d'un Blanchon, qui, à la fin du XV^e siècle, avaient établi leurs fours dans ces parages. Très vite, la fabrication lyonnaise atteignit à un tel degré de perfection qu'on la confondit longtemps avec celle de certaines manufactures italiennes. Elle ne se différencie notamment de la production d'Urbino que par le choix des sujets, empruntés non plus aux compositions raphaélesques des Loges du Vatican, mais aux bois gravés et aux vignettes qui ornaient alors les livres des fameux imprimeurs lyonnais, scènes religieuses ou profanes tirées de la Bible ou des *Métamorphoses* d'Ovide. Les coloris dominants sont, comme en Italie, le bleu foncé et l'ocre, qui, trop abondant, a tendance à tourner au jaune paille. Albarels et chevrettes constituent le fond de la production. A la base du bec des chevrettes, les potiers installés à Lyon ajoutent un anneau vertical, détail caractéristique.

Potiers languedociens et nivernais.

Très vite, plusieurs fabriques concurrencent Lyon, notamment Rouen, Nimes et Montpellier. Rouen doit sa célébrité première à Masséot Abaquesne, qui créa les pavements décoratifs, si fort admirés, des châteaux d'Écouen et de la Bastie d'Urfé. Pour l'apothicairerie de la fastueuse cité normande, il exécuta 452 pots, décorés de grotesques, de profils allongés de masques, de bustes héroïques, à l'image des majoliques de Faenza, mais plus français de style.
Le renom de la faïencerie nimoise est fonction des formes et décors inventés par un habile artisan, Antoine Sygalon, né à Bellegarde. Il s'était fixé à Nimes avec un compagnon, Pierre Paris. C'est là qu'il commença en 1573 une très belle série de pots de pharmacie, qu'il enrichit jusqu'à sa mort, survenue en 1590. De lui, on connaît surtout la belle « gourde », sur fond gros bleu, qui appartient au baron Lambert, à Bruxelles : une autre, dans la collection Pierpont-Morgan ; un albarel et une chevrette au musée de

Ci-dessus : Grande urne à thériaque, aux armes des Clermont-Chattes. Rouen, 1732. **A droite :** A la veille de la Révolution, le financier Beaujon, aussi célèbre par ses « folies » que par sa philanthropie, fit exécuter pour l'hospice qu'il avait fondé au faubourg du Roule (plus tard hôpital Beaujon), 150 vases, variés de formes, tous écussonnés à ses armes. Il en demeure une grande partie au Musée de l'Assistance Publique, quai de la Tournelle à Paris. Un naïf illustrateur a peint, quelques années plus tard, le « ferrement » des prisonniers dans la cour de la prison de Bicêtre.

ORVIETAN
DIASC
ORDIUM

Ile-de-France
1 - PARIS
2 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
3 - Versailles
4 - Gonesse
5 - Saint-Denis
6 - Chantilly
7 - Fontainebleau
8 - Pithiviers
9 - Chartres

Normandie, Bretagne, Anjou
10 - Fécamp
11 - Le Havre
12 - Bayeux
13 - Saint-Malo
14 - Saint-Brieuc
15 - Rennes
16 - Vannes
17 - Angers
18 - BAUGÉ

Est, Champagne, Lorraine, Alsace
19 - TROYES
20 - Château-Thierry
21 - Reims
22 - Charleville
23 - Sedan
24 - Metz
25 - NANCY
26 - Lunéville
27 - Bruyères
28 - Strasbourg
29 - Colmar

Bourgogne, Franche-Comté, Savoie
30 - Moûtiers-Saint-Jean
31 - Alise-Sainte-Reine
32 - Dijon
33 - Beaune
34 - Autun
35 - Chalon-sur-Saône
36 - Tournus
37 - Mâcon
38 - Gray
39 - BESANÇON
40 - Ornans
41 - Dôle
42 - Salins
43 - Poligny
44 - Lons-le-Saunier
45 - LOUHANS
46 - Saint-Amour
47 - Bourg-en-Bresse
48 - Châtillon-sur-Chalaronne
49 - Chambéry

Lyonnais, Centre
50 - LYON
51 - Crémieu-en-Dauphiné
52 - Trévoux
53 - Belleville
54 - Saint-Chamond
55 - YSSINGEAUX
56 - Varennes-sur-Allier (château de Gayette et Montoldre)
57 - Moulins
58 - Bourbon-l'Archambault
59 - Nevers
60 - ISSOUDUN

Provence, Languedoc
61 - PONT-SAINT-ESPRIT
62 - CARPENTRAS
63 - Avignon
64 - TARASCON
65 - Beaucaire
66 - Arles
67 - Cavaillon
68 - Apt
69 - Nice
70 - Nîmes
71 - Montpellier
72 - Pézenas
73 - Lodève
74 - Narbonne
75 - Carcassonne
76 - Castelnaudary
77 - Toulouse

Sud-Ouest
78 - Montauban
79 - Bordeaux
80 - Bazas
81 - La Rochelle
82 - Saint-Martin-de-Ré

GRANDS ENSEMBLES

Apothicaireries, musées ou collections renfermant des pièces intéressantes.

L'apothicairerie de Troyes, trésor du XVIII[e] siècle. Sur les soubassements, bouteilles et vases d'étain alternent avec des pichets, voire des chefs-reliquaires. Sur les rayons, chevrettes et pots à onguents devant une rangée d'assiettes en étain qu'utilisaient quotidiennement les malades. Les derniers rayons sont occupés par six rangées de boîtes rectangulaires ou en forme de tronc d'arbre qui contenaient herbes et plantes, peintes au naturel sur la face antérieure, seule visible.

la Céramique, à Sèvres. Sygalon avait su percer le secret de la majolique. La céramique nîmoise fait appel, pour la décoration, aux dauphins et aux têtes d'enfants chauves. Elle s'inspire aussi au type faentin « à quartiers », c'est-à-dire en tranches de melon, de teintes opposées, traditionnellement bleues et jaunes.

Le Languedoc possédait d'autres ateliers, dans de petites villes comme Ganges, Saint-Quentin-la-Poterie, Saint-Jean-de-Fos. A Montpellier, l'apport des faïenciers d'Espagne et d'Italie fut décisif. L'ancienne capitale des rois de Majorque s'enorgueillit des créations de la dynastie des Estève, ou Étienne, et de leurs élèves. L'ancêtre Pierre s'était établi rue des Carmes. En 1571, on le vit passer marché avec le sieur Claude Boet, marchand et apothicaire, pour la fourniture de « pots grands et petites pintes ». Son fils, Jean, qui lui avait succédé, transporta son four à Pézénas où les « Grands Jours » du Languedoc attiraient les foules. Les artisans qu'il avait formés continuèrent toutefois à œuvrer selon la tradition, c'est-à-dire « bien, et avec goût », dans la vieille cité universitaire.

Il y avait aussi des potiers à Narbonne, où s'étaient réfugiés tant d'artisans maures chassés d'Espagne. On a retrouvé des restes de fours qui remontent à cette époque. La production narbonnaise se distingue de celle des autres centres méridionaux. La terre utilisée était rougeâtre et l'émail qui la recouvrait, très brillant. Les couleurs plaquées à larges coupes de pinceaux évoquent plutôt l'Espagne, mais le décor s'apparente aux sujets traités à Faenza : pommes de pin, palmettes, dents de scie, rosaces, trèfles à quatre feuilles.

Nevers est un nom très célèbre dans l'art de la céramique. La première manufacture y fut fondée vers la fin du XVI[e] siècle par des Italiens, les frères Conrade. En 1588, ils s'associèrent à un certain Gambini, qui avait travaillé à Lyon. Les Conrade étaient originaires d'Albisola, près de Savona, dont les poteries étaient réputées notamment pour leurs bleus. Leur production demeure franchement italienne et rappelle les œuvres de la décadence d'Urbino et de Faenza. Il faudra attendre le XVII[e] siècle pour voir, avec Barthélemy Bourcier, Nicolas Étienne et Pierre Custode, se renouveler l'inspiration et apparaître les décors persans et chinois. Les plus belles pièces qui sortent des fours nivernais empruntent leur décor à des scènes champêtres ou galantes, traitées dans le goût de l'*Astrée*.

Splendeur et décadence.

Au XVII[e] siècle la fantaisie règne dans le domaine des pots à pharmacie. Mais l'exécution s'affine ; les formes gagnent en légèreté et en souplesse. Le décor, simplifié, rationnel, supprime les scènes mythologiques ou bibliques et les remplace par des formes végétales qui rappellent avec précision le contenu de chaque récipient. On s'oriente vers la notation, en lettres noires ou bleues sur fond blanc, de ce contenu. Un couvercle

Photographies couleur et noir P. Jahan, J. et F. Beyda.

se substitue au traditionnel bouchon. Les marques, signatures d'artistes, lettres ou chiffres, s'inscrivent sous le pied. L'exécution continue à être très soignée dans le Midi de la France, surtout à Montpellier. La faïence de Rouen est marquée par la production des Poterat, qui copient d'abord les Nevers et les Delft à décor chinois. Au début du XVIII^e siècle apparaît enfin le fameux décor « rayonnant » dont les broderies savamment alternées créent un style d'une richesse et d'une variété inépuisables.

Avec les progrès de la porcelaine, les pots gagnent encore en finesse. L'albarel prend le pas sur la chevrette. Le nom du médicament s'inscrit au centre du cylindre, parmi une ornementation rocaille d'une grande délicatesse, guirlandes de fleurs ou de fruits, lacis de cornes d'abondance, oiseaux, chinoiseries. Avec l'avènement de l'Empire, les pots à pharmacie se répandent dans toutes les officines, jusque chez les Homais de village. Il est curieux de constater que toutes adoptent le système de rangement « fonctionnel » inauguré dès le XVI^e siècle par les apothicaireries d'hôpitaux. Alors se fixe pour cent ans, avec les globes de verre diversement colorés et qui s'éclairent le soir par transparence, le classique décor des pharmacies « de première classe ». Le caractère utilitaire l'emporte sur la conception artistique. La décoration des pots se réduit à quelques filets, à un semis de fleurettes qui cernent l'inscription, dont les lettres d'or se distinguent pleinement sur l'émail blanc de la faïence ou de la porcelaine. Certaines officines, plus modestes, se contentent de hauts bocaux en verre bleu, étiquetés de rouge.

De nos jours, pots à canon, chevrettes et bocaux ont émigré dans les arrière-boutiques, sinon dans les vitrines des musées, remplacés, sur les étagères de bois clair des officines, par une débauche de spécialités « prêtes-à-guérir », toutes pareillement vêtues de cellophane. Mais on ne jurerait pas que le silence des vieilles apothicaireries ne soit quelquefois troublé par un bruit devenu insolite, celui du pilon qui désintègre ces « simples » dont les émanations bénéfiques ont imprégné, trois siècles durant, les mêmes charmants albarels !

Documentation de Marguerite Jardel.

1

Une Française qui découvre l'Amérique n'est pas peu surprise de trouver le passé européen adopté par les décorateurs newyorkais. La plupart de nos styles ont fait souche outre-Atlantique. Simplifiés, aérés, ils connaissent un nouveau règne dans un cadre plus dépouillé.

LES AMÉRICAINS DANS LEURS MEUBLES

PAR MARIE-THÉRÈSE GENIN

J'attendais, non sans appréhension, une Amérique à l'échelle des gratte-ciel.

De ma fenêtre, je vois, à l'ombre d'une petite église, d'aimables maisons à demi enfouies sous la verdure. De briques roses, leurs fenêtres encadrées de blanc, elles ont rarement plus d'un étage et ignorent, d'un jardin à l'autre, la protection d'une barrière. Des écureuils sautillent sur la pelouse. Tout est calme. Je m'étonne. Je suis conquise.

— Ne saviez-vous pas que la quasi-totalité de la population aime à vivre ici dans de petites maisons, si possible à la campagne, en tout cas près de la nature ? D'où ces parcs semés d'habitations, ces espaces verts entre lesquels courent des routes tandis qu'une rangée de buildings démesurés marque le centre des villes.

Maintes surprises jalonnent ma route au cours des jours qui passent. Fraîches et nettes comme de jeunes puritaines, des maisons de bois peint, parure de la Nouvelle-Angleterre, vous offrent, le seuil franchi, un décor évoquant les « intérieurs » de l'école hollandaise. D'autres, aux grâces patriciennes, maintiennent, sur les bords du Potomac, la distinction d'une façade patinée par les ans. Une petite rue, à New York, conserve le charme désuet de la province anglaise, et les *plantations* de Virginie n'ont rien perdu de leur beauté romantique. Vieilles parfois de deux siècles, ces demeures sont l'objet d'égards attentifs et de soins jaloux. Habiter l'une d'entre elles représente un privilège dont les amis chez qui je dîne ce soir entendent se montrer dignes.

Une bande de gazon, quelques marches, un *porche* soutenu par deux colonnes isolent la maison de la rue. La porte, où luit un heurtoir de cuivre, s'ouvre directement sur

2

3

4

une pièce déjà pleine d'invités. A la dérobée, je fais un rapide inventaire : le dossier, délicatement incurvé en arrière du canapé sur lequel je suis assise, les croisillons des fauteuils me permettent d'identifier le style *fédéral*, ce Directoire américain, qui connut, au lendemain de l'Indépendance, une vogue justifiée à la fois par le talent des ébénistes et par la simplicité de ses lignes. Un vaste salon ouvert sur le jardin s'orne de fauteuils à oreilles et d'un canapé épanoui sur de courtes pattes bombées, dans le style Chippendale.

Le passé revit ici dans un cadre rénové. Les murs, repeints depuis peu, témoignent de la mode des couleurs foncées que soulignent des moulures claires ; les rideaux sont de soie pékinée, et le tapis, sur lequel s'appuie un guéridon d'acajou, me semble, lui aussi, d'époque Empire.

De ma place, j'aperçois la table dressée dans la pièce voisine. Recouverte d'une nappe de dentelle, elle s'éclaire de la lueur dansante des bougies. Porcelaines et cristaux l'encombrent et l'argenterie, visible dans de hauts bahuts vitrés, jette son éclat de bon ton.

Je n'attendrai pas davantage pour dire à mes hôtes mon admiration et l'intérêt que je me découvre pour l'art décoratif américain.

— Ne manquez pas de visiter le Musée Winterthur.

— J'en sors. Je lui dois mon érudition de fraîche date et, chose plus appréciable encore, la satisfaction de me sentir moins ignorante. Victime des récits d'aventures de mon enfance, j'imaginais vos ancêtres logés dans des huttes de rondins, aux prises avec les Iroquois et les bisons. Et voilà qu'on me les montre se faisant construire de confortables maisons, qu'ils meublent d'exquise façon, les ornant des porcelaines que leur apportent les navires venus d'Orient, tapissant leurs murs de papiers peints par des artistes chinois, important des miroirs vénitiens et des vases de Sèvres ! Ceci avoué, je me demande ce qu'il faut le plus admirer au Musée Winterthur, les objets ou leur présentation ?

— Avez-vous percé le mystère de son nom ?

— Grâce à mon guide, j'ai appris que, Suisse d'origine, le gendre d'Eleuthère Irénée Du Pont de Nemours — le chimiste émigré de France en 1799 — avait donné le nom de sa ville natale à la maison qu'il se fit construire en 1837 près de Wilmington. Au mobilier familial, le dernier propriétaire de la maison ajouta ses collections qu'il légua en 1951 au peuple américain afin de lui montrer comment vivaient ses ancêtres. En fait, on hésite à donner le nom de musée à cet incomparable ensemble, tant l'atmosphère de ses quelque cent vingt pièces est vivante, presque intime.

— Et vous avez été admise d'emblée ? Généralement, l'affluence est telle qu'une demande écrite doit être déposée plusieurs semaines par avance.

- J'ai seulement été priée, en entrant, de déposer mon sac à main dans un coffre-fort dont on m'a remis la clé, simple mesure de prudence, paraît-il, destinée à éviter que cet accessoire n'accroche au passage, et ne brise, l'un des bibelots librement disposés sur les tables. Montant et descendant au hasard des escaliers, longeant des couloirs, jetant de rapides coups d'œil sur le parc immense où fleurissent, au printemps, des bosquets d'azalées, j'ai parcouru, dans l'enchantement, halls, chambres, salons où

Le Musée Winterthur à Willington, qui fut légué au peuple américain en 1951 par Henri-Francis Du Pont de Nemours, descendant du chimiste français émigré aux États-Unis en 1799, contient de merveilleuses collections d'art décoratif américain couvrant la période de 1640 à 1840. Nous n'en montrons ici que deux pièces :

1. le salon dit de Port-Royal, avec ses meubles Chippendale, ses rideaux de damas jaune d'or, ses chandeliers et appliques de 1775 assemblés dans un décor de boiserie provenant d'une maison construite en 1762 à Frankford près de Philadelphie

2. l'escalier, dit de Montmorency, provenant d'une maison bâtie en 1822 près de Warrenton en Caroline du Nord par le général William Williams et dont le mobilier Sheraton a été créé par Thomas Seymour, ébéniste à Boston à la fin du XVIII[e] siècle.

A Mount Vernon, en Virginie, la demeure où George Washington grandit, se maria, revint toujours avec bonheur et finalement mourut. Tout y est resté tel. La chambre toute simple du libérateur de l'Amérique, avec son lit d'acajou à baldaquin orné de cotonnade blanche comme les fenêtres et ses meubles d'époque (3). Celle où La Fayette fit de nombreux séjours Ce sont des toiles de Jouy françaises au lit et aux fenêtres qui réchauffent l'ensemble de leur frais camaïeu rose. Meubles américains du XVIII[e] siècle (4)

1

2

LES STYLES AMÉRICAINS

a été patiemment reconstitué, à l'aide d'éléments rigoureusement authentiques, le décor des demeures américaines de 1640 à 1840. Je revois, en fermant les yeux, une salle d'une somptuosité très élizabéthaine, une table de chêne et des fauteuils Louis XIII sortis en 1670 d'un atelier newyorkais, un salon Louis XIV fabriqué à Philadelphie au milieu du XVIII^e siècle. Une cheminée, dans Marlboro Room, porte la date de 1744 et orne une pièce meublée dans le style *Queen Ann*, en faveur ici de 1725 à 1750. Eblouissante d'acajou, la salle à manger de la famille Du Pont est due à un ébéniste français rival peut-être du grand Duncan Phyfe à qui l'on doit la plus gracieuse expression du style *fédéral* : un salon aux formes aérées évocateur des grâces Directoire.

— Le petit salon Empire est, le savez-vous, l'œuvre d'un artisan français, Charles-Honoré Lannuier, émigré de la Révolution et installé à New York. Nombreux furent vos compatriotes qui exercèrent alors une influence profonde sur l'art du mobilier.

— Datant du XVIII^e siècle, un panneau finement sculpté représente, dans un salon provenant d'une maison de Philadelphie, une fable de La Fontaine. Et j'ai trouvé que le nom de Montmorency ajoutait encore à la grâce de cet escalier dont l'arabesque, aux délicatesses d'arpège, enchante le regard. Les chambres, avec leurs lits à colonnes en bois d'érable, leurs baldaquins en tapisserie et leurs courtepointes brodées de soies multicolores, s'inspirent, elles, uniquement des styles anglais *Queen Ann*, aux courbes discrètes, déjà annonciatrices du classicisme. Leur charme est rendu plus mystérieux encore par cet éclairage savant qui, grâce à de minuscules ampoules d'une bougie, restitue la douceur d'une flamme de chandelle. Qui douterait, en quittant Winterthur, de l'authenticité d'un art décoratif américain ? Inspiré des styles européens, il n'en possède pas moins un caractère d'originalité fait d'une constante simplification des lignes. Ainsi le voulait le goût des habitants, et sans doute leur besoin de confort. Certains styles, tel le Louis XV, n'ont pas eu droit de cité ici, en dépit de quelques velléités rococo, vite abandonnées. Le style *Queen Ann* a connu, jusqu'en 1750, une faveur due à sa majesté. Le *Chippendale*, adopté pour sa grâce et sa solidité, a dû se dépouiller de ses exubérances avant de triompher dans la *période coloniale*. Les événements politiques en retardant la diffusion du style Louis XVI en Amérique l'ont empêché de connaître une vogue certaine, dont bénéficia le Directoire, devenu l'ornement de la période fédérale. On sait aussi le bonheur du mariage de notre style Empire et de l'architecture classique en faveur ici au début du XIX^e siècle. J'ai également appris à lire, à travers l'histoire du mobilier américain, bien des pages de celle des Etats-Unis. C'est dans un esprit de « résistance » qu'au XVIII^e siècle les colons décrétèrent qu'ils étaient capables de faire d'aussi beaux meubles que les Anglais, créant ainsi, avec l'ouverture des ateliers de Boston, de New York et de Philadelphie, des dynasties d'artisans qu'illustrèrent les grands noms des Seymour, des Savary, des Phyfe. Des motifs patriotiques, tels l'aigle classique ou les armes des Chevaliers de Cincinnati, apparaissent dans la décoration des meubles, et il n'est pas jusqu'à la Chine lointaine qui ne reçoive alors commande de porcelaines au chiffre de Martha Washington. L'Amérique, jusque dans le détail de ses arts décoratifs, exprime son civisme et sa foi.

— A propos de civisme, je vous emmène demain à Mount Vernon.

— J'ai passé une journée rêveuse dans la grande maison claire où grandit, vécut et mourut George Washington. Couronnant une colline que baigne le Potomac, elle est l'exemple parfait de ce que furent, au XVIII^e siècle, les demeures des propriétaires terriens. Un fronton triangulaire rompt la ligne horizontale de la façade, précédée, du côté du fleuve, par une blanche colonnade. L'ameublement en est simple, presque austère : lits à baldaquins, rideaux de mousseline, tapis faits de grosses mèches de coton, tout y proclame l'horreur de l'ostentation. Une grâce discrète émane des

1. - **Une idée :** sur le mur principal du salon dans une ferme du Connecticut, datant du XIX[e] siècle, a été peint a tempera, à la manière naïve du temps où les artisans allaient de ville en ville faire le portrait du maître ou de sa famille, un paysage où figure la maison elle-même au milieu de son jardin. Les meubles sont américains, de style Sheraton (décoratrice Eleanor Workman Baldwin).
2. - Petit living-room à New York. Les murs sont tendus d'un tissu de coton imprimé à dessin cachemire or et moutarde. Une banquette d'acajou est couverte de même. Les meubles ont été choisis et groupés pour le meilleur usage de l'espace. Thème de décor adopté : le canard.
Une idée : le paravent à trois feuilles, tendu du même tissu de coton que les murs, faisant office de rideaux : on le glisse devant la fenêtre, la nuit tombée. (Décor. : William Pahlmann Assoc. Inc.)

3

4

3. - Chambre à deux lits, typiquement américaine: meubles rustiques anciens du pays. Ce que nous ne ferions pas en France : juxtaposer deux imprimés, l'un fleuri et matelassé en dessus de lit, l'autre quadrillé et volanté aux fenêtres et camouflant les sommiers.
Deux idées : les dessus de lit ajustés mais faciles à enlever. La bordure du papier peint utilisée pour souligner le léger relief de la cheminée. (Décoratrice : Eleanor Workman Baldwin.

4. - **Une idée :** le hall d'entrée salle à manger. Le mur du fond est entièrement couvert d'un papier à décor chinois se reflétant dans les miroirs tapissant le mur latéral. La table se replie après usage, telle une console. (Décoratrice : Nancy McClelland, Inc.)

5. - Dans cette salle à manger aux meubles d'acajou américains de l'époque fédérale, les murs sont tendus d'un papier panoramique dit « de l'Amérique ».
Une idée : pour agrandir la galerie, ses parois ont été entièrement couvertes de carreaux de glace fumée. (Décoratrice : Nancy McClelland, Inc.)

6. - Dans ce living-room à New York, meubles Louis XVI français : bergères et tables bouillotes. Candélabres Empire montés en lampes. **Une idée :** un seul rideau voile deux fenêtres. Un sujet central traité par un peintre fait de la tenture close un élément décoratif très heureux. (Ellen Lehmann McCluskey, décor.)

7. - Double pièce formant salon et salle à manger dans la maison du décorateur William Pahlmann à la campagne. L'ensemble illustre bien le goût du propriétaire pour les beaux meubles anciens européens, disposés dans un décor moderne. La table de salle à manger et les chaises sont d'origine italienne, comme les tabourets de bal en bois doré groupés autour de la table basse. A droite de la cheminée, un siège anglais avec sa tapisserie au petit point contraste avec les deux fauteuils d'ébène aux coussins rouges à gauche. **Une idée :** rompre l'uniformité d'un mur plat et sans corniche par un très important bois doré servant de cadre à une petite nature morte.

6

7

8

8. - Entrée et living-room newyorkais où domine l'influence de la Perse et du Directoire français, mélange audacieux. Comme la plupart du temps en Amérique, les meubles sont écartés du centre de la pièce, qui doit rester vide.
Une idée : la répétition en boîte à rideaux de la grille d'entrée en bronze vert d'un dessin moderne (Décorateur William Pahlmann Associates, Inc.)

9. - Ici nous décelons l'influence hollandaise confirmée par le lustre en fer forgé et le tissu imprimé des confortables fauteuils. Remarquez la disposition des meubles par groupes avec petites tables basses à proximité.
Une idée : les murs revêtus de bois ciré, comme les poutres (Décor. : Ellen Lehmann McCluskey.)

10. - La salle à manger du décorateur James Astei à New York est, elle aussi, décorée à l'européenne La table vient d'un jardin portugais, le meuble d'appui avec incrustations d'ébène est russe, la chaise en bois clair le long du mur, d'époque Biedermeier (Autriche, XIX[e]) comme la bibliothèque. Autres chaises de bois clair Charles X (France). Candélabres de faïence italienne polychrome. Bois sculptés suédois de l'époque classique.
Une idée : les volets s'ouvrant en deux parties sont en ébène avec lames de Formica jaune, faciles à garder propres dans une ville comme New York.

LES INFLUENCES EUROPÉENNES

miroirs éteints, des petits bureaux à l'abat tant encore ouvert, des bouquets qui se fanent dans les vases. Monument du civisme où se pressent des foules constamment renouvelées, Mount Vernon est aussi celui du bon goût. Nul doute que ses leçons ne soient retenues dans le domaine de l'art comme dans celui de l'histoire.

Ainsi s'explique peut-être l'engouement manifesté à travers le pays pour les styles, rustiques sans lourdeur, qui caractérisent les premières années de la jeune république. Est-ce à dire que les Américains choisissent de vivre dans des sortes de petits musées privés où revit l'atmosphère du passé ? On serait tenté de le croire, en retrouvant, en tous lieux, des intérieurs qui s'en inspirent et en voyant les décorateurs, inlassablement, en proposer des interprétations. Le moderne n'en connaît pas moins, certes, un succès mérité et je sais que, si je pénétrais dans telle villa de la côte ouest ou du Colorado, je reconnaîtrais, derrière des cloisons de glace et des piliers d'acier, son expression la plus hardie. Le hasard ne m'y a pas conviée, tandis qu'à chacune des étapes de mon voyage j'ai admiré meubles d'époque, tableaux de maître, bibelots précieux. La Californie y ajoutait, dans ses fraîches demeures que caresse l'ombre légère des eucalyptus, l'élégance sévère des antiquités espagnoles ou mexicaines, le Texas, la somptuosité des tapis d'Orient jetés sur des sols de marbre, Chicago, les trésors d'art que la grande richesse permet d'accrocher aux murs d'un appartement. Même la plus modeste demeure révélait, dans un détail, le goût du meuble de style — sinon d'époque — des étoffes fragiles, des coiffeuses juponnées de mousselines.

Voilà bien, diront les censeurs, la marque d'une société où triomphe la femme !

Qui s'en plaindrait ?

Et votre image de l'Amérique, déroutante, n'est guère conforme à celle qu'on en donne habituellement. Que faites-vous de la mécanisation, des robots, du culte de la vitesse ?

De simples moyens, en épargnant l'effort, d'assurer des loisirs, généralement consacrés ici à l'embellissement du foyer et à la culture artistique.

Ainsi se maintiennent et refleurissent les traditions d'élégance et de goût que représentent, à travers les siècles et les océans, le galbe d'un fauteuil, la transparence d'un émail, la délicatesse d'une broderie, ces mille riens qui sont tout à qui se veut civilisé.

M.-T. G.

1

UNE MAISON

2

3

Elles sont nombreuses en France ces grandes maisons familiales, aux sages façades, dont l'équilibre convient à un rythme de vie qui ne subsiste plus qu'en province ; nombreuses ces installations où tout est charme et tradition. La demeure de M^me^ M. F., sur un quai de la Loire à Amboise, est l'image même d'un de ces îlots de paix. L'architecture régulière, le jardin clos, fermé à tout regard étranger, le calme et l'impeccable netteté d'un ensemble où chaque chose est à sa place, évoquent, lorsque les enfants n'y apportent pas leur turbulence, l'atmosphère monastique.

Quoi d'étonnant d'ailleurs puisque, à l'origine, y vécurent précisément des moines ? Les Minimes construisirent la maison en 1491 et Louis XI y fit venir saint François de Paule, dont l'oratoire est encore visible, sous forme de vestiges, dans le fond du jardin. Les bâtiments, détruits pendant la Révolution, furent reconstruits à la fin du XVIII^e^ siècle et ne subirent dès lors que des modifications de détails. C'est en 1870 qu'ils cessèrent d'abriter une communauté religieuse ; mis en vente, ils furent achetés par les grands-parents de la propriétaire actuelle, qui changèrent la disposition intérieure en abattant des cloisons et en transformant l'ancienne orangerie en pièces de réception. Mais ils le firent dans l'esprit du XIX^e^ siècle, c'est-à-dire sans recherches particulières de lumière, de couleur, de confort, et en n'utilisant que les étages « nobles ». C'est M^me^ M. F. seule, avec l'aide d'un tapissier local, qui rajeunit progressivement le décor, supprima toutes les pâtisseries inutiles, composa des harmonies de tons s'accordant avec le beau paysage de Loire, dont bénéficient les fenêtres de toute une façade, et créa des ensembles de style. Chez les antiquaires et dans les ventes de la région, elle a patiemment choisi des meubles anciens provinciaux qui ont si bien pris leur place dans la maison qu'ils semblent y avoir toujours été. Enfin, en aménageant plusieurs chambres sous les belles poutres en ogives du toit, elle a utilisé les combles, qui n'avaient jusqu'alors joué que leur rôle classique de grenier.

Page de droite. Située au bord de la Loire, la maison de style provincial fin XVIII^e^ est nichée dans les arbres au pied des rochers que domine un peu plus loin le château d'Amboise.

Ci-dessus : Détail de la façade sur le jardin, autrefois en pente, maintenant aplani et dessiné à la française (1). Le hall d'entrée dallé séparant la salle à manger du salon (2). Palier du premier étage d'où la vue s'étend sur la Loire. Armoire d'époque Louis XV et rideaux fleuris (3).

DE TRADITION FRANÇAISE

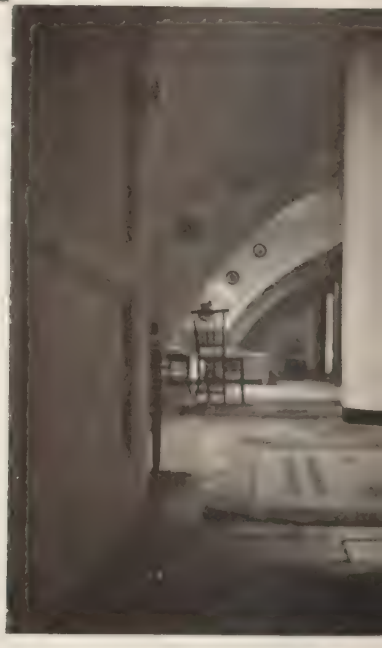
1

La salle à manger. Faisant pendant au salon, de l'autre côté du hall d'entrée, elle forme aussi salle de séjour. Elle est meublée de rustique ancien. Côté Loire et salle à manger : table de chêne et chaises au dossier délicatement ajouré. Armoire devenue vitrine et servant d'argentier. Bahut à quatre portes d'époque Louis XV (à droite). Côté jardin et salon, nous trouvons des fauteuils Louis-Philippe et un meuble d'appui Louis XVI (à gauche). Remarquer le choix des coloris, murs et tissus.

2

Le salon. Il a trouvé sa place dans l'ancienne orangerie du couvent des Minimes. Bénéficiant de deux expositions, il ouvre sur le jardin (à gauche) par deux portes vitrées et, par deux fenêtres, sur le quai de Loire (à droite). Tout y est gai : les rideaux de toile jaune comme les murs, soulignés de plinthes et corniches vertes. Les sièges en majorité Louis-Philippe sont tendus de satin pékiné ou de velours. Des guéridons d'acajou supportent lampes et bibelots patiemment recherchés chez les antiquaires du pays.

Au premier étage: attenant à la chambre principale, le petit salon est meublé d'acajou : lit de repos d'époque Empire et table Louis-Philippe. Coloris doux : murs et boiseries bleu-bleuté ; tissus unis grenat et rayures crème et grenat. Les rideaux de la chambre Louis XVI, entrevue à gauche, sont jaune d'or (1). Couloir de dégagement pour les chambres situées sous les combles. La charpente en berceau a été laissée apparente (2). Une des chambres d'amis : sièges Louis-Philippe, commode Empire provinciale. Les murs sont gris avec réchampis blancs. Chintz à fond gris rehaussé de bouquets jaunes (3).



4

5

Chambre de jeune fille aux murs roses. Les meubles de la fin du XIX[e] siècle, noirs à l'origine, ont été peints en blanc et rehaussés de filets verts. Cretonne à fond blanc, à décor de feuilles vert et mauve (4).

Chambre des garçons aux murs bleu pâle. Lits-divans tendus de grosse toile, l'un bleu marine avec traversins rouges, l'autre en rouge avec traversins bleus. Sièges et commodes rustiques peints en blanc (5)

De plain-pied sur le jardin: la cuisine concue à l'américaine garde cependant son petit cachet provincial grâce aux casseroles et pots à épices laissés apparents. Remarquer l'utilisation de la vieille cheminée comme placard et la peinture sombre en T qui remplace les plaques de propreté sur les portes (6)

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

L'Hôtel Drouot a ouvert ses portes le 8 septembre pour des ventes modestes, l'activité ne reprenant qu'en octobre avec les expositions du samedi (la première avait lieu le 3) et les vacations dotées d'un catalogue.

Bien des choses ont été faites cette année pour donner un regain d'activité aux ventes aux enchères parisiennes.

En janvier : suppression de la taxe dite de prestation de services qui empêchait l'importation des collections étrangères à Paris ; *en mai :* avec la modification du régime des ventes des véhicules d'occasion, la création d'un terrain à la porte Maillot pour leur mise aux enchères afin de réduire l'encombrement de la cour de l'Hôtel Drouot ; *en août* et *septembre :* d'importants travaux ont doublé la superficie du sous-sol, c'est-à-dire des magasins de celui-ci. Enfin, à la même époque le secrétariat de l'Hôtel a mis sur pied un tarif d'abonnement annuel permettant de recevoir tous les catalogues des ventes aux enchères effectuées à Paris.

Tarif de l'abonnement aux catalogues des ventes aux enchères

L'abonnement annuel aux catalogues, que l'on peut régler au Secrétariat de l'Hôtel des Ventes soit par chèque, soit par mandat, est ainsi fixé :

France : 6.000 francs.

Pays d'Europe : 12.000 francs.

États-Unis et autres pays (expédition par avion) : 50 dollars.

Sur la notice imprimée qui contient ces renseignements, on trouve également les nouvelles dispositions législatives concernant les importations et les exportations à l'occasion des ventes aux enchères en France. Ce texte est rédigé en français, en anglais, en allemand. Le voici :

IMPORTATIONS

Par suite des dispositions législatives nouvelles, aucune taxe n'est perçue à l'importation en France d'œuvres d'art et objets de collections destinés à être mis en vente aux enchères publiques.

Aucune limitation de quantité ou de valeur n'est applicable à ces importations. Le règlement est effectué en dollars, livres, francs suisses ou monnaies de l'U. E. P. au choix du bénéficiaire. Les frais à la charge du vendeur sont de 5 % auxquels peuvent s'ajouter les frais d'une publicité spéciale et ceux dus à l'intervention facultative d'un expert.

EXPORTATIONS

Les exportations sont libres et exemptes de taxes. Elles sont faites sous le contrôle de l'Administration française (Douanes et Beaux-Arts).

Le règlement doit obligatoirement être effectué en devises ou en francs provenant d'une cession officielle de devises (dollars, livres, francs suisses ou monnaies de l'U. E. P.)

VENTE EN NOVEMBRE
Les ivoires chinois de Mme K...

Une collection d'ivoires chinois (32 pièces) des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles appartenant à Mme K... passera aux enchères dans la première quinzaine de novembre au cours d'une belle vente d'objets d'Extrême-Orient (Me Ader ; MM. Portier, experts). Les ivoires chinois se vendent proportionnellement moins bien que les ivoires japonais. Ils s'adressent à une clientèle plus restreinte qui sait apprécier ces petites statuettes d'inspiration religieuse aux attitudes hiératiques, tandis que le côté anecdotique des ivoires japonais — jeunes femmes accompagnées d'enfants, pêcheurs rapportant du poisson — est beaucoup plus commercial.

Les ivoires chinois jamais signés (tandis que la plupart des japonais le sont) nous montrent des dieux, des génies et la Kwaunin, « la Vierge et son enfant ». Ils sont la plupart du temps d'une patine foncée due à leur ancienneté. Les ivoires modernes sont patinés maintenant avec des produits chimiques. Autrefois, dans la Chine ancienne, où un tas de fumier se trouvait devant chaque maison, on y abandonnait la statuette et on l'y laissait six mois.

Un ivoire « civil » se trouve pourtant parmi les ivoires chinois, c'est la « femme-médecin ». Il était interdit aux siècles passés à la femme chinoise de se dévêtir devant son médecin. Elle lui présentait donc ce petit corps nu en ivoire et indiquait l'endroit où elle souffrait.

Une collection de bijoux d'or, d'intailles et de camées

Au calendrier des grandes ventes de ce mois s'inscrit une collection sensationnelle d'antiquités de fouilles. Parmi elles figurent de très nombreuses paires de boucles d'oreilles en or (une cinquantaine environ) provenant de Chypre, de Grèce, de Syrie, d'Italie (l'une qui appartient à l'art cypriote archaïque — VIe siècle avant J.-C. — atteint 0 m. 147 de haut !), plus de trente bagues en or, la plupart serties d'intailles, de pierres dures (cornaline, lapis-lazuli, etc.), des époques grecques et romaines, gravées d'animaux, de personnages, de symboles ; plusieurs centaines d'intailles gravées venant de Grèce, d'Égypte, d'Assyrie et du Moyen-Orient, des masques en stuc égyptiens de l'époque copte, des terres cuites babyloniennes et des bronzes antiques (Me Rheims. M. Roudillon, expert). Exposition, 21 ; vente, 23.

La bibliothèque Pierre Guerquin vendue les 25 et 26 novembre

La bibliothèque de M. Pierre Guerquin, président d'honneur des Amis Bibliophiles, sera mise aux enchères les 25 et 26 novembre par Me Ader. Elle comprend pour la partie moderne des autographes et des livres illustrés.

Parmi les éditions originales citons : un précieux exemplaire des « Fleurs du Mal », dédicacé par Baudelaire à Philoxène Boyer ; de très beaux Barbey d'Aurevilly dédicacés à Huysmans et à Landry ; un exemplaire sur Hollande de « Dominique » dédicacé à Manceau ; l'exemplaire de « Du côté de chez Swann » dédicacé à Laure Hayman, qui fut le modèle d'Odette de Crécy ; et un ensemble très important d'œuvres de Huysmans.

Avec les éditions originales de Huysmans — « En rade », « Certains », « Là-bas » — seront vendus des documents autographes précieux : lettres de Verlaine, de Mallarmé, de Zola, de Huysmans pour le premier, lettres de Félicien Rops, d'Edmond de Goncourt, de Zola et de Monet, pour le second, de Pelletan, de Léon Bloy, de Huysmans pour le troisième.

Parmi les autographes on retiendra : un précieux manuscrit de Colette des « Vrilles de la Vigne » et la célèbre lettre d'Isabelle Rimbaud écrite de Marseille à sa mère pour lui annoncer la conversion d'Arthur Rimbaud.

Et parmi les livres illustrés : « La famille Cardinal » avec des monotypes originaux de Degas.

Avec les livres anciens signalons : « Modes et manières du jour » illustré par Debucourt ; « La Journée du chrétien », exemplaire aux armes de la marquise de Pompadour ; les « Feuilles d'Automne » de Victor Hugo contenant 29 dessins originaux de Bellangé ; et « Volupté », exemplaire ayant appartenu à Mme Victor Hugo avec envoi autographe de Sainte-Beuve (MM. Blaizot, Lefèvre et Guérin, experts).

Les ventes à la Galerie Charpentier auront lieu dans la première quinzaine de décembre

Les ventes de la Galerie Charpentier données par Mes Ader, Laurin et Rheims auront lieu en décembre.

Nous manquons encore de détails précis les concernant, en cette fin de septembre où les grandes vacations s'organisent seulement. Voici cependant les renseignements que nous avons pu glaner.

Me Ader donnera deux ventes du 1er au 10 décembre. La première composée de tableaux modernes importants, pastels de Pissarro et de Berthe Morisot, paysages de Marquet, etc., comprendra tout un ensemble d'œuvres de Picasso. Un grand dessin de nu, plusieurs peintures dont une œuvre exécutée vers 1900, « Le jardin public », et deux natures mortes, enfin une aquarelle gouachée représentant Dora Mar. Ce portrait exécuté sur du papier mural est couronné d'une branche de feuilles séchées (M. Pacitti, expert). Au cours de la seconde seront présentés des objets d'art et d'ameublement du XVIIIe siècle, des tableaux anciens, des porcelaines, des bronzes, des sculptures, des meubles et sièges estampillés, et une belle suite de quatre tapisseries du XVIIIe siècle de la manufacture royale de Beauvais : « Le Prince en voyage », provenant de la succession de Mrs Renée Biddle et appartenant à la comtesse da F... (MM. Catroux, Damidot, Lacoste, experts).

Me Laurin, à la même époque, mettra en vente des tableaux anciens (École française du XVIIIe siècle) et parmi eux un ravissant portrait de jeune fille de Fragonard, de l'ancienne collection Jean Groult. Cette toile est mentionnée dans l'ouvrage de Portalis avec des dimensions inexactes, car elle est décrite comme étant ovale : le tableau était en effet encadré de manière à cacher entièrement le sein droit. Des toiles flamandes et hollandaises accompagneront les œuvres françaises (M. Robert Lebel, expert). Un très beau mobilier du XVIIIe siècle sera présenté ensuite. Au palmarès, une bibliothèque, une console en bois doré et deux sièges d'époque Régence, une bibliothèque d'époque Louis XV, un bonheur-du-jour en bois de violette d'époque Louis XVI, etc. (M. Dillée, expert).

1. Ivoire chinois XVIIIe siècle - Femme-médecin. **2.** Trois statuettes : de droite à gauche, Pahs'ien et deux Kwaunin (la Vierge et son enfant). **3.** Fragonard : « Jeune Fille au ruban vert ». **4.** Paire de boucles d'oreilles en or avec ornements en pâte de verre et pierres de couleurs (Syrie, époque antique). **5.** Boucles d'oreilles en or (art cypriote archaïque, VIe siècle avant J.-C.). **6.** Picasso : portrait de Dora Mar (aquarelle gouachée 40x40).

La sélection du mois

« L'EFFET GLAPION », DE JACQUES AUDIBERTI.

Ne serait-ce que par la fluctuation bouillonnante de son verbe à la fois lyrique, truculent et clownesque, Jacques Audiberti, qui a pourtant prouvé dans la plupart de ses pièces son sens des situations comiques, semble être à l'antipode du vaudeville. Ses fervents plaidoyers en faveur du genre Palais-Royal — Audiberti fut à peu près le seul parmi les auteurs et les critiques à faire l'éloge du théâtre de Jean de Létraz — auraient pu fournir l'indice d'une évolution inquiétante de l'auteur du *Mal court* : on ne les prit guère au sérieux et l'on colporta en riant ces boutades d'un poète méditerranéen rompu aux jongleries du paradoxe. On avait peut-être tort... Audiberti préparait sa bombe vaudevillesque.

Certes, *l'Effet Glapion* ne nous montre pas, quoi qu'il en ait dit lui-même, le trio classique : « le mari, la femme et l'autre ». Il y est peu question de lit, et d'adultère. On n'y voit point de servante regardant par le trou d'une serrure, la croupe offerte au public, ce qui se passe dans la chambre de ses patrons. Même lorsqu'il se permet des plaisanteries de corps de garde, Audiberti est incapable de vulgarité, comme il est incapable d'ailleurs de se plier à ces conventions du théâtre de Boulevard, à moins d'en faire, comme dans *le Mal court* une parodie. Peut-on alors, à propos de sa dernière pièce, parler de vaudeville ?

L'Effet Glapion introduit la féerie dans la vie moderne. Fait nouveau ? Non. Marcel Aymé avait déjà ouvert cette porte avec *les Oiseaux de lune :* un collégien y avait le pouvoir de transformer ses semblables en volatiles. Les métamorphoses de *l'Effet Glapion* s'exercent sur le plan, beaucoup moins surnaturel, de la « parapsychologie ». D'une acception assez vaste, l'expression « effet Glapion » désigne, selon l'auteur, tout un ensemble de phénomènes plus ou moins illusoires qui vont de la réminiscence vécue au brusque changement de personnalité en passant par la réalisation de tous les « possibles », de « tout ce qui aurait pu arriver si... »

Ce domaine incertain où le féerique revêt l'apparence du vraisemblable a incité Audiberti à se livrer à un tel mixage du réel et de l'imaginaire que l'un et l'autre se confondant abusent les personnages eux-mêmes. Ainsi la vie devient rêve et, sur le mode mineur du comique boulevardier, Audiberti rejoint Pirandello dont il reprend le thème favori : nous rêvons.

Exploitée comme elle aurait fort bien pu l'être par un heureux fabricant de comédies légères, cette idée qui n'est pas nouvelle n'aurait donné sans doute qu'une pièce d'un effet facile et d'un intérêt médiocre. Mais le délire verbal d'Audiberti, dépassant l'anecdote et donnant son rythme à la pièce, emporte jusqu'au bout les personnages qui s'étourdissent eux-mêmes de leurs propres paroles, et déconcerte, par instant, les spectateurs venus pour s'amuser, lesquels riant encore d'une réplique cocasse perdent pied et se cramponnent à l'accoudoir de leur raison avant d'être rassurés par un nouveau clin d'œil.

Si la pièce atteint constamment le public du théâtre La Bruyère et, du début à la fin, déclenche les rires, c'est à la mise en scène enlevée de Georges Vitaly qu'elle le doit, mais surtout à ses trois interprètes : à Jacques Dufilho qui a trouvé ici l'occasion unique d'incarner successivement sur la scène d'un théâtre, avec son extraordinaire don de composition, toute une gamme de personnages proche de celle qu'il réservait aux habitués des cabarets : tour à tour gendarme du Loiret, vieille folle équivoque, gangster toulonnais au faciès de brute, hobereau luxembourgeois au langage précieux et aux gestes efféminés, entreprenant officier de la reine Augusta ; à Michel Roux, parfait de sobriété et d'efficacité comique dans le rôle de Blaise, jeune expérimentateur professionnel de l'Effet Glapion ; à la très Parisienne Jacqueline Gauthier enfin, supérieurement habile dans le jeu des changements de vitesse psychologiques et dont la virtuosité boulevardière triomphe d'un texte aussi essoufflant que chaotique, qu'elle sait rendre continuellement accessible.

L'Effet Glapion, un vaudeville? Du moins un trépidant divertissement de notre époque et qui a peut-être plus de portée profonde que ne lui reconnaît la majorité du public. Mais l'auteur conclut par une note tendant à prouver qu'il ne s'est pas pris au sérieux. « Je vais glapionner ! » s'écrie fougueusement le gendarme Dufilho avant la chute du rideau, ce que chaque spectateur est libre d'interpréter à sa manière.

L'Effet Glapion : Jacqueline Gauthier, Michel Roux, J. Dufilho.

Serge Reggiani dans *les Séquestrés d'Altona.*

PHOTOGRAPHIES BERNAND, PIC.

THÉATRE

« Les Séquestrés d'Altona », de Jean-Paul Sartre. — *A l'exception d'Anouilh, pur et exclusif dramaturge, nos plus grands auteurs contemporains ne choisissent l'expression théâtrale qu'accidentellement. Depuis* Nekrassov (1956), *Jean-Paul Sartre s'était tu. Mais l'on savait qu'il écrivait un roman. « C'est un peu parce que je n'arrivais pas à finir ce roman que j'ai entrepris une pièce », a-t-il récemment déclaré. Le dramaturge Sartre n'a-t-il pu tout à fait se dégager du romancier? Il semble que par sa complexité* les Séquestrés d'Altona *soit la plus romanesque de ses œuvres théâtrales.*

Le thème d'une pièce de théâtre, particulièrement des plus grandes, peut, dit-on, se raconter en quelques mots, voire être réduit à une formule algébrique. Sur ce plan les Séquestrés d'Altona *ont de quoi décourager le plus mathématicien des critiques. Le thème de la pièce serait assez simple si l'auteur ne l'avait pas affabulé de thèmes adjacents, si les personnages ne se trompaient pas entre eux et n'abusaient pas le spectateur par des explications mensongères dont celui-ci ne conçoit pas toujours les motifs: von Gerlach, grand industriel allemand qui va mourir, voudrait que lui succédât son fils Frantz qui s'est séquestré depuis treize ans parce que, tortionnaire pendant la guerre, il apparaîtrait comme un criminel à ses propres yeux et parce que son existence ne peut se justifier dans l'Allemagne renaissante. Poussé par son orgueil, Frantz choisira la mort, avec ce père qui l'a formé et qui endosse lui-même la responsabilité des crimes de son fils, alors que, selon la conclusion philosophique de l'auteur, Frantz est un produit du siècle qu'il a dû assumer. Tout cela apparaît à peu près clairement à la fin du dernier acte... Mais avant d'en arriver là, quel labyrinthe!*

Von Gerlach, au début de la pièce, choisit comme successeur son autre fils Werner qui est un faible. Il le fait croire plus au public qu'aux autres personnages, lesquels, à l'exception de Werner, ne sont pas dupes. Où est Frantz? Le public l'ignore, puis le croit au Brésil... Mais Johanna, la femme de Werner, s'en doute; du moins le père le sait-il, de même que sa fille Leni qui est, nous l'apprendrons plus tard, la complice et la maîtresse incestueuse de Frantz qu'elle veut garder pour elle: car celui-ci est bien enfermé dans la maison à l'étage au-dessus. Ces deux personnages savent en outre la vraie raison de la séquestration de Frantz: nous l'ignorons, comme Werner et comme Johanna qui sera tentée de s'abandonner avec son beau-frère à un « délire à deux ». Frantz invoquera ensuite des raisons qui ne sont pas les bonnes (il prétend refuser l'assassinat de l'Allemagne) et le public sera encore dupe jusqu'à ce que le dénouement l'éclaire enfin, sans trop le convaincre.

Tout ce tissage compliqué, qui embrouille et fatigue le spectateur, appartient moins au domaine de la dramaturgie qu'à la technique du roman. Cependant — contradiction — par l'invraisemblance de la situation et le caractère mythique des personnages, nous sommes bien au théâtre, et le dialogue dur, serré, dont les aspérités et les violences parfois inutiles heurtent les oreilles et le sens moral d'une partie du public, est digne à plusieurs moments du dramaturge de Huis-Clos, *ce chef-d'œuvre de construction et de concision dramatique dont les* Séquestrés *nous apportent par instants des échos, mais qu'ils dépassent en richesse et en signification, tout en appartenant au genre vieillot de la pièce à thèse. Le grand acteur Serge Reggiani (Frantz), qui n'avait pas joué sur une scène depuis six ans, a réussi le prodige, grâce à son jeu étonnamment vivant et nuancé, de traduire les complexités de son personnage et de capter l'attention du public pendant plus de deux heures. Ledoux est von Gerlach, le père, un peu trop « vaincu » peut-être pour un « fort », même lorsqu'il va mourir; Marie-Olivier prête sa présence trouble à l'incestueuse Leni; Evelyne Rey (Johanna) est toujours juste mais un peu terne sauf dans les scènes où elle doit jouer de son indiscutable féminité. Enfin Robert Moncade incarne Werner, seul personnage humain de la pièce, avec une touchante conviction.*

Mme Vera Korène, directrice de la Renaissance, a accueilli la pièce de Sartre dans un théâtre entièrement rénové et rendu à son vrai style Second Empire, réussite qui témoigne de la persévérance et de la sûreté de goût de l'ex-sociétaire de la Comédie-Française.

Le Cas Dobedatt ou le dilemme du docteur, de G. B. Shaw. — *Bernard Shaw jouit en France d'un assez grand prestige pour que la révélation de l'une de ses pièces prenne figure d'événement. Encore faut-il que cette œuvre méconnue ait conservé toute sa vertu dramatique « comme un vieux vin son bouquet », aurait pu dire le regretté Robert Kemp. Or, il semble que* le Cas Dobedatt, *que présente Jean Mercure aux Bouffes-Parisiens, soit, parmi les pièces du grand dramaturge irlandais, l'une de celles qui ont le plus mal résisté à l'altération du temps. On suit avec intérêt, souvent avec un réel plaisir (l'humour de Shaw n'est pas absent), cette satire des médecins britanniques de 1905, fourrée d'une très romantique histoire d'amour. On la suit d'autant mieux qu'elle est servie par d'excellents interprètes parmi lesquels détachons Lucien Baroux qui, dans le rôle d'un vieux docteur sceptique, ironique mais foncièrement bon, nous a rappelé qu'il était un comédien de grande classe; Magdelaine Bérubet, vieille servante revêche; Jandeline (Jennifer, la jeune aristocrate amoureuse d'un peintre génial); François Maistre qui dans le rôle d'un médecin pauvre atteint de tuberculose affirme déjà sa maîtrise dans l'art de la composition; Jean Mercure, Ridgeon touchant, intelligent, peut-être un peu trop triste parce qu'il est amoureux de Jennifer, et qui, amené à choisir entre la guérison de son confrère tuberculeux et celle de son rival, le jeune peintre dévoyé Harold (interprété avec aisance et mesure par Henri Garcin), décidera de la mort de celui-ci, de cet « homme de génie qui n'est pas un homme d'honneur ».*

D'où vient l'ennui que l'on ressent à cette représentation, malgré la mise en scène de Mercure, d'une si rigoureuse justesse? L'adaptation apparemment bonne de Jacques Deval a-t-elle édulcoré la pièce en « ombrant les virulences périmées »? Il semble plutôt que l'œuvre ait vieilli comme la plupart des comédies de mœurs de la Belle Epoque, comme les clichés romantiques des amours bohèmes.

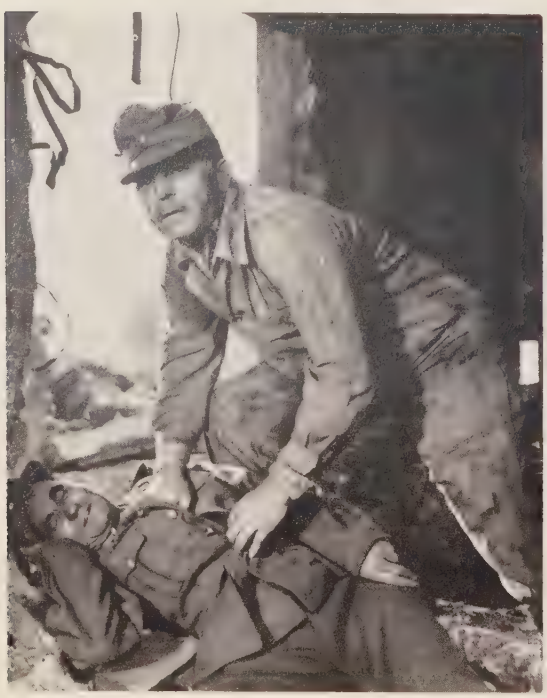
Gilles Quéant.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

Confidences entre deux génies du mal : Jeanne Moreau et Gérard Philipe. Quoi qu'ils complotent en leur duo, on peut être tout à fait sûr qu'il n'en sortira rien de bon pour quelqu'un... (Les Liaisons dangereuses.)

Interprète et réalisateur de ce film, Serge Bondartchouk prépare son évasion de prisonnier de guerre en dépouillant en hâte de son uniforme un soldat allemand vautré ivre mort sur le sol. (Le Destin d'un homme.)



(A) *Adultes seulement.*
(B) *Toutes personnes.*
(1) *Le Livre de Poche.*
(2) *Chez Stock.*
Photographies Warner Bros, Cocinor, Cinédis.

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 - Film français (A) de Roger Vadim, d'après le roman (1) de Choderlos de Laclos.

Deux mots me suffiront pour synthétiser mon jugement de ce film : écœurement quant au fond ; estime quant à la forme. J'ajouterai qu'il est grand dommage de mettre tant de talent au service d'une œuvre aussi pernicieuse. Je ne chercherai pas querelle à Vadim pour avoir modernisé son sujet, les sports d'hiver me paraissant préférables à une mascarade en costumes ; je ne trouve pas non plus qu'il ait trahi l'esprit aussi bien que la lettre. Il me paraît, au contraire, qu'il a parfaitement assimilé la perversité foncière du roman — reflet fidèle d'une époque aussi corrompue que la nôtre, hélas ! — mais que le grossissement cinématographique décale tout. C'est bien autre chose de savourer des pages délicieusement écrites, où les pires turpitudes sont enveloppées avec art, et de recevoir dans les yeux le choc brutal de l'image qui frappe droit au but avec un pouvoir de suggestion redoutable. Franchise vaut mieux qu'hypocrisie, dira-t-on? En thèse générale, j'en tombe d'accord, mais ici cette belle franchise aboutit à une atmosphère d'érotisme et surtout de vice spirituel qui m'a paru étouffante par son raffinement dans le sadisme, la dépravation des « héros », le cynisme de leur négation ironique de tout ce qui n'est pas purement sensuel dans l'amour.

Les images de ce film net et sans bavures sont composées avec un style qui décuple leur nocivité sur le plan moral. Jeanne Moreau est l'intelligence perverse, la sensualité et l'amoralité mêmes, mais le personnage de Gérard Philipe manque un peu de personnalité, visiblement sacrifié à celui de son mauvais ange dont il prend un peu trop les ordres. Jeanne Valérie est agréable. Quant à Annette Vadim, elle n'« accroche » guère, mais je crois qu'il serait équitable d'attendre son second film pour la juger.

AU RISQUE DE SE PERDRE. - Film américain en couleurs (B) de Fred Zinnemann, d'après le roman (2) de Kathryn C. Hulme.

Repoussoir du précédent, voici un film aussi pur que l'autre est trouble et tout aussi bon sur le plan technique. Thème : le naufrage à retardement d'une vocation religieuse féminine, non pas par perte de la foi mais parce que la trop forte personnalité de l'héroïne finit par se refuser plus longtemps à s'imposer précisément cette « dépersonnalisation » qui est l'idéal monastique ; parce qu'elle est beaucoup plus une femme d'action qu'une contemplative et que pour elle le précepte de charité appliqué au soulagement des malades l'emporte de loin sur l'oraison intérieure et le formalisme du rituel.

Deux pôles d'intérêt dans ce film : d'abord, un documentaire conventuel remarquable, où l'on voit démonter sans aucune aridité le mécanisme délicat de la formation des âmes en vue de l'épanouissement parfait du destin qu'elles ont librement choisi ; ensuite, une étude psychologique profonde des réactions d'une femme torturée par son impuissance à remplir honnêtement toutes les obligations d'une vocation très sincère. Tout ceci est de la plus haute élévation morale, sur le plan abstrait, et du plus vif intérêt, sur le plan concret : du moins, est-ce mon avis sincère. Une incursion au Congo belge rompt avec bonheur, par quelques touches pittoresques, l'atmosphère conventuelle qui eût pu sans cela accuser une certaine monotonie. Je ne pense pas que l'on puisse ne pas être captivé par ce film, à moins de le voir avec des yeux sectaires, bien entendu.

Par des jeux de physionomie d'une admirable simplicité, Audrey Hepburn exprime à merveille ses états d'âme, d'une redoutable complexité, ses déchirements intimes, ses luttes acharnées contre elle-même, ses hésitations devant la rupture inévitable avec le passé. C'est une très grande création, qui vaudrait à elle seule le déplacement.

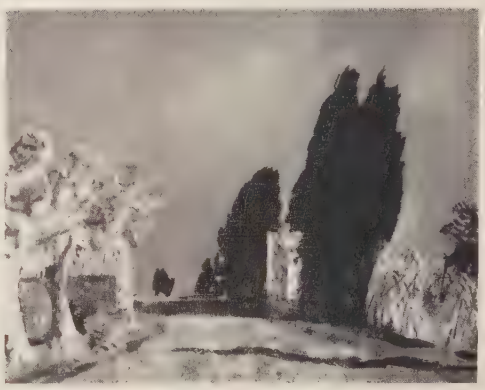
LE DESTIN D'UN HOMME - Film soviétique (B) de Serge Bondartchouk. Grand Prix du Festival de Moscou 1960.

Le destin de cet homme est celui de millions d'autres Russes, entraînés comme des feuilles mortes dans le tourbillon de la guerre ; échappant par miracle à la mort mais non pas aux épreuves ; se retrouvant finalement seul, son fils tué, sa femme et ses filles volatilisées par une bombe, en même temps que la maison familiale. Dans cette solitude inhumaine, le salut lui viendra d'un enfant, solitaire comme lui-même et pour les mêmes raisons. Grâce à la conjonction de hasard de ces destins identiques, deux épaves de notre temps barbare cesseront de dériver au fil de l'eau pour ramer de conserve dans cette redoutable aventure : la vie.

Exception dans la production soviétique, ce film-ci n'est entaché d'aucune propagande idéologique et son patriotisme lui attire estime et sympathie. L'affaire débute laborieusement, par un gauche récit d'exposition que fait le héros démobilisé à un complaisant auditeur de rencontre ; le tout assaisonné de pauses pour la contemplation, réputée poétique, de nuages qui passent, d'eau qui coule, de feuilles qui bougent. Le ton change de la plus heureuse façon quand on entre enfin dans le vif du sujet : la guerre. Ce qui nécessite, d'ailleurs, de se débarrasser préalablement de quelques poids lourds : évocation du mariage et de la vie heureuse de l'homme avant la tourmente. D'attendrissant, le style devient alors vigoureux, mordant, coloré, dynamique, incisif. Les scènes remarquables abondent, se signalant : soit par leur pittoresque ; soit par leur caractère tragique ou tragi-comique, voire picaresque comme le très réaliste épisode de l'église. Serge Bondartchouk fait ici une création pleine de force et de sobriété. Quant au petit Pavlik Boriskine, il est vraiment tout à fait charmant.

Il est peu d'actrices qui eussent pu porter l'habit monastique avec autant de charme que le fait Audrey Hepburn. Il en est encore moins pour traduire une pensée par un coup d'œil, un geste, un simple jeu de physionomie. (Au risque de se perdre.)

JEAN POUGNY : LA PLAGE (1952) — RELIEF EN DIFFÉRENTS MATÉRIAUX (1915-1916)



ROLAND OUDOT : ROUTE EN PROVENCE

YVES BRAYER : LE SANGLIER ENDORMI

Photographies M. Vaux, J. Willemin.

L'ENCHANTEUR POUGNY EST TOUJOURS VIVANT

Dans quelques semaines, il y aura trois ans que mourut Pougny qui avait été un des pionniers de l'Ecole de Paris. Nous avions baptisé ce peintre exquis : « le maître des petits formats » parce que, dans une technique dont il avait le secret, il donnait à ses plages, à ses paddocks, à ses natures mortes, enchâssés dans des cadres toujours précieux, l'aspect de véritables joyaux.

L'an dernier, le Musée d'Art Moderne rendit hommage à l'artiste en réunissant cent soixante de ses œuvres. Alors de nombreux visiteurs français ou étrangers découvrirent des compositions bien connues des amateurs telles que « la Boîte à couleurs », « l'Armoire blanche », « les Bords de la Marne » et aussi des gouaches, des dessins, des costumes de théâtre.

Et voici que sur la cimaise complètement rajeunie et maintenant plus spacieuse de la Galerie M. C. Coard sont à nouveau rassemblés près de quarante tableaux de celui que récemment encore Florent Fels, dans son roman de *l'Art vivant*, a mêlé heureusement aux plus grands « Montparnos » de la Belle Epoque.

L'exposition s'est ouverte au moment précis où la première Biennale de Paris a eu l'idée de réserver une place importante à la jeunesse des maîtres aujourd'hui disparus : Bonnard, Vuillard, Marquet, Matisse. Il n'est donc pas étonnant de trouver ici un ensemble de toiles exécutées par Pougny à l'orée de sa vie d'artiste. Ses recherches audacieuses sont dignes de celles de ses plus grands contemporains. Leur absence dans la manifestation d'Etat n'en est que plus regrettable. On est frappé par le caractère inattendu des tableaux composés par Pougny entre 1916 et 1920 quand, demeuré en Russie, en pleine révolution, il y travaillait dans l'ambiance passionnée de Malevitch. Celui qui plus tard allait devenir un intimiste délicat passe par des mues surprenantes. Tantôt il combine des reliefs en rapprochant les matériaux les plus variés ; tantôt il s'apparente aux Cubistes ou aux Dadaïstes, à moins qu'il n'éprouve le plus vif plaisir à créer des formes abstraites ou déjà à prévoir ce « lettrisme » qui allait jouer un rôle important, beaucoup plus tard, dans la technique de l'affiche moderne.

C'est ensuite la grande fête de la couleur, utilisée le plus souvent en larges taches. Elle coïncide avec un retour à la forme dont, désormais, il ne s'éloignera plus, tout en prenant d'extraordinaires libertés avec la silhouette des hommes ou le contour des objets. Quand en 1923 il s'installe définitivement à Paris, Pougny, dans ses séries de chaises qui vont se succéder, toutes différentes, ses natures mortes de plus en plus ramassées sur elles-mêmes, a maintenant ce style qui caractérise toute la gentillesse de ses masques et de ses personnages clownesques.

Armand Lanoux, préfacier de l'actuelle exposition, a senti mieux que tout autre quel étroit rapport existait entre Pougny, à la fois d'origine russe et italienne, et son Arlequin de prédilection. L'écrivain exprime ainsi cette métamorphose : « Un jour Arlequin s'est incarné. Il y avait trop longtemps qu'il singeait les hommes pour ne pas éprouver l'envie d'en devenir un ! » Dans un sentiment de justice, pour mieux révéler ce que le maître peut encore avoir d'inconnu à côté des chefs-d'œuvre qu'il aimait, la veuve qui consacre sa vie à la mémoire de son mari a eu l'idée d'amener jusqu'à nous, de transporter avenue Matignon une partie des toiles qui se trouvaient dans l'atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs quand disparut le peintre. Il y a des ébauches, d'amusantes esquisses de petits paysages animés de femmes et d'enfants, de jardins de rêve au bord de la mer, d'omnibus vieillots. Ces travaux préparatoires donnent une idée précise de l'acuité visuelle, de l'intensité intérieure à laquelle une longue maladie n'avait porté aucune atteinte.

L'étonnant, c'est de rencontrer ici des œuvres parfaitement achevées que l'artiste répudiait, qu'il était tout près de lacérer parce qu'il n'était jamais satisfait de lui-même. Quelle joie pour nous de le retrouver ici tout entier ! Son art prime-sautier apporte un peu de certitude et de charme dans le chaos qui règne sur la place.

R. B.

ROLAND OUDOT, POÈTE DU RÉEL. — *Cet été, dans son joli domaine normand de Vasony, j'ai vu Oudot mettre la dernière main aux « Meules » dont les tons s'harmonisent si bien avec le bleu intense du ciel. Comme les quarante tableaux actuellement réunis à la Galerie André Weil, ce paysage demeure très réel en dépit de la grandeur poétique que lui laisse une transposition plastique obtenue par un peintre resté infiniment sensible à l'univers visible. Car Oudot fait partie de cette pléiade d'artistes qui travaillent sur nature tout en sachant choisir parmi les nombreuses impressions que lui suggère l'apparence des choses. Dans une palette franche, il nous révèle une intensité de lumière que nous n'avions pas vue encore sous le ciel normand. « Le phare blanc et rouge d'Ouistreham », les tentes aux tonalités si gaies de Deauville, un rivage très dépouillé d'Honfleur ajoutent quelque chose aux toiles exécutées dans le même pays par de grands devanciers : Courbet, Dufy, Friesz. Les tableaux conçus aux Baux de Provence, également nombreux ici, montrent qu'Oudot éprouve la même joie à capter cette lumière presque méditerranéenne de la région d'Aix qui, à certaines heures du jour, est assez proche de celle de la Manche quand le ciel reste bleu d'azur et que la mer a des tons gris argent. Il y a beaucoup d'âpreté dans la façon dont Oudot interprète ses compositions, mais il leur laisse une saveur qui nous empêche de les oublier.*

LE RETOUR D'YVES BRAYER. — *Une fois de plus, c'est la Camargue qui a inspiré la majeure partie des trente-cinq toiles rassemblées à la Galerie Romanet. L'artiste qui, à force de dépouillement, était arrivé à donner des choses une vision beaucoup trop sèche, a fait un utile retour sur lui-même.*

Récemment, au Musée des Ponchettes de Nice, certains tableaux appartenant à sa période espagnole avaient rappelé qu'Yves Brayer, bien avant d'entrer à l'Institut, occupait une place importante dans « l'Ecole de Paris ».

Est-ce parce qu'il renforce sa couleur en utilisant un médium de son invention? Sa palette s'est assouplie. Ses toiles sont mieux nourries. Son « Sanglier en cage », clou de l'exposition, son « Héron » ont largement profité de cet enrichissement technique. Sans être victime de sa facilité, le peintre a traité cette fois-ci des sujets parfois ingrats. Penché, une fois de plus, sur la Provence, il l'a regardée avec un œil neuf. Grâce à lui, la lumière de ce coin de France devient nacrée, presque phosphorescente. A certaine heure du jour, la Montagnette des Alpilles semble comme recouverte d'une peau de léopard aux tons francs. Dans les petites toiles, on trouve une spontanéité, une fraîcheur proche de cette gentillesse qui caractérise les créations très spontanées de certains « Maîtres de la Réalité populaire », injustement appelés « Naïfs ».

Sous le titre : FORCES ET RYTHMES DE L'INDUSTRIE, *Reynold Arnauld présente un très important ensemble de 137 peintures, 84 gouaches et dessins, 300 études d'après nature sur la vaste cimaise du Pavillon de Marsan. Le peintre, habitué à n'abandonner un sujet que quand il est allé jusqu'au fond, a laissé dans notre esprit un souvenir inoubliable par les 400 études exécutées jadis d'après le seul visage de l'extraordinaire modèle : Camille Renault. En larges plans colorés, s'attachant à la fois à la vérité plastique et aux exigences de la réalité, il donne ici un bon panorama de toutes les dernières créations contemporaines. Il s'intéresse aussi bien à l'aviation à réaction qu'aux plus récentes découvertes nucléaires.*

LE PLANÉTARIUM

Quelques écrivains groupés autour de M. A. Robbe-Grillet ont fait à Mme Nathalie Sarraute la réputation d'une grande novatrice. A les en croire, il n'y aurait de salut pour les jeunes romanciers que dans le culte de cette déesse et l'approbation enthousiaste de sa manière. Ayant lu son dernier roman, *le Planétarium* (Gallimard, édit.), je regrette de ne pouvoir me ranger à cette opinion. En effet, je tiens que non seulement un ouvrage de ce genre ne renouvelle pas l'art du roman, mais qu'il lui porte les derniers coups en utilisant des procédés bien connus qui se réduisent pratiquement à l'emploi délirant du monologue intérieur sous toutes ses formes et à la vulgarisation des idées bergsoniennes sur la pensée et le mouvant. Joyce avait fait mieux, Proust aussi. Mme Nathalie Sarraute ne fait que les suivre en brouillant les cartes.

On connaît la théorie fort simple des laudateurs et complices de M. Robbe-Grillet. Le roman français sous ses anciennes formes — roman psychologique, d'aventures, réaliste, naturaliste — a fait son temps. L'anecdote n'intéresse plus personne. Ce qui compte, c'est l'objet. On le regarde, on le retourne, on le décrit et il nous révèle le monde et le sens profond de la vie. Tout effet de style est à proscrire. Le mot doit coller à l'objet, on n'a pas à lui en demander davantage. Nous savons que l'univers est absurde. Le roman doit l'être autant que lui. C'est en luttant d'absurdité avec la vie, en rivalisant avec elle de morosité saumâtre, qu'il trouvera sa justification.

Dès les premières pages, *le Planétarium* se conforme à cette esthétique désastreuse. Une vieille femme divague pendant une quarantaine de pages sur les modifications qu'elle fait subir à son appartement et singulièrement sur une porte ovale déshonorée par une poignée en nickel et une plaque de propreté. C'est très ennuyeux.

« L'anecdote, nous dit un texte pour le moins inspiré par l'auteur, n'est (pour Mme Nathalie Sarraute) qu'un mince fil qui permet de grouper les mouvements psychologiques autour de différents thèmes et les empêche de s'éparpiller à l'infini. »

A la vérité, l'anecdote ici est nulle. Il s'agit, en tout et pour tout, d'un jeune ménage composé d'Alain et de Gisèle et qui, mal logé, voudrait occuper l'appartement de la tante Berthe, la vieille maniaque à la porte ovale. Le couple arrivera d'ailleurs à ses fins, après avoir mis dans ses intérêts différents personnages, tous aussi peu caractérisés que possible et baignant mollement dans le brouillard de l'indétermination.

Le fil, il faut le dire, est tellement mince qu'il en devient invisible et que la confusion des divers éléments du récit est à peu près totale. Pas plus qu'il ne nous fait connaître les tenants et les aboutissants de ses personnages, l'auteur ne condescend à nous éclairer sur leur vie réelle. Ce qui l'intéresse, ce sont ces vagues sensations qui, effleurant à peine la surface de la conscience, sont, paraît-il, les plus révélatrices de notre moi profond. Le parti pris et l'arbitraire de cette attitude sautent aux yeux. D'une part, un effort est demandé au lecteur pour qu'il comprenne quel personnage est en scène ; d'autre part, aucun de ces personnages n'est vraiment individualisé. Il s'agit surtout d'un jeu de l'esprit. Seuls les détails comptent. Dans un débit haletant, saccadé, fertile en points de suspension, c'est du naturalisme de myope.

Il s'en faut pourtant que Mme Nathalie Sarraute soit dépourvue de talent. Elle est seulement victime de sa volonté d'originalité à tout prix. J'ai dit en commençant que cette originalité était factice. Quelques passages montrent de quoi, avec plus de modestie, elle serait capable. Je n'en veux pour preuve que les pages 188 à 192, où elle trace un portrait saisissant de la romancière Germaine Lemaire. On y découvre sans difficulté une critique féroce, d'un art qui ressemble furieusement à celui de Colette. N'est-ce pas dans la critique, à tout prendre, que Mme Nathalie Sarraute trouverait le meilleur emploi de ses dons ?

Que signifie le titre ? Se rapporte-t-il à la panique « planétaire » de Germaine Lemaire aux dernières pages du livre ? On se le demande. L'auteur du *Planétarium* aime visiblement que son lecteur se pose des questions. C'est par la suggestion, une suggestion malheureusement confuse, qu'elle veut s'imposer à lui. L'idée ne lui vient pas que c'est peut-être trop exiger de lui. Le roman français a toujours été fondé sur la notion de choix. Je ne pense pas que *le Planétarium* soit pour nous faire revenir sur cette grande tradition.

Y. G.

MOI, CÉSAR. — *Ce petit livre, écrit d'un seul jet, se lit comme il a été conçu, dans un heureux pétillement d'intelligence. M. Jacques de Bourbon-Busset imagine que Jules César, à la veille du jour où le Sénat doit lui conférer la dignité royale, appelle son scribe, lui dicte un mémoire sur les principaux événements de sa vie et juge sa destinée. Il n'a plus qu'un désir : vaincre les Parthes et venger la mort de Crassus. Ce débauché n'a aimé que sa première femme, Cornélia, et sa fille Julie, morte avant l'âge. Sa nouvelle femme, Calpurnia, qui est pour lui une compagne fidèle, a de sombres pressentiments. Au moment de paraître devant le Sénat, il est résolu à refuser la couronne. Il n'a jamais voulu que faire surgir un ordre du désordre et ainsi égaler la nature. Et il court au-devant du poignard de Brutus. L'élégance du récit, les considérations dont il est truffé sur le gouvernement des peuples devraient faire de ce* Moi, César, *un classique des Sciences morales et politiques (Gallimard, édit.).*

LE BADAUD DE PARIS ET D'AILLEURS. — *Le ravissant ouvrage ! Il est composé de six récits écrits à des époques différentes, dont les uns, comme* la Bièvre *et* Faubourgs, *remontent aux débuts littéraires de l'auteur, d'autres comme* Adieu aux fortifications *ont trente ans d'âge, tandis que* la Rapsodie lyonnaise *et* Un Beau Dimanche en Livradois *rappellent les heures funestes de l'occupation. C'est une flânerie nonchalante où André Billy joint à la plus aimable érudition une pointe de mélancolie et une ironie pleine de grâce. D'un bout à l'autre, on suit avec un agrément constant cette confidence attendrie d'un écrivain dont les cinquante ans de carrière littéraire appellent autant d'estime que d'amitié (Arthème Fayard, édit.).*

EN RUSSIE ET EN CHINE. — *Ce dernier livre de Curzio Malaparte est resté inachevé. La première partie seulement — une centaine de pages — a été rédigée pour le public. La seconde — près de deux cents pages — est extraite de ses carnets de route. Tout ce qui se rapporte à la Russie, où l'écrivain italien avait séjourné une première fois en 1929, exprime une surprise nuancée d'admiration. Malaparte avait laissé une Russie dans les affres d'une douloureuse gésine. Il a vu, vingt-six ans après, un pays puissant, modernisé, pour lequel il ne dissimule pas sa sympathie. Quant à la Chine, à laquelle est consacrée la plus grande partie du livre, elle l'a immédiatement conquis. Il est vrai qu'y ayant contracté la grave maladie qui devait l'emporter à son retour en Italie, les soins les plus affectueux lui furent prodigués. « Je suis venu en Chine en ami, a-t-il télégraphié à Mao-Tsé-Toung en partant, je la quitte en amoureux. » Malaparte ne pouvait que s'enthousiasmer ou s'indigner. Egotiste forcené, la Chine semble l'avoir rendu altruiste.* En Russie et en Chine *marque les étapes de son évolution spirituelle (Denoël, édit.).*

LA VIE A L'ENVERS. — *Un court roman, tout simple, tout nu, d'une rare délicatesse de sentiment. La petite Nyoura voit son père arrêté par les Allemands. Il mourra en déportation. Insultée par une camarade d'école, elle est immobilisée un temps par une attaque de paralysie nerveuse. Un compagnon qu'elle aimait s'expatrie. Rien n'est épargné à cette enfant sensible et douce. Tout cela est dit sans jamais élever la voix, avec une discrétion prometteuse pour l'avenir littéraire de cette débutante, Mlle Nadine Berthier (René Julliard, édit.).*

Plaisir de la maison

EN MARGE DU SALON DE L'ENFANCE : SALLES DE SPORT, DE JEUX, DE DÉTENTE

La chambre de l'enfant ou de l'adolescent n'est pas seulement le lieu où il dort, mais surtout celui où il vit en dehors des heures de classe. Heureux les parents qui — en province surtout — peuvent mettre à la disposition des jeunes, en plus de la chambre proprement dite, une pièce de jeux qui sera leur « salle de séjour ». Une maisonnette isolée dans le jardin, un grenier, une serre, un atelier, un hangar, un grand auvent aménagés à très peu de frais rempliront cet office, on l'oublie quelquefois. Ainsi la maison gagne-t-elle en ordre et en calme d'une manière générale. Dans les grandes villes où la place est comptée, c'est le plus souvent la chambre qui est salle de jeux. Le mieux dans ce cas est de prévoir un maximum de placards d'accès facile, quelques tablettes abattantes, des niches, des possibilités d'accrochage aux murs, dont on vérifie la solidité de temps à autre. Dans tous les cas, l'entretien doit être aisé, murs et sols lavables (qu'ils soient parquets de bois, matière plastique ou carrelages), meubles à angles doux, de bois cirés plutôt que laqués. L'enfant aime collectionner? qu'il en tire un parti décoratif. Il aime les couleurs? qu'il s'en entoure ; les objets ? qu'il les protège tout en les gardant à portée de la main. Il rangera mieux une pièce qui lui plaît. Voici des installations très réalisables, placées sous le signe des loisirs.

DANS UNE DÉPENDANCE OU UN HANGAR

Dans le domaine, une orangerie de deux pièces a été donnée aux enfants. Ils ont fait de l'une une petite salle de séjour agréable dont les murs sont peints en jaune, protégés à mi-hauteur par des canisses. Le parquet est lavé à grande eau. Au-dessus de la cheminée un fusain représentant Hardy prend la place de la glace habituelle. Meubles de rotin. Dans l'autre pièce, la salle de gymnastique. Murs jaunes passés à l'étersol, sol de ciment recouvert d'étersol vert. Deux grandes glaces, pour pouvoir rectifier les mouvements défectueux, un porte-raquettes, un trapèze et des anneaux, un punching-ball, un ping-pong, un espalier. Éclairage au néon, chauffage au moyen d'un poêle à accumulation placé dans la serre même qui sépare les deux pièces.

1

2

DANS UNE DÉPENDANCE OU UN HANGAR (suite)

3

1 et 2. Un préau comme celui de l'école, ouvert sur trois côtés. Le sol est cimenté comme les murs, quatre colonnes soutiennent un toit de tôle ondulée. Ici, les enfants ne sont pas enfermés les jours de pluie, ils sont aussi à l'abri du trop grand soleil du jardin. Un coffre contient les petits jouets, une table permet de jouer aux cartes. Le ping-pong est éclairé par deux fortes lampes. - 3. Dans un grand hangar ancien on a installé un ping-pong, une table de bridge, un divan et une armoire rustique qui contient jouets et jeux. Les chaises longues, lorsqu'elles ne sont pas utilisées dehors, trouvent place ici, sans être encombrantes. Le sol est dallé, les murs sont simplement passés à la chaux.

DANS UNE PIÈCE DE L'APPARTEMENT

4 et 5. Une pièce pour les petits enfants, facile à entretenir avec son sol recouvert de linoléum de couleur vive, son tapis et ses jouets lavables, ses sièges de jonc, osier et fer peint mat. L'alphabet est cousu sur feutrine, l'heure se lit sur une palette de couleurs, les livres illustrés tiennent bien dans la galerie de tôle perforée sous la collection de petites autos. Une simple planche posée à trente centimètres sous la corniche fait le tour de la pièce et sert d'étagère aux jouets fragiles qui seront livrés plus tard à des mains moins maladroites. Le panneau du fond est équipé de trois placards : deux contiennent des divans pliants, celui du milieu est un vestiaire. (Strich, décorateur.)

6

7

6 et 7. Ici, l'installation du chemin de fer doit être épisodique. Elle repose sur une table dont les pieds se replient comme ceux des tables de bridge ; après le jeu, la table monte s'appliquer au plafond grâce à un système très simple de poulies actionnées à chaque angle par une corde. Quelques jeux de prédilection, un divan, un bureau pour travailler, un placard commode de chaque côté de l'alcôve.

4

5

8

DANS UNE PIÈCE DE L'APPARTEMENT (suite)

9

10

8. et 9. Une chambre d'enfants bien comprise est pleine de trésors que jeudi libère des placards. Murs peints bleu ciel, rideaux rayés blanc et rouge, divans recouverts de toile bleu vif. Des niches contiennent les livres et les collections d'autos, avions et soldats ; le guignol monté sur roulettes pivote à volonté devant les spectateurs, le tableau noir s'abaisse à l'horizontale et sert de support au train électrique, la tente de sioux se déplie et replie en quelques minutes. - 10. On s'assied sur le coffre ancien pour jouer de l'accordéon, sur la chaise pour travailler, et par terre pour lire. Sabres, fusils et accessoires de pêche sous-marine ornent les murs. Les jeux moins décoratifs trouvent place dans le coffre du fond.

Photographies Jahan, J. et F. Beyda, Ostier, Homet et Mazo.

11

DANS UN GRENIER

11. Le chemin de fer (il n'est pas nécessaire de le ranger après le jeu) se déploie sur une table ancienne qui a déserté la salle à manger ; elle est placée de façon que les enfants tournent facilement autour. Poutres cirées et carreaux rouges, quelques fauteuils de repos et un canapé pour les parents « en visite ». - 12 et 13. Tous les accessoires de sport et même un petit ring ont trouvé place dans ce grenier, éclairé par un plafonnier de billard. Un coin de détente après l'effort a été prévu à l'autre extrémité de la pièce. - 14. Un dénivellement du jardin permet au grenier de déboucher directement sur celui-ci par un côté. Les murs à la chaux, les poutres cirées et le carrelage rouge donnent à la pièce un aspect monacal et soigné. On y joue aux dames, au ping-pong ; on y fait de l'escrime, on tire au pistolet (la cible est dans le jardin) ; on fume, on écoute les derniers disques, on écrit une lettre, on relit Kipling.

12

13

14

Les accessoires du parfait cocktail

Aux pages 44 à 55 de ce numéro, on peut comparer deux tendances très différentes de décoration : celle des intérieurs américains et celle de la demeure provinciale française. Reprenant ce thème à l'heure du cocktail (ou de l'apéritif, les deux termes désignent de part et d'autre de l'Atlantique ces mêmes six à huit de détente entre le travail quotidien et l'heure du dîner ou du spectacle), nous avons composé deux plateaux. L'un est typiquement anglo-saxon, destiné à offrir plus spécialement cocktails et whisky. L'autre, à la manière européenne, réunit des objets d'origines diverses, pour boissons alcoolisées ou non.

Dans la tradition anglo-saxonne. - Sur une table en acajou à deux plateaux, celle-là même que l'on rencontre couramment en Angleterre (Raoul Guiraud), un broc et ses verres en cristal de Bohême, un flacon de cristal, des pailles de couleurs, un mélangeur en métal anglais, quatre timbales d'argent, un seau à glace et une boîte à biscuits en cristal et métal anglais, un cendrier, deux coquilles à trois feuilles et une boîte en métal anglais pour tenir les saucisses chaudes, deux urnes d'argent, pour les cigarettes et les pique-sandwiches (Jean Deniau). (Whisky et produits Paul Corcellet).

Le choix d'objets modernes. - Un seau à champagne en bois de tek et métal blanc suédois a été transformé en jardinière. Un petit panier en faïence blanche italienne contient les biscuits au fromage. Toujours suédois, le seau à glace en cristal strié et la bouteuille d'opaline. En métal argenté français, le plateau ciselé, le sucrier décoratif, la boîte compartimentée pour olives et biscuits salés. Verres et carafes Baccarat.

Photographies Pierre Jahan et Maximoff.

NOUVEAUX DÉCORS D'ASSIETTES

En terre vernissée, en faïence, en porcelaine, blanche, de couleur, unie ou décorée, l'assiette est le décor essentiel de la table, autour duquel s'ordonne le choix des autres éléments du couvert. Les services complets étant pratiquement introuvables en ancien, il est fréquent, et admis, de changer de série au cours du même repas et de faire appel aux plats d'argent, ce qui permet d'acquérir les assiettes à la pièce.
Dans le cas des copies d'ancien, on procède éventuellement de la même façon, mais l'achat du service entier est plus indiqué si l'on aime l'élégance d'une table uniforme.
Avec les services modernes, tout est possible : le service complet, la succession de jeux d'assiettes au fur et à mesure des changements de plats, et même les accords — étudiés — de couleurs et de décors différents. On harmonise plats décorés et assiettes unies, ou inversement, assiettes assorties de couleurs dans la même série, etc. Le choix de la nappe doit alors être particulièrement heureux. N'oublions pas enfin que si entrées et desserts s'accommodent facilement de décors un peu chargés, ceux-ci peuvent être désagréables au moment des viandes, qu'un support discret garde plus appétissantes.
Dans les assiettes simples comme dans celles de grande qualité, la fantaisie doit être maniée avec circonspection.

1. Avec leurs tons bien particuliers, bruns, ocre et roux, les **Fresques du Tassili** apparaissent — un fragment différent pour chaque pièce de la douzaine — sur cette porcelaine ivoire (L.-R. Mallet chez Rouard). 2. Dans la série **Corail,** un décor de plumes d'or sur porcelaine blanche (Jacques Franck). 3. Reproduisant une porcelaine de Meissen du XVIII[e] siècle, assiette décorée d'un filet d'or et d'un poisson (Au Vase Etrusque). 4. Une rosace Directoire et un filet d'or bruni sur fine porcelaine blanche (Jean Luce). 5. En faïence de Salins blanche, l'assiette plate et la calotte ronde très nettes, dans la série appelée **Toile de Jute** (Nohalé). 6. **Quadrille,** dessin exclusif moderne sur porcelaine de Limoges (Au Grand Dépôt). 7. Pour le dessert, les **Rébus** gris sur fond blanc des Faïenceries de Gien (Marin). 8. En faïence blanche à décor bleu, une assiette plate de la Manufacture Royale de Copenhague (La Boutique Scandinave). 9. **La Barque,** une copie Directoire sépia sur porcelaine d'Auteuil blanche ; il existe douze dessins différents (L'Alouette). 10. Les gâteaux en trompe-l'œil de Fornasetti sont tout désignés pour cette assiette à dessert en porcelaine blanche (Arcet). 11. Assiette plate et assiette creuse très modernes, en terre vernissée ocre allant au four ; les bords sont légèrement relevés et lisérés de brun (La Boutique Danoise). 12. Très raffinée, la série **Haviland** blanche en porcelaine fine de Limoges ; le marli est simplement orné d'un profond feston (Clara Fandor). Photographie Pierre Jahan.

Tous les objets figurant dans ce cahier ont été selectionnés par notre rédactrice, en toute indépendance, et sont présentés, rappelons-le, à titre gracieux.

NOS INFORMATIONS

Le banquet Peugeot 1959.

Ce banquet est, sans conteste, l'événement le plus remarquable qui accompagne, chaque année, le Salon de l'Automobile. Certains invités ont peut-être regretté le cadre du Palais des Sports auquel ils étaient habitués depuis longtemps, mais celui de l'Hippodrome de Vincennes, qui les accueillit cette année, est fort imposant et se prête tout à fait à cette grande manifestation. Il a été mis gracieusement à la disposition de Peugeot par la Société d'Encouragement à l'Elevage du cheval français.

Groupant quelque deux mille convives dans la vaste nef de l'Hippodrome, le dîner, comme toujours, fut parfait tant par la qualité des mets que par l'organisation impeccable du service. Selon l'usage, il fut suivi de ces divertissements dont Peugeot a le secret et qui comportent chaque fois une agréable surprise. Ce fut, ce soir-là, le spectacle d'une course de trotteurs : les numéros des trois premiers chevaux classés correspondant à ceux qui figuraient sur les cartes d'invitation révélèrent les heureux gagnants de 403 et de 203. La soirée fut complétée par les harmonieuses évolutions de la garde municipale en grande tenue, d'abord à motocyclette, puis à cheval.

Quant au discours de M. Jean-Pierre Peugeot, réconfortant comme à l'accoutumée, il nous apprit que l'usine de Sochaux avait doublé en cinq ans sa capacité de production, qui dépasse actuellement cent voitures par heure, et que le chiffre de cinquante mille véhicules livrés à l'exportation sera encore largement accru en 1959 et en 1960. C'est un très beau résultat dont nous sommes heureux de féliciter les animateurs de Peugeot.

Une réception rue La Boétie.

Au début d'octobre, Mme Claude Derieux, directrice générale de la Société des Montres Dermont, a donné une réception à l'occasion de la remise de la coupe d'Or du bon goût français à cette société par M. Paul Bacon, ministre du Travail, en présence de M. Raymond Rodel, président du Comité et des membres d'honneur de cette association. Cette manifestation avait réuni un grand nombre de personnalités et les membres de la Presse.

A la Galerie Rive Droite.

Du 16 octobre au 14 novembre, a lieu à la Galerie Rive Droite une exposition des œuvres de Man Ray. Les collages, les objets et les peintures de ce premier peintre américain d'avant-garde se trouvent au Musée de Philadelphie, au Musée d'Art moderne de New York, ainsi que dans d'importantes collections particulières aux Etats-Unis et en Europe. Il est à remarquer que ses peintures non figuratives ont été exécutées dans une période où la peinture académique était l'unique style aux Etats-Unis. Ses peintures cubistes ont été exécutées dans ce pays à partir de 1911. Man Ray a influencé considérablement des peintres comme Jackson Pollack, de Kooning, Kline, Gottlieb, Rothko, etc.

Chez Elizabeth Arden.

Les couleurs vedettes des nouveaux maquillages « Ember-red » et « Canari », présentés par Elizabeth Arden au moment de la sortie des collections de la Haute Couture, sont particulièrement flamboyantes et lumineuses. « Ember-red » est un rouge clair comme la vogue l'exige. « Canari » est une couleur nettement dorée et légèrement orangée.

A la Galerie Jacques Peron.

La Galerie Jacques Peron, qui a confié sa direction artistique à M. Maurice Gieure, vient de présenter sa première exposition « Des Fauves à l'Ecole de Paris ». De nombreuses personnalités ont déjà visité cette exposition qui est placée sous le haut patronage du docteur Devraigne, président du Conseil municipal de Paris.

Le Carnaval de Venise.

Le mois dernier, la Direction du Carnaval de Venise a donné une réception pour inaugurer la nouvelle décoration de ses salons. Parmi les invités figuraient de nombreuses personnalités appartenant au monde de la politique, du barreau, du théâtre, du cinéma et de la presse, qui ont apprécié le cadre rajeuni de cette ancienne maison du Boulevard de la Madeleine, fournisseur de plusieurs souverains.

THÉATRE DE FRANCE

Nous avons été très honorés d'apprendre que l'Odéon — appelé pendant quelques années Salle Luxembourg — avait pris le nom de « Théâtre de France », qui est le titre de l'album annuel créé par nous en 1951 et publié jusqu'en 1956.

La couverture jaune du tome V (1955), illustrée par un portrait de Jean-Louis Barrault sous notre titre « Théâtre de France » et que l'on peut encore voir dans de nombreuses vitrines à Paris, en province et à l'étranger, prend aujourd'hui une valeur prophétique qui n'aura pas échappé au grand metteur en scène-comédien.

Une librairie de Lima nous avait demandé, il y a quelques années, l'autorisation d'appeler son magasin *Plaisir de France* : nous l'avions accordée bien volontiers en souhaitant à cette librairie succès et prospérité. Nous adressons le même vœu au nouveau « Théâtre de France », avec l'espoir que ce nom lui portera chance.

PLAISIR DE FRANCE

Maison réputée, en extension,
25 ans d'existence,
désire céder 3 départements
de son affaire :

travail artisanal sous brevet
concernant la parure féminine et des éléments
de décorations (miroirs, lampes, etc.)

Pour tous renseignements, écrire à
Plaisir de France, 13, rue St-Georges, Paris 9e

VENTES GALERIE CHARPENTIER

du 1er au 10 décembre 1959

Me ÉTIENNE ADER

Commissaire-Priseur, 12, rue Favart

TABLEAUX MODERNES

IMPRESSIONNISTES et ÉCOLE DE PARIS

ŒUVRES de PABLO PICASSO

Chagall, Dufy, Luce, Marquet, Renoir, Rouault, Utrillo

Expert M. André Pacitti

OBJETS D'ART ET DE BEL AMEUBLEMENT

principalement du XVIIIe siècle

TABLEAUX ANCIENS

Porcelaines - Bleus de Chine - Faïences
Bronzes - Sculptures

MEUBLES et SIÈGES

La plupart estampillés des Maîtres Ébénistes

QUATRE TAPISSERIES

de la MANUFACTURE ROYALE DE BEAUVAIS
« La Tenture Chinoise »

provenant de la Succession de Mrs. Renée BIDDLE de New York

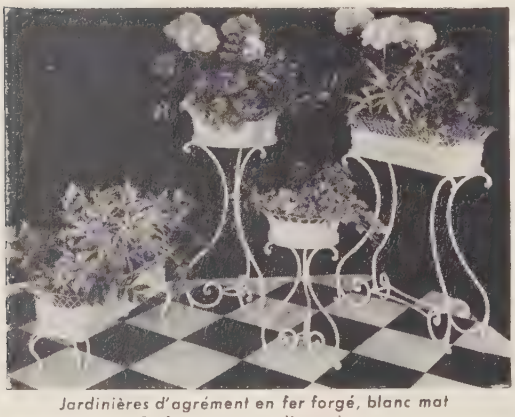
appartenant à la Comtesse da F... et à divers amateurs

Experts : MM. Portier - Catroux - Damidot - Dillée - Lacoste

CALENDRIER DES PRINCIPALES RÉUNIONS DE COURSES

MOIS DE NOVEMBRE

Dimanche	1er	Auteuil	Grand Prix d'Automne
Lundi	2	Saint-Cloud	Prix Sardanapale
Mardi	3	Enghien	Prix du Pelvoux
Mercredi	4	Maisons-Laffitte	Prix du Val-St-Martin
Jeudi	5	Auteuil	Prix de France
Vendredi	6	Maisons-Laffitte	Prix C. et H. Rouher
Samedi	7	Saint-Cloud	Critérium de St-Cloud
Dimanche	8	Auteuil	Prix Montgomery
Lundi	9	Saint-Cloud	Prix Brantôme
Mardi	10	Enghien	Prix Colombo
Mercredi	11	Saint-Cloud	Prix de l'Élevage
Jeudi	12	Auteuil	Prix de Chatou
Vendredi	13	Maisons-Laffitte	Prix de la Verrerie
Samedi	14	Saint-Cloud	Prix Sicambre
Dimanche	15	Auteuil	Prix Alain de Goulaine
Lundi	16	Saint-Cloud	Prix Motrico
Mardi	17	Vincennes	Prix Doynel de St-Quentin
Mercredi	18	Maisons-Laffitte	Prix Mon Petiot
Jeudi	19	Auteuil	Prix Héros XII
Vendredi	20	Saint-Cloud	Prix Prédicateur
Samedi	21	Vincennes	Prix J. Lafosse
Dimanche	22	Auteuil	Prix La Haye-Jousselin
			Prix Georges Brinquant
Lundi	23	Vincennes	Prix de la Varenne
Mardi	24	Auteuil	Prix Charlatan
Mercredi	25	Enghien	Prix des Espoirs
Jeudi	26	Auteuil	Prix de Nice
Vendredi	27	Saint-Cloud	Prix Esmaralda
Samedi	28	Vincennes	Prix Louis Tillaye
Dimanche	29	Auteuil	Grand Prix des Trois Ans
			Prix Ferdinand-Dufaure
Lundi	30	Vincennes	Prix Jacques Olry



Jardinières d'agrément en fer forgé, blanc mat
Se font en toutes dimensions

HUGONET

Paris : 63 et 65, Rue La Boétie - Ely. 14-26, Bal. 14-02
Cannes : 57, Rue d'Antibes - Tél. 915-65
Casablanca : 23, Rue de l'Horloge - Tél. 223-75

en flânant dans Paris

DOUZE MOIS DE PRINTEMPS DANS VOTRE SALLE DE BAIN

avec cet ensemble éponge, impressions grand teint, serviette, gant, tapis, et même le peignoir de bain exécuté à vos mesures. Se trouve...

A LA VILLE DU PUY

36, Rue Tronchet (angle Rue Auber) - Paris

Phot. Michalon.

MADELEINE BOBIN

LISTE DE CADEAUX DE MARIAGE

50, rue de Laborde, Paris 8e - Lab. 99-69

PARURE DE LIT PUR FIL

garni véritable Luxeuil - Drap 240 x 350 - 2 taies
La parure : 45.000 Frs

A LA VILLE DU PUY

36, Rue Tronchet (angle Rue Auber) - Paris

en flânant dans Paris

VERA 22.000 frs | GILDA 23.500 frs | MARINA 24.000 frs

MONTRES DERMONT

qui viennent de recevoir la COUPE D'OR du BON GOUT FRANÇAIS

Phot. Jean Collas.

Fauteuil et canapé avec pieds " canon de fusil ", couverture tissus deux tons

SPADE

DÉCORATEUR

Magasins : 80, Avenue Paul-Doumer, Paris 16e

Ateliers : 8, Rue des Réservoirs, Paris 16e

Pour entretenir et faire durer vos tapis...

Nettoyez-les avec le nouveau aspiro-batteur Hoover " Présidence ", le plus beau et le plus perfectionné de tous les aspirateurs jamais construits... même par Hoover. Le " Présidence " bat, brosse, aspire, seul moyen de nettoyer à fond tapis et moquettes.

Etablissements HOOVER

122, Champs-Elysées - Paris

ROUARD

CÉRAMIQUE - VERRERIE

SERVICES DE TABLE - ORFÈVRERIE

LISTES DE CADEAUX DE MARIAGE

34, Avenue de l'Opéra, Paris 2e

CATALOGUE SUR DEMANDE

REGIE FRANÇAISE DES TABACS

Dernière
note
à votre
élégance

Carugati-Dumage

ROYALE

la cigarette par excellence

MÉLANGE AMÉRICAIN - GRAND FORMAT - BOUT FILTRANT - 185f

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

SI, dans cette chronique intitulée pourtant « de variétés », nous parlons plus volontiers des cabarets que de l'A. B. C., des Frères Jacques que de Bourvil ou de Line Renaud, c'est dans le désir d'établir une sélection. Une fois par an, on peut se réconcilier avec « la revue à grand spectacle » quand elle est de la qualité de ce que présente depuis cet été Joséphine Baker à l'Olympia. Tout a été dit sur la gaîté, le dynamisme, le charme et la voix de Joséphine. Mais, pour la génération qui ne l'a pas connue à ses débuts, dans les ballets nègres, il fallait qu'elle remontât sur la scène, qu'elle chantât encore, qu'elle dansât, qu'elle mimât, qu'elle parlât, à sa façon inimitable. Paris mes amours *prend aujourd'hui la place du célèbre* J'ai deux amours, *et la voix d'oiseau est devenue une vraie voix de chanteuse noire, une voix de jazz, combien plus émouvante! Le disque (R. C. A.), tiré du spectacle de l'Olympia, offre ses meilleures chansons; la voix est très fidèlement reproduite, et l'orchestre, conduit par Jo Bouillon, bien entendu, est étourdissant d'entrain, éclatant de plumes et de paillettes! Harold Nicholas, le jeune artiste noir qui a su se faire un succès dans la revue à côté de Joséphine Baker, enregistre de son côté quelques bonnes chansons; il est plein de promesses (Fontana).*

Quelques semaines avant la mort de la grande Billie Holiday *sortaient en France deux excellents disques; l'un de dix classiques de son répertoire depuis juillet 1936 (Géants du Jazz-Fontana), l'autre entièrement récent et avec le concours de Louis Armstrong (Brunswick). La disparition de l'artiste rend plus précieuse encore la possession de ces documents.*

Lors de son passage en Europe, le trompette Cootie Williams *a enregistré huit morceaux remarquables (Decca), accompagné par son propre orchestre duquel il faut extraire Larry Dale, un chanteur guitariste qui retient l'attention. Dire qu'il se distingue de ses rivaux n'est pas suffisant; il est typiquement « le chanteur de blues ».*

Poursuivant ses enregistrements de haute qualité, la Boîte à Musique présente Chants et Danses flamenco *et* Perico del Lunar, *guitariste flamenco. La vogue de cet art en France n'est pas près de faiblir, tant que des interprètes de cette classe la justifieront.*

Deux ensembles sud-américains renouvellent de leur côté un genre qui a eu son grand moment parisien il y a dix ans. Los Indios *et* les Marimbas du Guatemala *(Fontana) nous rendent cette gaîté, cette violence injustement oubliées.*

La musique de film du mois, c'est celle des Liaisons dangereuses *(Fontana) avec Art Blakey's et les Jazz Messengers. La poésie du mois est solide et vibrante avec* Blaise Cendrars *(Poètes d'Aujourd'hui - Véga) dit par Jean Servais. Si l'aventurier-poète-reporter (les termes sont de Pierre Seghers) a parcouru cent fois le monde, son cœur n'a pas quitté Paris; sa femme Raymone en témoigne, elle aussi, dans ce disque où « tout est couleur, mouvement, explosion, lumière ».*

La chanson se porte actuellement mieux en nombre qu'en qualité. Giani Esposito *interprète neuf de ses propres chansons (Polydor). On ne peut pas éviter de penser à Stéphane Golmann, et la comparaison n'est pas en faveur d'Esposito. Etait-ce bien nécessaire de consacrer un grand 33 tours à ce jeune artiste qui a fait surtout ses preuves au cinéma? Passons vite sur le dernier disque d'Edith Piaf (Columbia), d'autant plus consternant pour ceux qu'elle touche toujours, en dépit de ses mauvais choix de textes. Une artiste attachante, qui débute bien,* Pia Colombo, *passait cet hiver à l'Olympia, après avoir fait ses premières armes à l'Ecluse. Regrettons simplement que son choix ait porté sur des titres déjà connus alors qu'elle a créé de meilleures chansons inédites, signées Maurice Fanon (Philips).* René Lagary, *le jeune auteur prometteur du « Chat de la Voisine », nous donne trois titres inférieurs (Fontana).* Serge Gainsbourg *est de plus en plus intelligent, mais amer aussi, et sa cruauté devient difficilement supportable (Philips).* Jean Siegfried *a, comme Esposito, le tort de faire trop penser à Stéphane Golmann (R. C. A.). Des espoirs avec des jeunes femmes qui ont choisi un genre difficile, l'humour :* Suzanne Gabriello *est douée et attachante (Philips);* Denise Benoît, *pas tout à fait nouvelle mais de plus en plus spirituelle (Fontana);* Ginette Garcin, *plus légère, a beaucoup d'esprit (Véga). Les jeunes hommes qui se défendent bien :* Joel Holmès *interprète ses propres œuvres (Ducretet-Thomson);* Romano *(B. A. M.) laisse l'Espagne et l'Italie au profit de l'Amérique du Sud et de la France, en reprenant la célèbre « Foule » créée par Edith Piaf;* Jean Dréjac, *enfin, chante pour la première fois lui-même ce que, trop modeste, il se contentait jusqu'ici de confier à des interprètes connus. « Ma muse », « les Tristes Banlieues », « les Forains » ne doivent rien à personne (Véga).*

L'Opéra de Quat' Sous *n'a pas fini de faire parler de lui. Les ciné-clubs donnent fidèlement chaque été le film dans la version de Pabst, et nos meilleures interprètes, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, Pauline Julien, lui empruntent régulièrement une chanson, dont elles se font un succès : « Barbara », « Sorabaya Jonny » ou « la Fiancée du pirate ». Leur belle voix, généralement grave, pourrait nous faire oublier le style exact de la création. Il n'était donc pas inutile de publier (Ducretet-Thomson) un enregistrement réalisé à Berlin en 1930, en présence de Brecht lui-même et de sa femme, interprète à l'étrange voix acide qui nous dépayse mieux et sert exactement la musique de Kurt Weill, l'incomparable.*

ANNE FOURNY.

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANTIQUITÉS

•

De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Lenaut

Créations de :
H. CAILLON
P. SCHALL
G. JACQUEMARD

Le grand confort et l'élégance de ses modèles placent Erton au premier rang des spécialistes du Siege. Exposition unique de 300 modèles de sièges : fauteuils de relaxation, salons, canapés-lits
Livraison franco dans toute la France.
Facilités de paiement.

ERTON
LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS :
16, rue Fabre-d'Églantine - XII[e]
LILLE :
63, boulevard de la Liberté
LYON :
17, quai du Général-Sarrail

Documentation complète n° 28 sur demande.

Un grand nom
Un grand vin !

Le vignoble du Château Saint-Georges,
l'un des plus anciens de France, produit un vin
remarquable par sa constitution généreuse,
son bouquet équilibré
et sa superbe couleur rouge sombre.
La production du Château Saint-Georges,
grand crû Saint-Georges Saint-Emilion provient
exclusivement du domaine du Château
qui couvre 50 hectares plantés de vignes
constituées des meilleurs cépages :
Malbec, Merlot et Cabernet.
La production du Château Saint-Georges étant
forcément limitée,
ce véritable " grand vin de propriétaire "
ne se trouve pas dans le commerce.
Par sa présentation, sa pureté absolue,
son caractère aimable et sa classe de très grand crû,
le Château Saint-Georges peut être le cadeau idéal
qui créera ou renforcera les liens d'amitié avec
vos parents, vos amis, vos relations d'affaires.

CHATEAU SAINT-GEORGES 1955
Très bonne année, vin léger, équilibré, finement bouqueté.
25 bouteilles..... 18.000 Fr
12 bouteilles..... 9.200 Fr
6 bouteilles..... 5.000 Fr

CHATEAU SAINT-GEORGES 1957
Année remarquable, vin corsé, ample bouquet, belle robe rubis sombre.
25 bouteilles..... 15.000 Fr
12 bouteilles..... 8.000 Fr
6 bouteilles..... 4.300 Fr

Rendu Franco France métropolitaine
Paiement après réception

Château St Georges
grand cru
St Georges St Emilion

A vos commandes de cadeaux, ne manquez pas de joindre des cartes à l'intention de ceux que vous allez combler...

Ecrivez à Pétrus DESBOIS, Château St-Georges à SAINT-GEORGES par MONTAGNE (Gironde)

---

tous les modèles
TELEFUNKEN...

...DU POSTE TRADITIONNEL
AU TÉLÉVISEUR A GRAND ÉCRAN
...DU POSTE A TRANSISTORS
AU COMBINÉ RADIO/PICK-UP

sont en démonstration et en vente chez :

a. delvallée
85, Bd Haussmann (St-Augustin) Tél.: ANJ. 71-51

PERLI GRAPHY 4211-I

AMEUBLEMENT

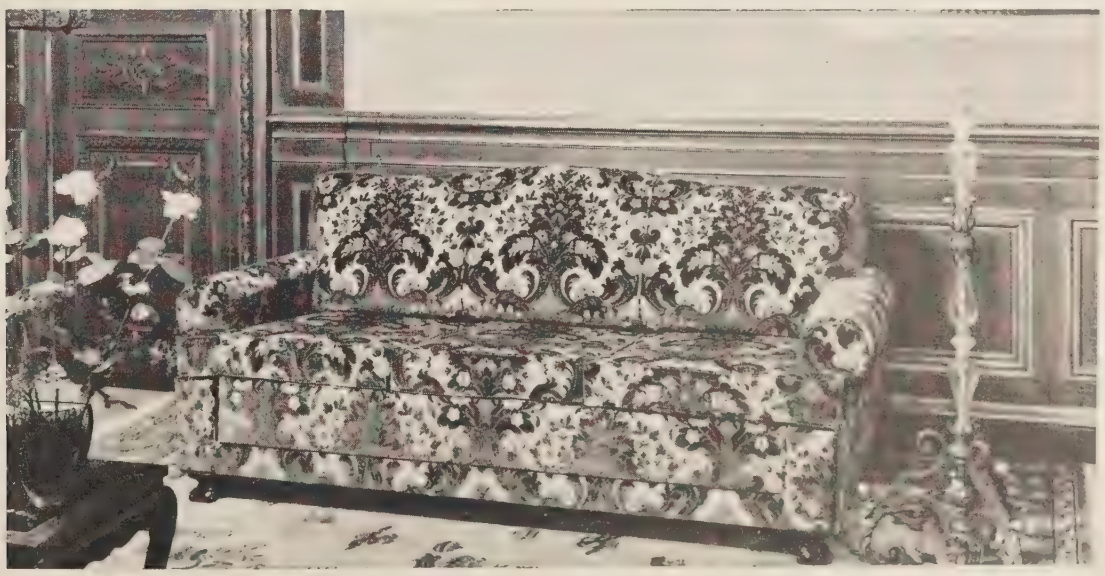
Maple

DÉCORATION

Catalogue sur demande

5 rue Boudreau, PARIS 9e - Opéra 53-32

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN EUROPE



Hydramatic
King Koil

LE CANAPÉ TRANSFORMABLE AMÉRICAIN

EXCLUSIVITÉ DÉCORATEUR **m. flachet**

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 • NICE : 2, R. RAYNARDI

S'OUVRE ET SE FERME ELECTRIQUEMENT

ÉDITÉ EN MODERNE, LOUIS XV, LOUIS XVI, ETC...

Commode d'époque Louis XVI, à ressaut acajou massif, dessus marbre long. 1 m 15 × larg. 0 m 54 × haut. 0 m 86.

MARC REVILLON D'APREVAL

OBJETS D'ART ET MEUBLES
DU XVII[e] ET XVIII[e]

1, rue Montalembert, PARIS (7[e]) — LIT. 54-35
(entre les rues du Bac et de Beaune)

CHINTZ « OISEAUX ET FEUILLAGES »

TISSUS L'ABEILLE

122, RUE RÉAUMUR - PARIS - CEN. 34-70

A N D R É
HURTREZ

ANTIQUITÉS
DÉCORATION

43, Faubourg - Saint - Honoré, PARIS - ANJ. 93-19

PERSE XVIII[e] - Impression sur toile blanche.

MARIUS BOUDIN

56, Faubourg-St-Honoré - ANJ. 18-00

SE TROUVE CHEZ VOTRE DÉCORATEUR

PAS BESOIN DE VOIR LA BAGUE...

POUR SAVOIR QUE C'EST UN

UPMANN

CRYSTALES, AROMATICOS, EPICURES et CORONAS MAJOR. Voilà quelques-uns des prestigieux cigares UPMANN importés directement de La Havane.

LE PLUS GRAND NOM DE LA HAVANE

Le "drink" de la femme élégante

Schweppes

INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON, NE PRÉDISPOSE PAS A L'EMBONPOINT

il est **Etonnant**
dans votre jardin
Le nouveau monoroue PP1 R (2CH.)

- d'une maniabilité exceptionnelle
- d'une puissance et d'une adhérence parfaites
- d'un encombrement en largeur extrêmement réduit

LABOUR · BINAGE · HERSAGE · SARCLAGE · FRAISAGE · REMOROUAGE · BUTTAGE · FAUCHAGE

3 CH. qui en valent 4
Avec le **PPU**, motoculteur biroue à voies variables, **transformable en monoroue**

Facilité d'adaptation de tous les outils courants ou régionaux

Sur 3 motoculteurs construits, il y a un **STAUB**

la marque cinquantenaire en tête du progrès

Société des Tracteurs et Motoculteurs **STAUB**
Boite postale 115. P.F. - **COURBEVOIE** (Seine)
Tél. DEF. 32-00

PUBLIGRAFIC

Bahut acajou d'époque XIXe
Fauteuil d'époque Louis XVI
Estampillé de Gaillard

FERMENT
ANTIQUAIRE
DÉCORATEUR

23, rue de Seine
Paris 6e - Dan. 53-53

Spécialiste de la Pièce de Séjour et de la Salle à Manger

GRIETTE & ANIS

Spécialistes d'encadrements de style et modernes

Restauration et nettoyage de gravures, peintures, cadres et glaces

ESTAMPES ANCIENNES

64, Bd MALESHERBES
PARIS VIIIe - LAB. 68-22

Reliez vous-même

vos collections de

PLAISIR de FRANCE

avec les

RELIURES MOBILES « ACLÉ »

Pour permettre à nos lecteurs de relier eux-mêmes facilement et rapidement leurs collections de *Plaisir de France*, nous mettons à leur disposition des reliures « Aclé », en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin, dos et coins en simili-cuir bordeaux; titre frappé or au dos.

Chaque volume comprend un semestre.

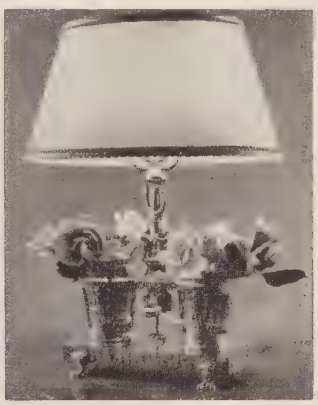
PRIX DE LA RELIURE

pour un semestre : **Fr. 1 200**

clés de montage : **Fr. 150**

Envoi franco de port à partir de 2 reliures

Clés fournies gratuitement pour une commande de 4 reliures.



LE BAUBE

HUILIERS ET SUJETS
MONTÉS EN LAMPES
LUSTRES ANCIENS - ABAT-JOUR

Travaux spéciaux et transformations

7, rue des Filles-du-Calvaire
PARIS ARC. 32-09

Phot. Hommet

Secrétaire Empire en noyer : 120.000 F.

St PATRICE

17, rue de l'Annonciation
PARIS Bag. 42-13

THÉRÈSE PELLERIN

21, rue de Beaune
PARIS Lit. 17-49

SPÉCIALISTES DE SECRÉTAIRES XIXe
ACAJOU ET BOIS FRUITIERS

PUB

visitez l'Inde fabuleuse...

Par la majesté de ses paysages ; la splendeur de ses monuments, l'animation colorée de ses fêtes, par ses contrastes étonnants entre l'ancien et le moderne, l'Inde offre des vacances inoubliables.

Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à

L'OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

OPE.00-84 ANJ.83-86

8, Bd de la Madeleine - PARIS-9e

HEURES D'OUVERTURE : 9 H. à 13 H. et 14 H. 30 à 17 H. - SAMEDI 9 H. à 13 H.

MARCHAL

Sécurité

"FANTASTIC"

POUR LES VIRAGES
CONTRE LE BROUILLARD

Montage facile sur toutes voitures

BOUGIE

Plus de kilomètres
en moins de temps
avec moins d'essence
avec la bougie
CHAMPION DU MONDE

"FULGOR"
"STRIDOR"

les plus puissants avertisseurs de route

Exigez...

MARCHAL

CHAMPION DU MONDE

De Riaz
PRODUITS DE BEAUTÉ
PARFUMS

Madame DE RIAZ

sera heureuse de vous recevoir gracieusement dans son cabinet d'esthétique.

Après un examen complet de votre peau, elle vous donnera les soins nécessaires et vous offrira également les produits appropriés à votre épiderme.

Sur Rendez-vous : MAI. 95-36
7, Rue des Dames-Augustines
NEUILLY-SUR-SEINE

Invitation

PLAISIR DU SPECTACLE

ATELIER
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE
Comédie d'UGO BETTI

BAL DU MOULIN ROUGE

Place Blanche — Mon. 00-19
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
REVUE - ATTRACTIONS
FRENCH CANCAN

le plus somptueux SPECTACLE DE CABARET MUSIC-HALL
dans le cadre immortalisé par TOULOUSE-LAUTREC

NOTRE SERVICE DE RENSEIGNEMENTS

Nous rappelons à nos abonnés que nous avons créé un service de renseignements gratuit — exclusivement réservé à nos abonnés — pour tout ce qui concerne la décoration et l'aménagement de la maison. Ce service est en mesure de leur indiquer où ils peuvent rapidement trouver ce qu'ils recherchent dans les domaines de l'ameublement (ancien et moderne), du luminaire (lustres, appliques, lampes), des tissus et voilages, des revêtements du mur et du sol, du décor de la table (orfèvrerie, cristallerie, porcelaine, linge de table), des objets d'art, de la miroiterie, des meubles de jardin, etc.

En dehors des adresses de maisons spécialisées et sélectionnées, nous pouvons également leur communiquer celles de décorateurs et d'architectes choisis selon le genre et le style désirés.

Nous donnons en outre des conseils pour l'aménagement des jardins.

Que nos abonnés n'hésitent donc pas à nous consulter chaque fois qu'ils désireront obtenir un renseignement de cette nature.

PLAISIR DE FRANCE.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

70, Bd de LATOUR-MAUBOURG

Vue imprenable sur les Invalides

Du studio au 5 pièces

Grand confort

Autres constructions en cours dans le 15e et le 18e

FRANK ARTHUR

134, Boulevard Haussmann, Paris-8e - Car. 64-80

RÉGION DE HOUDAN
LUXUEUSE MAISON RUSTIQUE MODERNE
à 55 km de Paris - 45 mn par autoroute de l'Ouest

Jolie vue de toutes les pièces.
Living-room 5 × 9 m 50, poutres apparentes. Hall. 4 chambres. Cuis. et s. de bains ultra-modernes. 2 cab. de toilette. Office. Grenier aménageable.
Chauf. cent. mazout. Force. Téléphone. Jolis communs. 3 p. Grange. Garage, etc.
Superficie 12 000 m² clos : Jardin d'agrément, pelouse, ombrages, verger, potager.
ÉTAT RIGOUREUSEMENT PARFAIT

M. MICHEL & R. REYL - 6, rue Greffulhe, PARIS-8e - ANJ. 90-05
PROPRIÉTÉS DE LUXE - APPARTEMENTS DE LUXE

Saint-Cloud
Val d'Or
A SOUSCRIRE (en 2 tranches)

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - GARAGES
PARC COMMUN

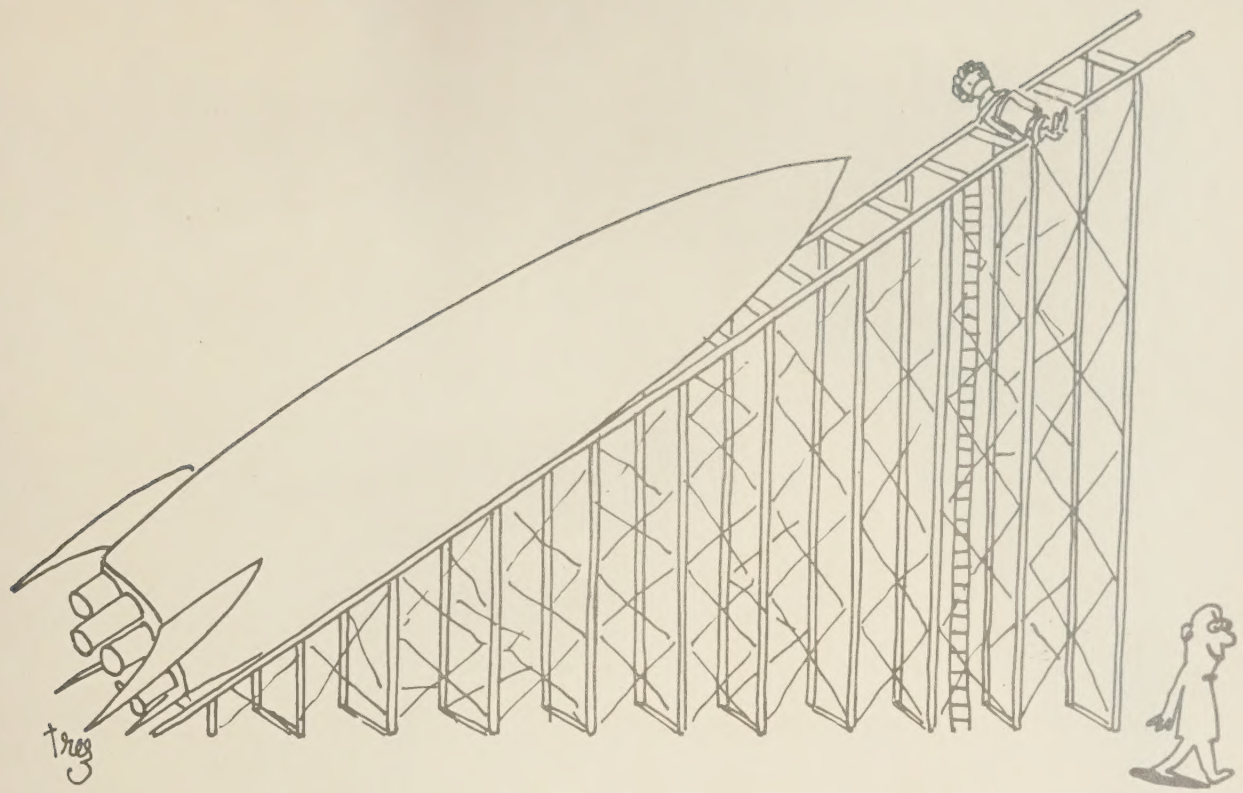
Primes 600 fr. - Possibilités de crédit

Autres projets en cours :
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer

9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.



Le sourire du mois, par : Trez

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	12 N°s avec supplément théâtral (1 an) T	6 N°s avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
MAROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F. 11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
TUNISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
(Envoi poste recommandée : ajouter 800 F pour un an (France et Étranger) 400 F pour 6 mois					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 10-0-0	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
CANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
CHILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
DANEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
ESPAGNE. — Comercial Atheneum S.A., 103, Via Augusta, 103, Barcelone	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 N°s dont 2 spéciaux (1 an) A	6 N°s dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild. 1860 Broadway, New York 23	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 68	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 11 000	6.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 700	375	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Le Directeur-Gérant :
Olivier Quéant.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-946
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 4e trimestre 1959.

Imprimeur n° 800
Éditeur n° 6.

— Vous préférez Nicolas....
— Mais mon chéri, il ne s'agit que de vin....